Revue politique militante
Octobre 1975
Vol. 5 No 2 $0.60

mobilisation



aussi :

Critique et autocritique.
p. 20

Le mouvement gréviste face aux contradictions syndicales.
p. 4

mobilisation

Revue marxiste-léniniste
paraissant à tous les mois

* * *

L'abonnement régulier à MOBILISATION est de $6.00 pour 10 numéros.

Pour abonnements et correspondance, vous adressez à:

MOBILISATION
B.P. 40
Station "N"
Montréal

Dépôt légal à la Bibliothèque nationale du Québec.

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement no. 3390

sommaire

UNITE OUVRIERE, UNITE REVOLUTIONNAIRE

LA CRISE SE POURSUIT ET SEME LE DESORDRE DANS LES RANGS DE LA BOURGEOISIE

Malgré les espoirs et les "calculs" des économistes bourgeois, la crise économique se poursuit inlassablement. Seules les formes que prend cette crise changent: c'est le cycle infernal de la récession et de l'inflation qui bloque toutes les tentatives bourgeoises de colmater les grandes brèches ouvertes dans l'édifice capitaliste depuis 10 ans. Au Canada, l'avenir semble particulièrement sombre puisque la dépendance face aux Etats-Unis, qui pendant les 40 dernières années fut toujours considérée comme favorable par la bourgeoisie canadienne, affecte durement la marge de manoeuvre des capitalistes canadiens à se réorganiser et à se restructurer. Dans un tel contexte, la bourgeoisie se retourne contre le prolétariat et contre le peuple pour leur retirer les conditions de vie qu'ils avaient acquis depuis la fin de la deuxième guerre mondiale.

Cependant, la bourgeoisie montre son incapacité à maîtriser la crise. Aucune perspective d'ensemble n'est mise de l'avant, si ce n'est les mesures inefficaces et vieillottes (gel des salaires, renforcement du rôle de l'Etat, subventions aux monopoles, etc.). Cette absence de leadership provoque des remous au sein de la bourgeoisie. Une hésitation se manifeste dans ses rangs et provoque la division. Par rapport à l'alliance traditionnelle avec l'impérialisme américain, ces hésitations se sont manifestées encore récemment. Certains groupes voudraient subordonner encore plus le Canada à l'empire américain, veulent une alliance encore plus forte. La démission du ministre Turner par exemple serait une manifestation du mécontentement de cette fraction face à la politique trop "indépendante" de Trudeau et compagnie. Le "revirement" inattendu du ministre québécois St-Pierre, de même que les attaques du gouvernement québécois contre la politique

fédérale de "tamisage des investissements étrangers", en seraient d'autres. Quoi qu'il en soit, ces "divergences" ne sont que le reflet de l'accentuation des contradictions entre les diverses fractions de la bourgeoisie, accentuation provoquée directement par la crise.

D'autre part, les contradictions traversent aussi le domaine des relations Canada-Québec. La bourgeoisie canadienne au Québec (celle représentée éminemment par le Parti Libéral) subit les contrecoups des effets de la crise dans le rapport entre le Canada et le Québec. Certains parmi cette couche voudraient augmenter leur autonomie. Pour cela, ils s'opposent à la politique fédérale, et tentent de lorgner vers la moyenne bourgeoisie québécoise et son parti, le Parti Québécois. La démission de Choquette, les déclarations de l'ex-ministre Castonguay reflètent ces courants. Face à cela, la moyenne bourgeoisie semble prête à compromiser en abandonnant l'indépendance pour formuler le projet autonomiste traditionnel et poser les bases d'une grande "alliance" vaguement nationaliste et reprenant l'héritage de l'Union Nationale. Ces manoeuvres restent encore à faire, car d'autres forces politiques au sein du PQ particulièrement, entrent en contradiction avec cette ligne.

Ces événements qui font les manchettes des journaux nous montrent une chose: la crise suscite le désordre dans les rangs de la bourgeoisie. Et ceci est une bonne chose pour le mouvement ouvrier et pour le mouvement révolutionnaire.

LES CONTRADICTIONS DE CLASSE DANS LE MOUVEMENT OUVRIER

Tel que nous tentons de le démontrer plus loin, les contradictions de classe qui traversent le mouvement ouvrier sont profondes et historiques. La crise actuelle bouleverse les données qui sont à la base des 25 dernières années du syndicalisme au Canada et au Québec, et ceci entraîne de grandes transformations.

La ligne bourgeoise de la collaboration de classe se heurte de front contre l'offensive patronale: la collaboration ne repose plus comme avant sur l'expansion économique et politique du capitalisme mondial. Face à cela, l'appareil syndical se divise et se fractionne. La droite réactionnaire demeure très forte, mais elle doit masquer ses positions derrière les dénonciations du gouvernement. D'autre part, le courant réformiste est en pleine montée, mais il chambranle face aux coups de la bourgeoisie, sans être capables d'assumer jusqu'au bout ses constants appels à la combativité. La CSN est au coeur de cette bataille, sa survie même en dépend. Enfin, il y a aussi l'émergence d'un courant progressiste authentique. Son avenir dépend de la capacité de la base prolétarienne à s'organiser et à proposer une alternative, ce qui en dernière analyse reste déterminée par l'intervention des révolutionnaires à orienter la base prolétarienne dans une optique de classe et révolutionnaire, à faire triompher la ligne prolétarienne sur la ligne bourgeoise.

Depuis plusieurs mois, empêtré dans ces contradictions internes, le mouvement ouvrier va de crise en crise. Chaque lutte ouvrière importante devient un "événement": Firestone, United Aircraft, CTCUM, secteur public, postes, encore CTCUM, Thetford, encore le secteur public, etc. Tout au cours de ces luttes, la base prolétarienne démontre une grande combativité, un désir de lutter contre la politique capitaliste et un refus de "payer la crise des patrons". Cependant, cette combativité souffre de deux handicaps majeurs. D'abord, c'est une combativité bien défensive, trade-unioniste. La conscience de classe demeure à un niveau primaire, et cela empêche de déterminer une véritable stratégie d'action, à long terme, contre la bourgeoisie. En d'autres mots, la question politique, la question du pouvoir, demeure encore l'apanage d'une infime minorité. Ensuite et déterminée par ce premier facteur, c'est une combativité qui n'est pas bien organisée, qui est récupérée par les appareils réformistes, ou encore canalisée vers l'action "dure", spectaculaire mais sans issue. C'est une combativité qui est le point de départ de la constitution d'une véritable conscience prolétarienne, qui reste à transformer et à élargir, qui demande une direction claire, révolutionnaire, qui demande la théorie marxiste-léniniste.

Face à cette situation, la bourgeoisie même divisée et sans perspectives d'ensemble, a beau jeu pour briser les grèves et réprimer les couches combatives. Sa tactique principale vise à diviser le front prolétarien, à jouer une couche contre l'autre, à favoriser les secteurs les plus arriérés pour isoler les combatifs. Contre cela, il faut lutter pour l'UNITE OUVRIERE, faire de chaque lutte, de chaque cause ouvrière la lutte et la cause de tous les prolétaires. Il faut lutter pour unir les couches combatives, mais aussi pour que ces couches combatives unissent autour d'elles l'ensemble de la classe. Il faut pour cela rallier tous les éléments hésitants, centristes, et isoler la droite et la réaction.

LE DEBAT DANS LE MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE

L'unité ouvrière ne peut qu'être un long processus, guidé et orienté consciemment par la seule force possédant un point de vue d'ensemble, une vision des intérêts à long terme du prolétariat: c'est-à-dire l'émergence d'un courant authentiquement marxiste-léniniste.

Encore à sa phase embryonnaire, ce courant concentre ses énergies à sa propre consolidation, et vise ce qui dans les conditions actuelles permettra de franchir un bond qualitatif: la création du parti communiste de type nouveau. Cette consolidation n'est cependant possible qu'en autant que les révolutionnaires rallient et forment **effectivement** l'avant-garde du prolétariat, en l'aidant à se constituer en dirigeants révolutionnaires de toute la classe. Pour nous, la construction du parti n'est réelle que si on réussit à former cette avant-garde prolétarienne, **dans la lutte**, et qu'elle même s'empare du projet communiste pour le transmettre aux larges masses.

Tout le débat actuel est centré sur cette question. C'est un débat qui doit donc porter sur l'analyse concrète du rapport de forces en présence, et sur la situation objective et subjective du prolétariat dans ce rapport de forces. Répondre à ces questions, c'est élaborer une stratégie concrète pour rallier et éduquer l'avant-garde du prolétariat, c'est fixer l'objectif, mais surtout la stratégie et la tactique pour l'atteindre. C'est en d'autres mots traduire les principes marxistes-léninistes et la ligne générale en **programme révolutionnaire**, une fusion réelle des acquis historiques et de l'analyse concrète de la situation concrète. Le débat sur le programme permet de confronter notre capacité à traduire en pratique la théorie marxiste-léniniste.

La lutte pour l'unité des révolutionnaires est un processus dialectique à la fois déterminé et déterminant par rapport à la stratégie pour le ralliement de l'avant-garde prolétarienne. C'est le processus d'unité-critique-unité, prolongé, impliquant à la fois la direction et la base des organisations révolutionnaires, pour démarquer le vrai du faux, pour unir tous les révolutionnaires sincères dans les intérêts fondamentaux du prolétariat et de la révolution.

La lutte pour l'unité approfondit la critique de l'opportunisme dans les rangs des révolutionnaires. Elle vise à éliminer toutes les hésitations réformistes, les conceptions anti-marxistes-léninistes et petites-bourgeoises. Le Regroupement des Comités de travailleurs (RCT), la cible principale des critiques contre le réformisme, est mort finalement, sombrant dans ses contradictions internes irrésolubles. Cependant, le réformisme n'est pas mort pour autant, il surgit constamment sous de nouvelles formes, prenant même l'aspect "radical" et "révolutionnaire" de certaines sectes contre-révolutionnaires (trotskistes, anarchistes, le soit-disant "PCC (ML)", etc.). Le terrorisme reprend lui-aussi la bannière du réformisme, proposant l'idée qu'une "poignée de gars bien décidés" peuvent faire la révolution "à la place des masses".

La lutte contre l'opportunisme doit s'approfondir, creuser les racines véritables des déviations et ne pas s'arrêter aux manifestations les plus évidentes. La lutte doit aussi se déployer contre les formes de "gauche" de l'opportunisme, agissant comme contre-parties apparentes des conceptions droitistes. L'opportunisme de "gauche" dans le mouvement révolutionnaire stérilise le débat, freine la réflexion militante, et noie le processus d'unité-critique-unité dans une masse confuse de dogmes et de citations mal digérées. L'opportunisme de "gauche" se concrétise principalement par le dogmatisme, le culte de la théorie coupée de la pratique et de la réalité: les dogmatiques ne partent jamais de la réalité mais des livres, de la théorie qu'ils conçoivent non pas comme un "guide pour l'action" mais comme une série de "recettes" qu'il s'agit de plaquer mécaniquement sur n'importe laquelle réalité. Conséquemment, le dogmatisme se reflète dans le sectarisme et l'élitisme: ceux qui n'appliquent pas les "dogmes" sont des ennemis qu'il faut écraser, l'"avant-garde" auto-proclamée détient la vérité "universelle" qu'il suffit de reconnaître pour faire partie de la grande famille des "m.l.".

L'opportunisme de droite comme de "gauche" doivent être déracinés des rangs du mouvement révolutionnaire si celui-ci veut intervenir de façon juste parmi le prolétariat et avancer vers le communisme. C'est une lutte de classe, c'est une lutte à long terme, c'est une lutte qui prend mille formes et mille visages. C'est une lutte durant laquelle le mouvement révolutionnaire accroit sa propre révolutionnarisation et sa prolétarisation, complète son unification et établit sur le prolétariat une juste direction, unificatrice et révolutionnaire.

LE MOUVEMENT GREVISTE FACE AUX CONTRADICTIONS SYNDICALES

"Les Partis Communistes ne peuvent se développer que dans la lutte. Même les plus petits des partis communistes ne doivent pas se borner à la simple propagande et à l'agitation. Ils doivent constituer, dans toutes les organisations de masse du prolétariat, l'avant-garde qui montre aux masses retardataires, hésitantes, en formulant pour elles des buts concrets de combat, en les incitant à lutter pour réclamer leurs besoins vitaux, comment il faut mener la bataille, et qui par là révèle la traitrise de tous les partis non communistes. C'est seulement à condition de savoir se mettre à la tête du prolétariat dans tous les combats, et de provoquer ces combats, que les partis communistes peuvent gagner effectivement les grandes masses prolétariennes à la lutte pour la dictature." **Thèse sur la tactique**, IIe Congrès de l'Internationale Communiste, juin 1921.

L'une des contradictions majeures qui traverse le mouvement révolutionnaire aujourd'hui existe entre d'une part, son désir réel de pénétrer le prolétariat pour former, rallier et organiser les éléments les plus avancés, et d'autre part, sa difficulté à analyser effectivement la conscience et la combativité ouvrière, et de là, à déterminer une tactique capable de fusionner réellement le Marxisme-Léninisme avec l'avant-garde ouvrière. Cette contradiction s'exprime souvent par un point de vue statique sur le prolétariat, sur les masses, qui ressortent dans nos textes comme des abstractions, des formules intemporelles. Ces faiblesses laissent prises à toutes les déviations: l'économisme découlant d'une incapacité à relier la lutte immédiate aux objectifs révolutionnaires, et sa contre-partie propagandiste, la déclamation des "grands principes." Déterminer une juste voie est plus complexe que de tenter de se placer "à mi-chemin" entre ces deux extrêmes. Il faut pour cela, non seulement "formuler de buts concrets de combat" comme l'affirmait l'Internationale, mais aussi "gagner effectivement les grandes masses prolétariennes à la lutte pour la dictature".

Nous avons tenté dans ce qui suit de réunir certains éléments qui soustendent actuellement la conscience et la combativité ouvrières en les examinant aux points les plus "chauds", dans la lutte, au moment où les contradictions apparaissent le plus clairement et que les camps sont départagés. D'autre part, nous avons volontairement laissé de côté plusieurs aspects du mouvement gréviste et nous n'avons pas non plus étudié la question de la conscience et de la combativité en dehors des luttes. Ce travail limité n'est donc qu'un pas de plus vers cet objectif que constitue la **fusion** véritable entre la théorie marxiste-léniniste et la lutte du mouvement prolétarien.

Les contradictions historiques du syndicalisme nord-américain

Pour comprendre réellement les contradictions actuelles du mouvement ouvrier, un bref retour en arrière est nécessaire pour comprendre les racines du syndicalisme nord-américain. Pour cela, nous retournerons aux étapes stratégiques du développement du mouvement syndical.

LA NAISSANCE DU SYNDICALISME D'AFFAIRE

Le premier moment de cette histoire se situe au début des années 1900. C'est à cette époque que le mouvement ouvrier sort de l'enfance pour prendre la forme qu'on lui connait aujourd'hui. Mais dès ce passage à l'adolescence, deux poids majeurs pèseront lourdement sur le développement futur. D'abord, le syndicalisme de métier, c'est-à-dire le syndicalisme des ouvriers spécialisés, triomphe sur le syndicalisme industriel, le syndicalisme de la masse. Cette situation est causée par la stratégie patronale et aussi par l'influence prédominante à l'époque des ouvriers de métier sur le processus de production. Malgré les efforts des Chevaliers du travail durant les années 1880-1900, au début du siècle, le mouvement ouvrier organisé délaisse la masse des travailleurs non-spécialisés. Ce facteur négatif se combine à un deuxième: la domination des syndicats américains. A partir de 1900, la mainmise de l'AFL sur les syndicats canadiens (regroupés dans le Congrès des métiers et du travail du Canada-CMTC) est sans partage. Pour consolider ce pouvoir, les syndicats américains mènent une lutte à mort contre les "autonomistes" canadiens qui suivent dans la défaite les tenants du syndicalisme industriel. De cette époque date donc l'établissement d'une direction aristocratique, américaine et réactionnaire sur le syndicalisme canadien et québécois, ce qu'on appelera le syndicalisme d'affaire. Cette direction restera incontestée pour plus de trente ans.(1) La conscience et la combativité ouvrière se développera donc en opposition à la direction syndicale. Prise entre deux feux, patronat et syndicalisme, la combativité ouvrière connaîtra de dures défaites: la grève générale de Winnipeg, les luttes des mineurs des provinces atlantiques, etc.(2) A partir des années 1920, le Parti Communiste du Canada tentera bien de reprendre le terrain perdu en allant à contre-courant du syndicalisme parallèle mis de l'avant par les anarcho-syndicalistes (OBU) et défendra le mot d'ordre: retournons dans les syndicats et prenons-les en main. L'ensemble des facteurs objectifs et subjectifs rendront ce projet illusoire, la pénétration des forces combatives dirigée par le PC par le biais de la "Trade Union Educational League" s'avérant un échec face au front commun patronal-syndical (AFL-CMTC).(3)

Ces raisons amèneront le PC à changer de tactique. Les luttes de la TUEL avaient révélé une grande combativité, particulièrement dans certains secteurs stratégiques (mines, textiles) et, comptant sur cette combativité impossible à développer dans le cadre syndical, le PC fonde en 1928 une centrale "rouge", la Ligue d'Unité Ouvrière. La LUO dès le début remportera des succès considérables, assurant la direction de la très grande majorité des luttes revendicatives durant la période 1928-1935.(4) Son influence pénètre parmi les couches stratégiques des ouvriers non-spécialisés (automobile, acier, port, etc.) Au milieu des années 30, ses quelques 100,000 membres représentent l'avant-garde combative du prolétariat, et son influence commence à déborder sur la grande masse retardataire et imprégnée d'illusions bourgeoises (collaboration de classe, racisme et chauvinisme...) Malgré cette percée, le mouvement ouvrier dans son ensemble demeure sous la coupe du syndicalisme d'affaire.

LE MOUVEMENT DE MASSE DES ANNEES 1930

Le deuxième moment du développement du mouvement ouvrier surviendra alors avec l'explosion des luttes revendicatives et syndicales de la fin des années 30. Deux facteurs forgeront les conditions à la base de cette explosion. D'abord, la grande crise a révélé les limites du libéralisme capitaliste à l' "ancienne mode". La bourgeoisie nord-américaine doit se réorganiser, et pour cela, elle doit intégrer le prolétariat dans son nouveau projet social. Le contenu réformiste qui en découle inclut la reconnaissance d'un "partnership organisé" patronal-syndical-étatique. Donc une ouverture est présentée pour l'expansion du syndicalisme. Ensuite, du côté des masses, l'explosion longtemps contenue survient quand les directions des syndicats durant la crise apparaissent pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des alliés des patrons. Cette situation provoque la fameuse division à l'intérieur du syndicalisme américain et la création du CIO.(5)

Le CIO réussira en quelques années à dépasser en nombre l'AFL (4 millions de membres) et surtout à représenter un véritable "mouvement social" dirigeant la lutte prolétarienne dans tous ses aspects. Cependant, deux lignes émergeront très bientôt au sein du CIO entre d'une part, les défenseurs de l'option réformiste bourgeoise, voulant encadrer solidement l'initiative des masses et restreindre son contenu politique, et d'autre part, les forces combatives et progressistes, dirigées par le Parti Communiste (qui dirige à son apogée environ un tiers du mouvement CIO).

La lutte entre les deux lignes prendra une allure différente avec l'éclatement de la guerre et la ligne collaborationniste qu'adoptera le Parti Communiste: tout pour l'alliance avec la bourgeoisie contre le fascisme.(6) Cette tactique permettra de refaire pour un temps l'unité de la direction du CIO, ce qui permettra de négocier avec le patronat et l'Etat. La négociation portera sur un échange "inégal" entre les deux parties: d'une part, le patronat concédera (en bonne partie) la reconnaissance légale des syndicats, et aussi mais de façon relative, certaines améliorations des conditions principalement au chapitre salarial; d'autre part, le mouvement syndical abandonnera sa démocratie, sa combativité, son contenu progressiste. En échange de la reconnaissance syndicale, le syndicat s'engagera à bureaucratiser ses structures (enlevant le pouvoir aux délégués d'atelier), à policer lui-même ses propres membres et à leur enlever la possibilité de mener leurs luttes (en plaçant toutes les luttes dans le cadre répressif de la négociation, procédure de grief, arbitrage, etc.), et finalement en leur retirant toutes leurs vélléités précédentes de contester au patronat le sacro-saint droit de gérance. De cette manière, la lutte revendicative était arrachée des mains de la base et placée dans un cadre juridique où le patronat était sûr de conserver l'avantage sur les syndicats.

Après la guerre, les communistes tenteront bien de reprendre la lutte mais il était déjà trop tard. La ligne dominante du CIO s'allie avec l'impérialisme qui amorce une période d'expansion: la chasse aux sorcières commence. D'autre part, le PC s'était discrédité aux yeux des masses par son réformisme et l'économisme qui y dominait depuis longtemps empêche un redressement. En quelques années tous les gains pour lesquels avait durement lutté le prolétariat durant les années 30 seront perdus.

UNE PERIODE NOIRE

Au début des années 1950, le mouvement ouvrier nord-américain entre dans sa troisième phase et s'engage dans une longue période noire. Le phénomène le plus important devient l'intégration croissante du syndicalisme à l'appareil d'Etat: la collaboration de classe se fait ouverte-

ment et directement, dans le cadre même de l'Etat capitaliste "neutre", au nom de l'alliance pour le progrès impérialiste et de la lutte anti-communiste. En 1956, avec la fusion de l'AFL et du CIO, on revient à la bonne époque de la domination totale et incontestée. Le pouvoir est concentré en haut, aux mains du courant super-réactionnaire et pro-impérialiste des permanents syndicaux et de l'aristocratie ouvrière. Les conventions collectives deviennent des documents complexes que les bureaucrates seuls peuvent interpréter. La durée des contrats s'allonge à deux, trois, quatre ans. La situation devient tellement pourrie qu'un troisième larron entre dans la mêlée: la pègre, qui s'empare de nombreux syndicats, dans le port, la construction, le transport.

Durant ces années noires, la combativité ouvrière ne cesse pas pour autant. Malgré l'amélioration relative du niveau de vie et l'accès à la consommation de masse, le prolétariat subit une dure détérioration de ses conditions de travail. La bureaucratie syndicale laisse échapper son pouvoir de contrôler le processus de travail. Ceci entraîne une taylorisation effrénée, d'où augmentation des cadences, détérioration des conditions de santé et de sécurité, etc. Pour lutter, la base ouvrière engage des actions isolées et désorganisées, déclenchées spontanément contre des forces centralisées et armées jusqu'aux dents. Au Québec particulièrement, les défaites de Louiseville (1952), Shawinigan (1956), Murdochville (1957) sont le reflet de cette combativité, mais aussi de cette désorganisation. La disparition d'un courant progressiste et révolutionnaire organisé est un autre facteur important expliquant la grande débandade.(7) Les prolétaires se réfugient dans l'individualisme et le cynisme. C'est la période où fleurissent les "révoltés" qui veulent "tout casser", "seuls contre tous", etc. La culture hollywoodienne joue sur ces sentiments en développant de nombreux caractères mythiques de James Dean au motard représenté par Marlon Brando. Le sentiment anti-capitaliste des ouvriers apparaît comme un sentiment anti-autoritaire, anti-hiérarchique, mais cela, la bourgeoisie le récupère facilement en présentant des fausses alternatives de liberté par la réussite individuelle, la consommation des gadgets, etc.

Les premiers signes de la fin de cette époque apparaîtront vers le milieu et la fin des années 60. L'éveil de couches jusque là marginales comme les étudiants, les minorités ethniques, en sera la manifestation la plus visible au niveau idéologique et superstructurel. Mais la crise qui commence a des fondements et donc des effets bien matériels, économiques. C'est pourquoi une modification de l'entente établi à la fin des années 40 est envisagé par la bourgeoisie qui doit reporter le poids de la crise sur le prolétariat, et donc se réorganiser, freiner la chute des taux de profits, et pour cela, renégocier l'entente à son profit. Elle s'attaquera d'abord aux couches les plus faibles et les plus marginales: les minorités nationales aux Etats-Unis, les travailleurs immigrés, les secteurs économiques les plus arriérés. Au Québec, le resserrement provoquera de durs affrontements parmi des couches spécifiques du prolétariat, comme les chauffeurs de taxi, les ouvriers de Lord et de Clix dans leur tentative de syndicalisation, et la célèbre affaire Lapalme. Mais jusqu'au début des années 1970, le calme demeure encore dominant.(8)

Notes

1) Voir la brochure **La naissance du mouvement ouvrier**, dans la série Histoire du mouvement ouvrier, Mobilisation, automne 1975.
2) Voir **La grève générale de Winnipeg**, Mobilisation, vol. 3, no.7.
3) Voir les **Perspectives historiques du Parti Communiste du Canada**, vol.4, no. 4.
4) idem.
5) Voir **Le mouvement ouvrier américain**, Mobilisation, 1974.
6) La tactique du PCC et du PC des Etats-Unis fut erronée parce que non-dialectique. Elle ne tenait pas compte que l'alliance avec la bourgeoisie américaine contre le fascisme ne devait pas éliminer la lutte de classe contre cette même bourgeoisie.
7) En Amérique, la disparition du courant progressiste n'est pas principalement dû à la répression, mais à l'émergence d'une forte ligne révisionniste à partir de la guerre. Au milieu des années 50, cette ligne révisionniste trouva sa caution dans le mouvement communiste international qui rompt avec le marxisme-léninisme sous la pression du P.C.U.S.
8) Jusqu'à 1970, les luttes éclatent surtout dans le cadre de la CSN, parmi les secteurs périphériques et "arriérés" du capitalisme. Pour assumer cela, la CSN se dote de l'image réformiste qui imprégnera alors toute son action à partir surtout de l'expérience du FRAP.

Les effets de la crise: de 1970 à 1974

Avec les années 70, une nouvelle période commence, une période de crise et d'affrontements. Nous ne reviendrons pas ici sur les facteurs principaux qui entraînent la crise. Mais pour résumer brièvement ses effets sur le mouvement ouvrier, il faut comprendre que la stratégie capitaliste vise à rationaliser dans l'optique capitaliste, c'est-à-dire à éliminer les secteurs les moins rentables (d'où le nombre effarant de fermetures d'usines ou le déménagement dans les pays du tiers-monde), et à renforcer les secteurs rentables. Pour cela, il faut briser la combativité ouvrière et forcer le mouvement syndical à reculer. Cette stratégie sera développée sur plusieurs fronts à la fois.

Il y aura d'abord une tentative de corrompre la direction du mouvement syndical. Pour cela, le patronat favorise directement l'essor des syndicats "pégristes" et jaunes avec qui il espère mieux s'ententre. La montée de la FTQ-construction date de ces années,(9) alors qu'aux Etats-Unis en même temps se développent les teamsters, que le syndicat des mineurs est pris par la pègre,(10) etc.

DE "LA PRESSE" AU FRONT COMMUN DE 1972

Mais la renégociation de l'entente et le favoritisme face aux secteurs les plus réactionnaires ne suffisent pas. Il faut aussi frapper. Et pour frapper, il faut affronter les concentrations ouvrières stratégiques, et aussi les syndicats d'affaires qui s'y implantèrent durant les années de l'entente. La grève du journal **La Presse** en 1971 sera significative de cette stratégie patronale. Les typographes du journal, regroupés par le très puissant et très réactionnaire syndicat international des typographes, défendront leur emploi face à la tentative patronale d'effectuer des changements technologiques. Pour cela, ils feront une grève dure assortie d'une organisation combative et à l'allure "radicale". Pour la première fois, un front commun sera établi par les 9 syndicats du journal et ceci forcera même un front commun inter-syndical au niveau des directions de la CSN et de la FTQ. Mais du début à la fin, la grève de **La Presse** fut contrôlée et dirigée par en haut, par les syndicats de l'aristocratie ouvrière, qui n'utilisèrent la mobilisation des masses que pour "lâcher du lousse" quand la pression sur la négociation ne suffisait plus. Le langage dur, social-démocrate, était en fait utilisé comme une menace face à la bourgeoisie: faites attention de ne pas aller trop loin car nous deviendrons des "révolutionnaires", pour "casser le système" comme dira Louis Laberge, champion de l'anti-communisme et de la collaboration de classe, l'"ami" de Jean Cournoyer.

Pour sa part, la CSN était forcée d'assumer l'image réformiste dont elle s'était dotée durant les années 60 et elle jetait de l'huile sur le feu de la combativité, sans être capable cependant d'en assumer les retombées. Ainsi même si la CSN semble assumer la direction idéologique des transformations syndicales, les gros syndicats américains restent dominants dans le secteur industriel. Les grèves et les luttes qui furent menées en 1971 et 1972 comportèrent donc cet aspect contradictoire, ce décalage entre la pratique et le discours. Ces contradictions apparaîtront avec éclat au primtemps 1972.

Le front commun des 200,000 travailleurs du secteur public fera éclater la "balloune" de la réplique soical-démocrate face à la crise. Les discours radicaux, les manifestes "socialistes", et même l'action de masse spontanée et désorganisée ne changeront rien à la ligne dure de la bourgeoisie. Mais si les conditions objectives ne changent pas ou très peu, les conditions subjectives, elles, se transforment profondément. La ligne dominante du syndicalisme d'affaire dans ces années tente de jouer avec la combativité comme d'un instrument utile mais dangereux: il faut la garder dans certaines limites. Mais la pratique même démontre à des couches de plus en plus nombreuses de prolétaires que ces "limites" sont justement ce qui empêche de gagner les combats. Ainsi, pour la première fois depuis 40 ans, la combativité recommence à prendre forme en prenant conscience d'elle-même et des intérêts antagonistes des forces en présence. Mais c'est une combativité toute neuve, toute jeune, malhabile, et surtout, récupérable.(11)

VICTOIRES COMBATIVES EN 1973-74

En 1973 et en 1974, la contradiction s'accentuera. La lutte sera alors menée sur deux fronts dans le mouvement ouvrier. D'abord, ce sera une lutte contre la collaboration de classe, contre la passivité et l'aplatventrisme. La grève des ouvriers de Firestone prendra dans ce contexte une importance particulière. A Firestone, une équipe de jeunes ouvriers révoltés s'organisent depuis quelques années déjà, sur leur propre base. Leur anti-capitalisme spontané s'exprime par une attitude combative qui les mène à arracher la direction du syndicat des mains des réactionnaires. Forts de cette victoire, ils déclencheront une grève durant laquelle ils trancheront avec les pratiques du mouvement ouvrier pour renouer avec la combativité des années 30. Les ouvriers de Firestone finiront par l'emporter principalement par leur combativité, et aussi par le large mouvement de solidarité qu'ils déclencheront, et qui s'appuyait sur un fort sentiment anti-impérialiste; mais aussi secondairement en jouant sur les contradictions à l'intérieur de l'appareil syndical. L'organisation combative et para-syndicale dont ils s'étaient dotées, le "comité des 30" assure sur l'ensemble de la lutte et sur le syndicat une direction progressiste. L'exemple de Firestone inspirera les couches combatives et se répercutera dans de nombreuses luttes, d'autant plus que le mouvement révolutionnaire en fera une large publicité.

Mais la lutte à l'intérieur du mouvement syndical attaque aussi le caractère d'intégration à l'appareil d'état du syndicalisme. Cette lutte se manifeste par le déclenchement de nombreuses luttes dites "illégales" contre lesquels s'acharneront la sainte alliance du patronat, de l'Etat et de la direction réactionnaire des syndicats. La grève de la Canadian Steel Foundries à l'automne 1973 sera à la fois une lutte "illégale" et anti-bureaucratique pour combattre ce noyau dur du syndicalisme d'affaire que constitue le syndicat des Métallos. Cependant, l'absence d'une direction révolutionnaire conduira à l'aventurisme et au localisme, et finalement à la défaite. La lutte des travailleurs d'entretien de la CTCUM à l'automne 1974 aura encore plus de répercussions car elle sera la première à mettre de l'avant et en pratique le mot d'ordre de l'indexation. Durant 1973 et 1974, le sentiment combatif croît considérablement parmi le prolétariat. La combativité demeure à un niveau revendicatif, mais la conscience commence à se développer en s'exprimant par le refus d'accepter la détérioration des conditions de vie. Toutefois la grande masse reste encore craintive devant les éclats de la lutte dure, et freine le mouvement.

LA REPLIQUE PATRONALE

D'autre part, la bourgeoisie semble se resaisir après un certain moment d'hésitation. D'autant plus que la courte période d'expansion artificielle de 1972-1973 disparaît pour laisser place à la triste perspective de la récession. Après la victoire des travailleurs de la CTCUM, on adoptera donc une ligne combative face aux grèves "illégales" et le contrôle des directions réactionnaires des syndicats se renforcera.

Dans ce contexte, plusieurs luttes revendicatives rencontreront la défaite. Quelques 4,000 travailleurs du vêtement débrayent illégalement à Montréal, mais leur mouvement organisé par un réseau para-syndical de travailleurs combatifs est écrasé par la direction de l'"Amalgamated", encrassée dans le syndicalisme d'affaire depuis sa victoire sur les forces combatives durant les années 30.(12) Plus tard, ce sont les ouvriers de la pétrochimie dans l'est de Montréal qui doivent accepter la défaite alors que le syndicat américain collabore avec le soit-disant syndicat "démocratique" des "Travailleurs Unis du pétrole" (affiliés au CCU)(13) pour saboter le mouvement de masse spontané. Un résultat semblable attend plusieurs milliers de travailleurs ferroviaires du CN et du CP quand le syndicat américain déclenche de concert avec la presse bourgeoise une chasse aux sorcières accusant une poignée de "maoistes" d'être responsables de la grève illégale de masse. Toutes ces luttes ont des répercussions dans les médias bourgeois parce qu'elles impliquent plusieurs milliers de travailleurs, mais des dizaines d'autres éclatent un peu partout et se terminent très majoritairement par des défaites, telle la lutte des ouvriers de Québec-Carton, dans le sud-ouest de Montréal.

Pour plusieurs milliers de travailleurs, l'expérience de la grève est souvent la première. Face au resaisissement de la bourgeoisie et à l'intervention massive de l'Etat capitaliste, la combativité à plusieurs endroits se refroidit et l'hésitation à déclencher les luttes grandit. Mais les expériences laissent des acquis en ce sens que les sentiments anti-capitalistes se sont renforcés. De plus, le rôle de l'Etat capitaliste devient plus clair. Mais dans des conditions où le rapport de forces apparaît tellement inégal, le sentiment anti-capitaliste ne se traduit pas massivement dans la lutte. Un autre résultat concret des

expériences de 1973-74 est le renforcement de la lutte au sein du mouvement syndical. En quelques endroits, les forces combatives marquent des gains et changent la direction locale du syndicat. Mais souvent, les forces combatives, réunissant les prolétaires les plus avancés, demeurent dans l'opposition, tout en condolidant leurs forces. Cette consolidation s'exprime par la croissance rapide de nombreuses organisations combatives para-syndicales, comités de démocratisation syndicale, comités de journaux, etc. A cause de l'expérience récente de lutte, et face à l'ennemi patronal-direction syndicale, ces regroupements combatifs réussissent difficilement à modifier réellement le rapport de force, et donc à pénéter la masse des travailleurs encore dominés par la passivité ou le cynisme, ou pire par l'influence des idées réactionnaires véhiculées par les appareils syndicaux. En plusieurs endroits, des affrontements durs entre les exécutifs réactionnaires et les jeunes forces combatives se produisent, sans pour autant réussir à éliminer le courant combatif qui prend sa racine dans les conditions même du développement actuel du capitalisme. Les appareils syndicaux tentent alors de se refaire une image combative. Les Métallos organisent des colloques, les permanents de la FTQ continuent le verbiage sur la social-démocratie, etc. La CSN est mal placée pour récupérer le mécontentement de la base dans les syndicats américains des gros secteurs industriels: elle a peu à leur offrir comme alternative, d'autre part sa déconfiture depuis la perte de plus de la moitié de son secteur industriel (qui passe à la CSD) lui laisse peu de force. Les tentatives de maraudage CSN appuyés par certains groupes combatifs se retournent la plupart du temps contre les forces combatives.

Notes

9) Les patrons pensent faire un bon coup en remplaçant la CSN-Construction au langage radical par Dédé Desjardins et ses gros bras. Ils pensent qu'ils pourront acheter la tranquillité en corrompant les syndicats FTQ du shylocking et des louches traffics.
10) Ce syndicat, le "United Mine Workers" est pris en main par une bande de gangsters qui assassinent le porte-parole des forces combatives Yablonski. En 1972, l'ex-président des UMW Tony Boyle sera lui-même inculpé du meurtre de Yablonski.
11) Une "gauche" réformiste s'organise à l'intérieur des appareils syndicaux en réaction à la montée de la combativité. Cette "gauche" coexiste avec les forces centristes pour isoler la droite réactionnaire. Celle-ci crée la CSD durant l'été 72. Au sein de la FTQ, l'autonomie des grands syndicats d'affaire réduit la tension entre la "gauche", concentrée dans l'appareil central et sans pouvoir, et la droite, elle-même divisée entre les syndicalistes affairistes traditionnels (Gérin-Lajoie, Daoust, etc.) et les forces liées à la pègre.
12) L'Amalgamated Clothing Workers of America bâtira son pouvoir en brisant les grèves menés par les syndicats rouges durant les années 30. L'une de ces luttes est relatée par Evelyn Dumas dans **Le sommeil de nos os.**
13) Le CCU fut créé à l'instigation de certains syndicats voulant s'émanciper de la domination américaine. Cependant, certains syndicats comme les TUP, ont conservé tout le contenu affairiste et réactionnaire et se différencient très peu des syndicats américains.

Le mouvement gréviste face à l'offensive patronale

A la fin de 1974 et en 1975, la bourgeoisie s'est dotée d'un plan d'attaque général et elle fonce. Elle rencontre un adversaire faible et divisé, dominé par des réactionnaires qui veulent retourner au plus tôt à la bonne vieille collaboration d'antan. La bourgeoisie quant à elle a trop à perdre pour ne pas se resaisir de façon drastique. La crise oblige une restructuration: quoi de mieux qu'une grève longue pour se restructurer et se réorganiser, changer la machinerie et laisser écouler les stocks qui se vendent à un rythme très lent?(14)

UNITED AIRCRAFT: UN PREMIER TEST

La guerre est déclarée dans les faits le jour où les 2,500 ouvriers syndiqués de la United Aircraft sortent en grève. United sera le test ultime de la stratégie patronale, réunissant toutes les conditions pour faire de cette lutte un enjeu important de la lutte des classes.

Or, quand la grève éclate, le syndicat d'affaire des Travailleurs unis de l'automobile (TUA) n'est nullement préparé à ce qui s'en vient. Comme de nombreux syndicats affairistes, le contrôle est hiérarchisé et bureaucratisé.(15) Dans une période d'affrontements, la hiérarchie laisse le terrain à la base qui se lance dans des mouvements spontanés et désorganisés. Ainsi la lutte est amorcée sans aucune préparation alors que quelques 200-300 ouvriers révoltés manifestent dans l'usine et intimident quelques petits boss.(16) United bénéficiant d'une longue expérience de lutte anti-syndical n'attendait que ce moment et décrète le lock-out, auquel répliquent les travailleurs en votant la grève.

Mais dès le début, le rapport de force se déplace constamment en faveur des patrons. Le syndicat porte le gros de ses revendications sur les salaires et sur la sécurité syndicale (formule Rand), et fait des déclarations pour dénoncer l' "attitude intransigeante" de la compagnie qui ne "suit pas les coutumes établies au Québec". Au début de 1974, des affrontements durs ont lieu entre les ouvriers combatifs et la maîtrise, et la façon dont ils eurent lieu portent à penser qu'il s'agissait d'une tactique préméditée de la compagnie pour susciter l'affrontement. Aussitôt, des poursuites sont intentées contre des grévistes, et la compagnie obtient sur un plateau d'argent une injonction interdisant l'accès proche de l'usine.

L'escalade de la lutte laisse la direction des TUA dans le vide. Dean et quelques membres de la direction syndicale se voient propulsés au rang de défenseurs de la cause ouvrière contre les "multinationales". Un mouvement large de solidarité s'amorce déjà et réussit à organiser une manifestation bien réussie en février. D'autre part, les ouvriers combatifs parlent de s'organiser "comme à Firestone". La bureaucratie se resaisira rapidement. D'une part, elle élèvera d'un cran son style de dénonciation, d'autre part, elle créera une série de structures pour détourner les énergies combatives. On fera beaucoup de bruit sur l'organisation de "comités d'études", "comité de femmes", etc. On ressortira avec fracas tout ce qui avait été publicisé par Firestone, pour en vider le contenu véritable: les "comités d'étude" se réunissant pour écouter des discours de permanents syndicaux, le "comité de femme" confiné au tricotage et à la fabrication de sandwichs. De plus, on coupera court au mouvement de solidarité en créant une structure syndicale, le soit-disant "front commun syndical de la rive-sud", dont on confiera la direction à l'appareil de la CEQ dans la région qui est en même temps la structure de base du PQ sur la rive-sud. Plusieurs assemblées seront organisées pour mettre en vedette la panoplie des gros canons du PQ et des centrales, s'exerçant à dénoncer la situation inhumaine, etc., et évidemment sans rien proposer comme riposte ouvrière.(17) Cette période est d'ailleurs celle où s'amorce une transformation à l'intérieur de la moyenne bourgeoisie péquiste et où un tournant social-démocrate est annoncé. Le soutien réformiste à une lutte comme celle de United devient une belle occasion pour renforcer l'image social-démocrate. Et de plus, cela coupe court à la fusion entre la combativité spontanée et les courants révolutionnaires.

Durant tout ce temps, la compagnie s'organise. Après une période de préparation, elle met en branle un plan d'attaque au printemps. On remet l'usine en état de marche avec la participation des quelques 2,500 cadres et non syndiqués. Il faut dire que la haute technologie de la United exige une proportion de cadres, d'ingénieurs et de techniciens très supérieure aux usines moyennes. La compagnie d'autre part a renforcé cette division en développant une politique paternaliste face aux couches intermédiaires pour les isoler des ouvriers. En quelques mois, la production atteint près de 80% de la production normale. Quant au reste, les commandes sont expédiées dans les usines des Etats-Unis.

Face au syndicat, la compagnie cherche la provocation. Elle lance une campagne de recrutement parmi les grévistes. Parmi les 2,500 grévistes du départ, quelques 700-800 rentreront comme scabs. Leur rentrée sera protégée par l'engagement d'une véritable armée privée équipée d'hélicoptères et de chiens policiers. Le syndicat dénonce cette situation et comme d'habitude implore l'intervention de l'Etat, qui n'a pas à intervenir étant donné que la compagnie gagne la grève! Après quelques six mois de grève, le découragement commence à apparaître et la couche des ouvriers combatifs (quelques 200) reste seule à assumer la lutte. Les autres, de 800 à 1,000 vont travailler ailleurs, dont beaucoup le font par nécessité financière. Tout au long du conflit, cette combativité demeure la force de "pression" que la bureaucratie laisse aller quand elle évalue que cela peut obliger la compagnie à négocier. A l'automne 1974, d'autres évènements violents surviennent. Les ouvriers combatifs visitent l'usine et renversent les voitures des scabs et de la maîtrise. Ils parviennent même à résister à l'attaque policière pour un temps, mais la force répressive finit par l'emporter. D'autres grévistes sont accusés, mais la violence fait réapparaître la grève dans les médias. L'opinion publique commence à s'émouvoir de ce conflit pourri et de l'arrogance de la United. Mêmes les éditorialistes bourgeois condamnent la compagnie. Et finalement, le syndicat obtient une grande "victoire": l'intervention de l'Etat. Le syndicat calme les ouvriers combatifs, et se prépare à présenter son cas fortement soutenu par le PQ en commission parlementaire. Dans les faits, l'affaire est plus ou moins écartée, mais le ministre du travail Cournoyer exerce des pressions sur la compagnie. Au même moment, l'Etat se prépare à légiférer sur les relations industrielles: en reconnaissance d'une formule Rand universalisée, il veut encarcaner encore plus le syndicalisme: votes de grèves obligatoires et à scrutin secret, etc. La compagnie ne bouge pas.

L'échec de l'intervention gouvernementale après quelques 17 mois de grève pousse le noyau dur de combatifs à bout. Ces ouvriers mènent d'ailleurs une dure guérilla depuis quelques mois contre les cadres: "visites" aux domiciles privés, appels téléphoniques, etc. Tout cela est plus ou moins à l'ombre du syndicat, et prend un fort caractère anarchique. Plusieurs grévistes sont arrêtés et accusés de divers méfaits. Quand l'échec de la médiation gouvernementale est connu, certains sont décidés à tenter le tout pour le tout. L'attaque de l'usine à la mi-mai en est le résultat. Techniquement, l'opération est bien exécutée, mais sans le soutien des masses, la trentaine d'ouvriers qui occupent et qui séquestrent quelques cadres sont bientôt écrasés.

La bureaucratie réagira sur deux plans. D'abord, ce sera le gros langage, la ligne dure, les dénonciations habituelles. Pour redorer son blason et répliquer à l'offensive patronale et gouvernementale dans le domaine de la construction, la FTQ organise une soit-disant "grève-générale" le 21 mai. Le mot d'ordre sera lancé sans que des mesures d'organisation ne soient envisagées, sans qu'une véritable explication politique ne soit diffusée largement dans les syndicats locaux. Ceux qui débrayeront alors le feront soit parce qu'ils étaient combatifs ou qu'ils étaient engagés dans des luttes (quelques hôpitaux de la région de Montréal, Joliette, etc.), soit parce que le pouvoir de la bureaucratie était assez bien implanté pour déclencher une grève sans que les masses y résistent (métallurgie-côte nord). Le demi-"succès" de la journée (de 80 à 100,000 grévistes) sera transformé en demi-échec quand l'Etat ne réagira pas et qu'il continuera son offensive anti-syndicale. Il faudrait connaître l'effet politique de cette première tentative de grève générale parmi les prolétaires pour en évaluer le véritable impact.

Ensuite, ce sera le scénario habituel et braillard, implorant l'intervention gouvernementale qui se fera finalement, mais pour proposer un retour au travail à quatre pattes, après environ deux ans de grève. La compagnie jouera la ligne dure jusqu'au bout, refusant le premier rapport gouvernemental, forçant Bourassa lui-même à apparaître encore plus bas en obligeant les grévistes à rentrer en rampant, à l'encontre même des lois bourgeoises du Code du travail. Alors que les grévistes rentrent par petits groupes éparpillés parmi la masse des scabs et étroitement surveillés par la nouvelle "Pratt & Whitney", on parle déjà de l'émergence d'un syndicat de boutique qui expulserait définitivement les TUA de l'usine.

La grève de la United, une des plus grandes défaites du syndicalisme nord-américain depuis 30 ans, marquera sans doute l'aube d'une nouvelle étape de la stratégie capitaliste. Sans doute cette défaite sera transformée en "pattern" par le patronat dans ses affrontements futurs avec le mouvement ouvrier. Malgré ce fait, on n'a pas réussi à extirper la combativité qui n'a pas cessé de croître, atteignant des secteurs nouveaux et se consolidant là où elle était déjà organisée.

LES LUTTES COMBATIVES: BASE ET DIRECTION SYNDICALE

Dans les petites et moyennes usines de la région métropolitaine, cette combativité a pris forme pour contester le poids dominant du syndicalisme d'affaire. Ainsi, dans une petite usine de la région métropolitaine où le syndicat local avait été pris en main par une équipe combative inspirée par des éléments progressistes et révolutionnaires, un permier affrontement eut lieu sur la base des contradictions internes de l'appareil syndical. Ce petit syndicat, intégré comme bien d'autres dans un local "composé" fortement dominé par une poignée de permanents, répondit à l'appel de grève générale de la FTQ en s'appuyant sur une lutte menée dans l'usine par un groupe d'ouvrières non-spécialisées. Pour réprimer ce mouvement, les patrons feront alliance avec les permanents syndicaux. Ils joue-

ront d'autre part sur les erreurs de la direction combative encore trop localiste et marqué par une sous-estimation de la combativité: eux-mêmes seront surpis devant le débrayage du 21 mai. Ils comprirent par après que les masses n'attendaient qu'un peu de champ libre pour lutter, ce qu'avait permis la démocratisation du syndicat. Ces erreurs permettront aux patrons de marquer des gains contre l'hésitation des travailleurs et plus particulièrement de la direction combative. Ils tenteront de plus d'isoler les forces combatives des éléments progressistes et révolutionnaires (dont le principal dirigeant sera congédié) par une politique paternaliste après la grève. A cause des faiblesses, et parce que l'équipe combative n'avait pas été assez consolidée, la combativité sera battue par l'attitude patronale. Le travail communiste n'ayant pas été consolidé, les éléments les plus avancés furent démunis et durent retraiter.

Dans une autre usine montréalaise, le développement de la grève fera ressortir d'autres éléments sur le sens actuel de la combativité ouvrière et sur la perspective de la lutte contre le syndicalisme d'affaire. Comme bien d'autres travailleurs, ceux-ci subissent depuis longtemps le joug du syndicalisme d'affaire contrôlé par une minorité de travailleurs spécialisés. D'autre part jusqu'à récemment, les salaires relativement élevés par rapport à l'industrie et aux services avaient réussi à masquer quelque peu les antagonsimes de classe, et ce malgré la détérioration des conditions de travail. Beaucoup d'ouvriers s'intégrèrent ainsi dans la consommation de masse, plusieurs s'endettent chez les compagnies de finances pour acheter autos, maisons, skidoos, etc.

L'inflation a réussi en quelques mois à faire ce que les explications politiques n'avaient pas atteint durant plusieurs années. C'est pourquoi la combativité d'une couche de jeunes ouvriers réussit à mobiliser la majorité en faveur de la grève, centrée principalement sur des revendications salariales. L'aristocratie ouvrière qui contrôlait le syndicat fut démunie face à cette combativité: leur pouvoir résidait justement sur l'absence de toute initiative.(18) L'affrontement qui surviendra le sera non pas contre le syndicat local, bien trop faible pour s'opposer de façon conséquente, mais contre les permanents et agents d'affaire du syndicat international, conscients que cette poussée de la base pouvait facilement déborder sur une contestation d'ensemble du syndicalisme d'affaire.

Mais l'organisation de cette combativité, et surtout le développement de la conscience des travailleurs en lutte, est rendue extrêmement difficile par l'absence d'une tradition de lutte. Par rapport à la couche des jeunes ouvriers combatifs, il faut mener une dure lutte contre l'anarcho-syndicalisme, et l'activisme: l'esprit de "foncer dans le tas". L'activisme se manifeste contre les patrons: fort désir d'engager des petites actions de "commandos" contre les petits boss, aucune stratégie de grève, pas d'organisation suffisante, etc.; mais aussi, vis-à-vis la masse des ouvriers: les combatifs méprisent la masse des travailleurs, font peu d'efforts pour les rallier, tombent facilement dans le cynisme et le découragement. D'autre part, une importante fraction des ouvriers combatifs ne peuvent participer à la grève directement: ils doivent travailler pour rencontrer leurs multiples paiements bancaires. Le résultat est que toute la conduite de la grève repose sur un nombre extrêmement réduit d'ouvriers combatifs, qui doivent littéralement tenir la grève "à bout de bras".(19) Face à cette situation, l'intervention des militants révolutionnaires a visé à consolider un groupe restreint d'ouvriers combatifs plus avancés, capables d'assumer une direction d'ensemble et en se transformant, d'adopter un point de vue progressiste. La lutte contre leurs idées erronées vise à briser le spontanéisme et l'activisme, et faire pénétrer l'idée que la lutte ouvrière est une lutte prolongée, une lutte contre la classe capitaliste dans son ensemble, une lutte durant laquelle les ouvriers doivent prendre conscience de la nécessité de prendre en main eux-mêmes leur propre lutte de classe.

Alors que la grève s'achève par un compromis, le travail d'éducation entrepris par les révolutionnaires permet d'envisager la constitution d'une équipe d'ouvriers progressistes capables de continuer leur formation et d'assumer la transformation démocratique du syndical local. Mais la lutte de classe à l'intérieur du syndicat n'est qu'une facette de leur transformation. Les communistes par leur travail d'éducation visent à faire prendre conscience, dans la lutte, des limites des luttes revendicatives et de la nécessité de porter la lutte au niveau supérieur, au niveau politique. Pour cela, il est nécessaire de favoriser le regroupement des ouvriers progressistes et, parmi ceux-ci, de concentrer les efforts sur les plus avancés, pour leur offrir directement la perspective d'édification du parti communiste. Leur ralliement à la cellule d'entreprise en sera le résultat.

Une autre lutte combative comportant des caractéristiques intéressantes fut une lutte contre des licenciements dans une usine de fabrication au nord de Montréal. Depuis quelques mois, les licenciements temporaires ou définitifs ont affecté plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers. Les syndicats d'affaire n'ont entrepris aucune lutte d'envergure contre le chômage forcé, ni sur le plan national ou régional, ni sur le plan local. Dans cette usine où un travail militant avait été entrepris depuis un an, la mobilisation de la base, contre la tentative patronale de mettre à pied plus du tiers des employés, justifiant ce fait par une "baisse de production" alors qu'en réalité, l'usine était déménagée morceaux par morceaux aux Etats-Unis.

La lutte fut amorcée quand la compagnie annonça les licenciements deux jours avant le fait. La direction du syndicat agit alors comme d'habitude en tant qu'agent du département du personnel, circulant parmi les ouvriers et défendant littéralement le geste des patrons. Elle tente aussi de s'entendre à l'"amiable" avec les militants qu'elle craint en leur proposant une "unité d'action" face aux évènements (pas de critiques ouvertes). Le syndicat joue sur le pouvoir des ouvriers les plus âgés et les plus arriérés alors que la masse des jeunes sera affectée par le licenciement. Les militants hésitent devant cette tactique et concentrent leurs énergies à préparer une riposte combative sans attaquer de façon conséquente la direction syndicale. Dans les jours précédant les licenciements les militants par le biais d'un comité de journal regroupant quelques ouvriers avancés dénoncent par tract le geste de la compagnie et appellent à la mobilisation. Au même moment, le syndicat convoque une assemblée pour les licenciés seulement: l'idée est claire, il s'agit de diviser les licenciés du reste des ouvriers, de présenter le cas des licenciés comme un "malheur inévitable", etc. Parce que la lutte contre la direction syndicale n'avait pas été menée assez durement, les ouvriers seront démunis devant cette tactique. Margré une tentative de dernière minute pour imposer une assemblée de tous les ouvriers, la tactique de division l'emportera. Malgré tout, un comité de lutte est formé regroupant la masse des licenciés et quelques ouvriers encore employés. Cette initiative permit de faire ressortir clairement le rôle collaborateur et réactionnaire de la direction et des permanents du syndicat. Cependant, les contradictions entre la combativité et la conscience n'étaient pas résolues pour autant. D'une part, il y avait la division entre le groupe combatif, licencié en grande majorité, et le groupe majoritaire des ouvriers dominés par la ligne réactionnaire et défaitiste du syndicat. D'autre part, les combatifs souffraient de faiblesses organisationnelles qui conduisirent à la dispersion et à l'éparpillement. De plus, pour beaucoup de jeunes, le licenciement fut identifié à un congé prolongé aux frais de l'assurance-chômage, selon l'idée qu'il est préférable de prendre du bon temps à $100 par semaine que de crever dans l'usine à $160. Pour une certaine couche parmi ces jeunes, la lutte contre le licenciement prit au début une tournure presque morale: il faut répliquer à la compagnie qui nous traite comme une marchandise. Ceci les amènera à se détacher de la lutte après un certain temps. Malgré ces limites, la lutte permit de consolider un certain groupe combatif et de faire avancer leur conscience de l'antagonisme des intérêts de classe. Cependant, les difficultés objectives d'une usine en voie de quasi-disparition ont édifié des obstacles considérables à la poursuite d'un travail organisé et prolongé. Les effets de cette lutte sont donc plus difficiles à matérialiser sous la forme d'une consolidation organisationnelle des ouvriers avancés ou de la démocratisation du syndicat.

GANGSTERS, PATRONS ET OUVRIERS DANS LA CONSTRUCTION

La construction demeure un secteur stratégique de l'économie au Québec. Il découle de la nécessité pour les capitalistes d'assurer le développement de l'immense territoire vide que constitue le Québec, et de plus, il est utilisé par l'Etat comme moyen de compenser en période de récession pour le déclin de l'activité économique (on n'a qu'à penser aux projets de 1966 à 1970 (Expo, autoroutes, etc.) et ceux en cours actuellement (Baie James, Mirabel, Jeux Olympiques)).

Pour le prolétariat, la construction a aussi servi de moyen compensatoire: c'est l'occasion d'effectuer un travail saisonnier et à des salaires relativement élevés. Pour des milliers d'ouvriers des différents secteurs économiques (bois et forêt, transport, agriculture, etc.) le passage saisonnier dans le secteur de la construction assure la survie économique. Face à cette grande masse de travailleurs non-spécialisés, une couche restreinte d'ouvriers de métier (plombiers, ferrailleurs, électriciens, menuisiers, etc.) s'est maintenue en profitant généralement de l'expansion.

Pour couvrir cette expansion, le patronat avait développé à la fin des années 60 une politique d'alliance avec les couches les plus privilégiées dont il avait assuré la prédominance en favorisant directement la montée du Conseil Québécois des métiers de la Construction, regroupant les syndicats internationaux affiliés à la FTQ. La pénétration du gangstérisme, favorisée par la collusion et la corruption de l'Etat et des patrons, avait été établi par l'élimination de la CSN dans les secteurs les plus importants (gros chantiers de Montréal, gros projets comme Mont Wright, ITT, Baie James, etc.). De plus, le caractère réformiste et capitulard de la CSN-Construction (plus portée sur les grands discours que l'action à l'image de la centrale elle-même) avait ouvert une grande brèche par laquelle le "militantisme" musclé de la FTQ put entrer en force. Desjardins et ses acolytes purent ainsi s'assurer une popularité réelle parmi les ouvriers pour lesquels ils négocièrent des augmentations de salaires sensibles (tout en laissant champ libre aux patrons sur les conditions de travail). C'est ainsi qu'un véritable empire fut créé en peu de temps, appuyé sur une armée de gros bras, le réseau de prêts usuraires, etc. et soutenu par l'Etat et les patrons durant la courte période d'expansion entre 1972 et 1974. Un certain mouvement d'opposition contre le gangstérisme fut organisé sur une base démocratique par Henri Gagnon et son groupe des "Travailleurs Libres de la Construction", mais leur action dénonciatrice (sur la corruption, sur le scandale des fonds de pension) se frappa contre la dure répression de Desjardins et des patrons. Pendant que ce mouvement était écrasé, la CSN était enfermée dans les petits chantiers en dehors de Montréal et se limitait à lancer des appels désespérés à l'Etat et à la police pour qu'ils interviennent, en "faveur" des ouvriers.

Tout l'édifice bâti par Desjardins, l'Etat et les patrons commença à crouler avec la montée de la crise économique au début de 1974. D'une part, les patrons voulurent stopper la croissance du coût de leur alliance avec la FTQ-Construction: il leur fallait briser le pouvoir des multiples agents d'affaires qui imposaient un chantage coûteux aux patrons.(20) D'autre part, l'inflation détruisit en quelque temps les augmentations de salaires gagnées après 1970, ce qui eut comme conséquence bien sûr une montée de la combativité ouvrière, dont les principales manifestations furent la baisse drastique de la productivité et le sabotage. Jusqu'à la fin de 1974, la FTQ-Construction réussit à maintenir sa direction sur cette combativité.

Deux évènements viendront la briser cependant. Il y eut d'abord les évènements de LG-2 à la Baie James. Il semble que la direction locale ait "outrepassé" les directives de la direction de Montréal en tentant un coup de force qui aurait littéralement mis les chantiers sous son pouvoir. L'exaspération des travailleurs soumis à un régime répressif et inhumain était cependant un terrain fertile pour l'explosion de violence que l'on connut. Ensuite, il y eut la grève des ferrailleurs. En fait, cette grève fut plus importante pour expliquer la stratégie patronale qui s'en suivit. Cette grève fut dangereuse pour plusieurs raisons. D'abord, ce fut une grève de la base, dirigée par les ferrailleurs eux-mêmes au-delà des allégeances syndicales et en opposition à la direction de la FTQ (tout en bénéficiant d'un soutien nuancé de la CSN). Ensuite, ce fut une grève pour l'indexation, selon le principe que les travailleurs ne doivent pas payer pour la crise des patrons. Dans ce contexte, les ferrailleurs, couche restreinte de travailleurs spécialisés (qui d'autre part ne tentèrent nullement de coordonner leur action avec la masse des ouvriers), réussirent à s'imposer et à remporter une impressionnante victoire. Il est donc normal que les patrons étaient prêts à tout pour stopper la progression d'un mouvement semblable parmi les autres secteurs.

C'est là qu'apparaît la Commission Cliche. Conçue au départ pour "nettoyer" le secteur de la construction, elle devint rapidement le procès du syndicalisme dans son ensemble. Mais c'est sur la construction qu'elle concentra ses énergies. Le rapport final aboutit à:

- briser le pouvoir syndical en mettant les syndicats stratégiques sous tutelle;
- diviser encore plus la base des syndicats en éliminant presque complètement le rôle des délégués de chantier;
- centraliser encore plus les négociations;
- prendre le contrôle de l'embauche des travailleurs pour le remettre aux mains des patrons.

Le pouvoir syndical dans la construction était brisé en bonne partie. Le gouvernement fit suite à ces recommandations par les lois 29 et 30, plaçant quelques 20,000 syndiqués sous tutelle et éliminant leur force syndicale. Mais en établissant les modalités d'application de ces lois, l'Etat capitaliste démontra encore plus sa duplicité. Ainsi, le pouvoir de la pègre demeure pour l'essentiel, même dans les syndicats sous tutelle. La gérance gouvernementale vise à affaiblir le syndicalisme face au patronat, et non à transformer la structure de pouvoir interne des syndicats. C'est ce qui explique que Desjardins et ses acolytes, dont les multiples agissements furent prouvés lors de l'enquête, maintiennent leur pouvoir sur la base. Dans le syndicat des plombiers

par exemple, Desjardins prépare sa remontée en forçant les travailleurs à signer des pétitions en sa faveur. Les gangsters maintiennent leur droit d'exploiter les travailleurs, mais l'Etat leur a enlevé le droit d'exploiter les patrons. Face à cela, la combativité ouvrière a été durement touchée, mais n'a pu être éliminée. Il est certain que la désillusion règne parmi les travailleurs, que plusieurs ont adopté des attitudes férocement anti-syndicales, etc. mais l'exploitation qu'il subissent actuellement rend impossible une véritable accalmie. Les mouvements de protestation face aux nombreux accidents mortels des dernières semaines en sont une manifestation. D'autre part, au sein de certains syndicats, le mouvement démocratique reprend vigueur, et conteste le pouvoir réactionnaire des cliques gangstéristes. La CSN profite peu de ce mouvement à cause de son attitude collaboratrice face à l'Etat et de sa complaisance abjecte devant la répression. Certaines conditions sont donc posées pour un large mouvement démocratique, autour duquel les révolutionnaires tenteront d'articuler la nécessité de la lutte contre l'Etat et contre la bourgeoisie comme classe, en ralliant les ouvriers les plus avancés et les plus progressistes.

Mais il faut comprendre que les évènements de la construction ont aussi servi de prétexte à la bourgeoisie pour entreprendre une vaste offensive anti-syndicale. Dans ce cas, la résistance des ouvriers de la construction devient une partie de la résistance de l'ensemble de la classe contre l'offensive patronale. Le projet de loi 24 par exemple tente de placer l'ensemble des activités syndicales (et non plus seulement le mouvement syndical) sous la surveillance de l'Etat. Il conduirait en pratique à supprimer presque complètement le droit de grève et la combativité dans le cadre "légal". Pour préparer la direction du syndical à accepter cette législation, l'Etat a entrepris de réprimer encore plus durement: condamnation de Laberge, répression contre les postiers, débardeurs, etc. Cette offensive s'est poursuivie récemment avec la loi-matraque contre les travailleurs de la CTCUM, annonciatrice de l'attitude de l'Etat capitaliste face à la négociation du secteur public.

LE MOUVEMENT OUVRIER ANNONCE SON AVENIR A THETFORD-MINES

La grève de Thetford, comme la grande grève d'Asbestos de 1949, comporte plusieurs aspects dont certains sont graves d'implications pour l'ensemble du mouvement ouvrier. D'un strict point de vue économique, le secteur des mines est un secteur-clé au Québec, il possède une force d'entraînement qui atteint presque toute l'industrie secondaire. Au niveau des relations industrielles, les revendications ouvrières sur les salaires, les conditions de travail tentent d'établir un "pattern" à suivre dans les prochaines négociations. Autre facteur important, c'est l'un des derniers bastions importants de la CSN dans le secteur industriel, et la direction qu'ils assument sur le front syndical CSN-Métallos doit résulter en une victoire s'ils veulent conserver le peu de crédibilité qui leur reste.(21)

Au niveau du rapport de forces comme tel, il est comme partout, c'est-à-dire à l'avantage des patrons, bénéficiant de leur réseau de multinationales et de la baisse dans l'industrie de la construction. C'est ce qui a permis aux patrons de maintenir une attitude ferme et unie tout en négociant quelque peu, mais en précisant bien que la grève pourrait durer très, très longtemps.

Mais c'est du côté du prolétariat que les contradictions syndicales apparaissent le plus. D'une part, il y a la base ouvrière, généralement très combative, prête à lutter. Il y a les vieux mineurs, qui ont ravalé leur colère durant des années et qui veulent humilier la compagnie. Il y a les jeunes, évidemment très combatifs. Il y a la population, révoltée contre la pollution et contre le mépris de la compagnie, particulièrement depuis la destruction d'un moulin l'hiver dernier qui coûta l'emploi à 600 travailleurs. Les syndicats et particulièrement la CSN ont habilement joué sur ces sentiments et ont manoeuvré aux moments-clés: telle la sortie du fameux rapport médical indiquant que plus de 60% des mineurs sont atteints par l'amiantose. La CSN a joué aussi habilement la carte de la nationalisation, fortement appuyée par le PQ qui a remonté sa cote dans la région. Face à cette direction, le syndicat des Métallos, minoritaire et moins bien organisé a voulu jouer la ligne dure au début, en refusant les compromis sur les revendications salariales et en accusant la CSN de trop concentrer sur l'amiantose.

C'est dans ce contexte qu'un front commun a été établi et s'est maintenu jusqu'à date. Facteur principal: la poussée de la base ne voulant rien savoir des querelles mesquines. Facteur secondaire: le désir de la bureaucratie de vaincre la compagnie. A cause de cela, le front commun s'est peu à peu transformé en une structure vide. A l'heure actuelle, chaque syndicat négocie séparément, l'unité demeurant au niveau publicitaire seulement. La base ouvrière a des moments d'hésitation actuellement, mais sa combativité demeure forte, et elle demeure capable d'imposer sa volonté aux directions syndicales.

Un dernier facteur est entré en ligne de compte: la crise financière de la CSN. Ce phénomène précédemment expliqué augmente encore plus la tension parmi les grévistes et favorise la division syndicale.(22)

Mais ce qui ressort une fois de plus durant la grève, c'est la contradiction entre la combativité et la conscience. Car l'aspect politique qui ressort de la grève est la montée de la social-démocratie, la récupération autour du mot d'ordre de la nationalisation. Face à cela, aucune force organisée n'a opposé des mots d'ordre prolétariens et unificateurs. Certains secteurs de gauche de l'appareil syndical et quelques individus progressistes se sont opposés à ces manoeuvres, mais leur incapacité à formuler des alternatives les fige dans la surenchère sur la combativité et finalement les entraîne à servir de haut-parleur de la "gauche syndicale". Au bout de la ligne surgit l'anarcho-syndicalisme: la surestimation des syndicats et de la lutte combative comme moyens suprêmes pour libérer le prolétariat. Ce à quoi la droite réactionnaire au sein des syndicats répond avec facilité et tente de détourner les énergies pour demander l'intervention de l'Etat, pour "régler le conflit"...

La lutte de Thetford est une lutte clé. D'abord, elle nous indiquera jusqu'où ira la stratégie patronale. Leur impassibilité actuelle rend pessimiste et donne l'impression que l'utilisation qu'ils font de la crise est tout à fait cohérente avec le fait d'écraser la combativité dans des luttes sans fin. D'autre part, Thetford portera à un degré encore plus élevé les contradictions syndicales: entre les directions syndicales, et entre ces directions d'un côté et la base de l'autre. Finalement, des leçons devront être tirées du rapport combativité-conscience de classe parmi la base, et la critique du syndicalisme dur, activiste, triomphaliste, devra être accentuée. L'absence d'un travail communiste authentique apparaîtra sans doute comme la principale faiblesse de cette lutte, parce que de cette lutte, une avant-garde ouvrière n'aura pas été formée, éduquée politiquement, entraînée dans la perspective révolutionnaire d'entamer le long et difficile combat politique contre la bourgeoisie.

Notes

14) Plusieurs grévistes pourrissent à cause de ce fait actuellement, telle la grève des ouvriers de Domtar à Montréal.
15) Les TUA au Québec sont totalement dominé par la direction nationale (canadienne) elle-même subordonné à l'exécutif américain. Les locaux TUA sont presque tous caractérisés par le pouvoir tout puissant et réactionnaire de l'aristocratie ouvrière alliée aux permanents syndicaux, experts pour écraser la combativité et isoler les ouvriers progressistes. Plusieurs syndicats TUA n'ont même pas l'apparence formelle d'un syndicat.
16) De septembre à décembre,les ouvriers de United organiseront une série de manifestations, sabotages, ralentissements de travail, coupure du surtemps, etc. Ils lutteront contre la police et les petits boss qui voulaient expulser André Choquette, dirigeant combatif, et cette bataille épique entraînera la grève finalement en décembre. André Choquette se fera remarquer plus tard comme l'organisateur principal de la combativité ouvrière et il sera gardé en prison de mai à septembre pour sa participation à l'occupation sanglante de l'usine en mai dernier.
17) Les fêtes de solidarité pour les grévistes de United seront toutes des occasions pour la social-démocratie péquiste de refaire son image pro-ouvrière.
18) En fait dans cette usine, le syndicat n'a pratiquement pas d'existence: assemblées très rares, comités inexistants, aucune information à la base, désintéressement total, etc. L'accès aux postes syndicaux est un pas franchi vers la job de contremaître ou de lead-hand.
19) C'est ce qui fait que le piquetage par exemple doit être assumé par moins de 10% des travailleurs de l'usine.
20) Certaines révélations à la Commission Cliche démontrèrent que certains permanents de la FTQ-Construction recevaient plusieurs milliers de dollars en pots-de-vin, et que le refus des patrons d'accepter ce chantage entraînait des délais supplémentaires et des troubles sur les chantiers.
21) Il est à noter que plusieurs syndicats CSN du secteur industriel contestent la centrale une fois de plus à cause de leur opposition à l'augmentation des cotisations. Certains sont passés ou sont en voie de passer à la CSD, d'autres se rangent sur des positions droitistes.
22) Les grévistes de Thetford ont lancé leur propre campagne de solidarité. On peut contribuer en envoyant les fonds à:

Comité Central d'appui aux grévistes
22, de la Fabrique
Thetford Mines

Conscience ouvrière et interventions révolutionnaires

"Toute l'agitation et la propagande, toute l'action du Parti Communiste doivent être pénétrés de ce sentiment que, sur le terrain du capitalisme, aucune amélioration durable de la situation de la masse du prolétariat n'est possible; que seul le renversement de la bourgeoisie et la destruction de l'Etat capitaliste permettront de travailler à améliorer la situation de la classe ouvrière et à restaurer l'économie nationale ruinée par le capitalisme."
Troisième Congrès de l'Internationale Communiste, Thèse sur la tactique.

LES FACTEURS OBJECTIFS ET SUBJECTIFS DE LA CONSCIENCE PROLETARIENNE

Déterminer notre intervention révolutionnaire, c'est analyser politiquement le prolétariat, saisir le **rapport** existant entre ses idées, sa façon de penser, et les conditions matérielles dans lesquelles il vit aujourd'hui. La conscience ouvrière n'est pas seulement une donnée objective découlant du mode de production et des rapports de classe, mais un phénomène plus complexe et mouvant, relié à l'histoire et à la configuration politico-idéologique d'une conjoncture spécifique. Ainsi, constater que la conscience ouvrière est "basse" au Québec ne fait pas avancer, il faut tenter de comprendre quelle réalité objective et subjective recouvre cette évidence.

Ce qui en ressort aussi, c'est que la conscience ouvrière n'est pas la conscience d'une classe unie. C'est plutôt la conscience multiforme d'une classe divisée, éparpillée. Ce ne sont pas les appels abstraits à la solidarité qui peuvent vaincre cette division, mais un programme d'action pouvant tenir compte de cette réalité en la transformant progressivement. La conscience ouvrière au Québec est certainement déterminée en bonne partie par la conjoncture politique et économique de l'après-guerre. Les prolétaires qui ont vécu ces années après avoir traversé la crise et la guerre ont alors subi un processus d'intégration au capitalisme très poussé. Ce phénomène est remarquable parmi la couche des travailleurs de 45 ans et plus, souvent hostiles à toute combativité et fortement marqués par l'idéologie religieuse et anti-communiste qui domina ces années.(23) Leur position souvent stratégique dans le procès de production les place dans une situation où ils profitent en partie des miettes du capitalisme. D'autres couches aussi sont marqués par l'idéologie réactionnaire, tel par exemple la grande masse des immigrants européens qui arrivèrent après la guerre (surtout les milliers qui fuyèrent les démocraties populaires en Europe de l'est).

Alors que la situation se transforme au fil des années, la conscience ouvrière évolut. Ceci est notable par exemple parmi les masses des ouvriers qui entrèrent sur le marché du travail durant le boom économique des années 55-65 (qui forment la couche d'âge 30-45 ans). Ceux-ci subirent alors un processus d'intégration qui s'arrêta à mi-chemin, que la crise vint interrompre à partir de la fin des années 60. Les conditions matérielles dans lesquels ils vivaient, et qu'ils avaient acquis avec l'endettement, le surtemps, etc. commencent alors à se détériorer. Cependant, un bon nombre d'entre eux restent sur l'illusion de la consommation de masse, que le "bon temps va revenir", etc. De plus, la plupart ont des responsabilités familiales, les comptes et les dettes à rencontrer, d'où leur crainte et leur hésitation face à la lutte. Une minorité importante de cette couche traverse actuellement un processus de radicalisation, surtout depuis l'essor des luttes combatives des 2-3 dernières années, mais c'est une façon de voir tout à fait nouvelle pour eux. A cause de leur expérience et de la confiance qu'ils inspirent, ils prennent la direction des syndicats, mais en ayant beaucoup de difficultés à sortir du cadre traditionnel de la collaboration de classe. Ce qui reste le plus déterminant, c'est leur inexpérience de lutte. Pour plusieurs, l'idée même de lutter est étrange, si ce n'est pas la révolte sourde et renfoncée, la haine des boss qu'on refoule par l'illusion de la libération individuelle. Mais face aux conditions qui détériorent, cette haine commence à s'exprimer.

Il y a finalement l'immense masse des jeunes travailleurs, ceux qui sont entrés au travail depuis 7-8 ans, en pleine crise malgré les intermèdes de 1968 et de 1972-73. Les jeunes eux-mêmes ne sont pas une masse unie, mais ils possèdent en commun certaines caractéristiques. L'idée de

l'inaceptabilité du système est fort répandue, les anciennes valeurs ont été jetées par terre, et même si de "nouvelles" illusions se sont répandues, les jeunes travailleurs s'identifient au changement. Mais cette identification est récupérée, détournée par la bourgeoisie. La voie traditionnelle de la famille-mariage, maison unifamiliale-endettement-consommation demeure majeure, mais se présente sous un "nouveau" visage. La transformation des rapports familiaux influence cette "nouvelle" présentation en mettant plus en retrait le côté hiérarchique, autoritaire des relations entre homme et femme, entre amis, avec les enfants.

D'autre part, une masse de plus en plus importante refuse le schéma traditionnel même sous un "nouveau" visage. Parmi ceux-là, il y a ceux qui dirigent leur refus vers la consommation des gadgets, les clubs et les bandes où la conscience qui prédomine est celle de l'individualisme de groupe: "jouir de la vie" au maximum. Il y a les autres qui poussent encore plus loin le refus en rejettant la consommation pour se retirer dans les voyages, la vie communautaire, la campagne, etc. Toute cette couche de jeunes développe ce refus parce que l'évolution des conditions matérielles les pousse à le faire, où les les valeurs traditionnelles éclatent, où l'illusion de "faire son chemin dans la vie" apparaît comme telle, et où les jeunes sont à la recherche d'une nouvelle voie. Ce refus ne le rend pas plus combatif pour autant: l'individualisme règne en maître; la mobilité et l'instabilité que leur permet leur statut social sont aussi des obstacles. Malgré cela, plusieurs font le choix de lutter. En majorité, les couches plus combatives et plus progressistes sont composées de jeunes. Ils forment le contingent le plus important des luttes combatives, des expériences de démocratisation syndicale, des organisations progressistes comme les comités de journal, etc. Ils sont accessibles aux idées nouvelles, et l'anti-communisme qui est quand même présent n'atteint jamais la virulence de certains vieux travailleurs.(24)

COMBATIVITE ET NIVEAUX DE CONSCIENCE OUVRIERE

Les couches combatives qui traversent ces diverses catégories ne forment pas elles non plus un bloc uni, elles aussi sont traversées par certaines catégorisations qu'il est important de comprendre pour intervenir correctement.

La combativité qui s'exprime actuellement est encore jeune, nouvelle, sans tradition. Elle est généralement à un niveau **primaire**, trade-unioniste centrée uniquement sur le désir de résister contre la détérioration des conditions de vie. C'est une combativité qui n'exprime pas explicitement une conscience des intérêts antagonistes des classes, qui n'est pas systématisée dans la tête des ouvriers. C'est une combativité de résistance, prenant souvent un caractère corporatiste. La solidarité et l'unité de la classe sont des notions inconnues. C'est une combativité à la remorque des initiatives des appareils syndicaux, qui peuvent la susciter et l'éteindre selon l'occasion. C'est une combativité qui s'illusionne encore énormément sur les patrons, qui est surprise devant l'offensive patronale, qui compte encore beaucoup sur les négociations, sur le "bon sens" des parties. C'est une combativité qui n'a pas conscience du rôle de l'Etat, qui embarque dans les revendications syndicales pour que l'Etat capitaliste joue un rôle plus "positif", se mette plus "du côté des ouvriers", etc. C'est une combativité qui prend une allure "a-politique" réactionnaire, qui refuse de voir les implications politiques des luttes et qui est fermée devant l'explication d'ensemble.(25) Cet "a-politisme" devient rapidement de l'anti-communisme quand les idées réactionnaires sont bien exploitées par l'Etat, les patrons et les dirigeants syndicaux. Cette combativité, c'est la combativité de la masse des ouvriers, qui fluctue selon les hauts et les bas de la conjoncture économique et qui est bien encadrée par les appareils syndicaux.

Mais déjà, une partie des couches combatives franchit des bonds et formule une appréciation plus juste, plus scientifique de la réalité, et ainsi s'ouvre à l'idée du changement social. Cette couche, que nous avons précédemment qualifiée de **progressiste** (26) est elle aussi extrêmement diversifiée, allant de la conscience social-démocrate au socialisme utopique et à l'anarcho-syndicalisme. Ce sont en majorité les travailleurs dont la combativité s'est exacerbée ces dernières années et que les différents courants d'idées ont influencé à des degrés divers. Il y a ceux qui exprimeront cette conscience par une organisation plus grande de leur combativité: ceux-ci embarqueront dans tous les projets syndicaux toujours en tentant de les pousser "plus loin". Il y aura ceux qui resteront en retrait et qui manifesteront face aux masses un mépris et une impatience mon matérialiste.

Les conditions de leur révolutionnarisation sont tout autant pratiques que théoriques. Ainsi la détérioration des conditions de vie élimine de plus en plus les fausses "portes de sortie" individuelles de repli sur soi, etc. Il devient difficile de rester "neutre" face aux luttes. D'autre part, leur transformation est déterminée par la capacité des révolutionnaires d'offrir une véritable alternative. Ceux-ci doivent pour édifier ce projet compter sur la couche des ouvriers **révolutionnaires**.

Quand nous parlons d'ouvriers révolutionnaires, nous parlons d'ouvriers qui veulent faire la révolution. ceci signifie que cette couche, très minoritaire, composée à 90% de jeunes, s'identifie à l'idée d'un changement radical et manifeste sa sympathie à l'égard du socialisme et du communisme. Mais cette sympathie est souvent peu articulée, confuse. Ailleurs, c'est une radicalisation plus en paroles que dans les faits, influencée par un passage dans le mouvement étudiant ou au contact de la propagande révolutionnaire. Ces jeunes ouvriers révolutionnaires sont faibles devant les adversaires patronaux et syndicaux-affairistes. Leur analyse est souvent imprégnée de subjectivisme, passant par des phases d'enthousiasme ou de pessimisme.

Pour ces ouvriers révolutionnaires, les conditions de leur transformation en cadres communistes sont déterminées par l'intervention révolutionnaire. Celle-ci doit viser à les transformer en dirigeants politiques des masses, pour qu'ils soient capables de formuler les aspirations réelles des masses en les révolutionnarisant sans cesse et en dirigeant les luttes dans une optique de classe révolutionnaire. Pour cela, il faut fournir les instruments théoriques (les acquis marxistes-léninistes, l'histoire du mouvement ouvrier), mais aussi créer avec eux la théorie révolutionnaire: l'analyse de notre réalité, la fusion réelle du socialisme scientifique et de la lutte des masses.

COMBATIVITE ET ELEMENTS DE PROGRAMME.

La révolutionnarisation de la combativité ouvrière, en particulier des couches les plus avancées, ne pourra se faire uniquement sur la base d'une approche idéologique exposant le but final de la lutte du prolétariat. La **méthode principale** pour rallier les éléments d'avant-garde du prolétariat et éventuellement l'ensemble de la classe consiste à formuler un programme révolutionnaire liant le but final à un plan d'action concret servant de guide unitaire dans la lutte.

Au point où nous sommes rendus, il est sûr qu'un tel programme ne pose pas encore un défi sérieux à la bourgeoisie, ni même aux directions réactionnaires et réformistes qui dominent la combativité du prolétariat. Plutôt que de parler d'un véritable

programme, nous préférons alors parler d'éléments de programme: ils reflètent notre effort d'avancer une première tentative, sans être capables d'englober l'ensemble de la réalité dans une formulation révolutionnaire agissant **effectivement** sur cette réalité.

Pour entreprendre cette tâche, notre thèse de départ sur le front des entreprises est: **transformer la résistance à la crise en une lutte offensive contre la bourgeoisie et son Etat.** Il s'agit de faire pénétrer l'idée que le prolétariat est la classe qui doit maîtriser le processus de production, qui doit contrôler les conditions de travail et de vie, et qui doit pour cela briser le pouvoir despotique des patrons, dans toutes les luttes quotidiennes, et dans une lutte politique, d'ensemble, contre la classe capitaliste et son Etat, et instaurer un pouvoir prolétarien.

Ce mot d'ordre ne peut que partir de la lutte actuelle de résistance, mais il implique une transformation qualitative des luttes actuelles. Il implique que la lutte contre la rationalisation capitaliste soit menée de façon à refuser la logique capitaliste:

- pour de fortes hausses de salaires, quelque soit les difficultés des capitalistes qu'ils ont d'ailleurs créées eux-mêmes,(27)
- pour une sécurité d'emploi totale et inaliénable: contre les fermetures d'usine, les licenciements partiels ou définitifs, les réductions forcées des heures de travail, contre les emplois surnuméraires ou à temps partiel;
- contre l'intensification du travail, l'augmentation des cadences, les horaires infernaux, l'augmentation des congés;
- pour des conditions de santé et de sécurité humaines, pour une lutte de masse et le droit de refuser le travail contre les dangers de maladie ou d'accidents industriels.

Les revendications doivent aussi viser à contester l'organisation capitaliste du travail:

- contre la hiérarchie, la suprématie des cadres et techniciens, contre la parcellisation et la sectorisation du travail, contre la division travail manuel-travail intellectuel, pour le droit de contrôler l'ensemble du procès de production et d'évaluer sa valeur sociale;
- contre la division, pour l'unité des hommes et des femmes, avec les travailleurs immigrés, entre ouvriers spécialisés et manoeuvres; pour des revendications spécifiques pour les couches les plus exploitées,(28) pour la réduction des écarts de salaires;
- pour la liberté de parole, de réunion et de propagande dans l'usine, le droit absolu d'affichage, contre la répression politique.

Chacune de ces revendications peut être portée à un niveau qualitatif supérieur en autant qu'elles découlent de l'idée qu'il est naturel, normal pour le prolétariat d'**imposer** ses propres conditions, et dès lors, qu'il est anormal que ce soient les patrons qui le fassent aujourd'hui, et qu'il faut arracher leur pouvoir. Les revendications doivent aussi toucher le rôle de l'Etat et de la légalité capitaliste:

- contre le respect du code bourgeois du travail, la procédure bourgeoise des grèves, pour la grève "illégale" et dure, pour frapper le patron au bon moment; contre la procédure bureaucratique de griefs et d'arbitrage;
- contre l'esprit de soumission et de négociation, pour l'esprit d'oser lutter selon le principe de "90% de lutte pour 10% de négociation. "Seule la lutte dure paie". Contre les contrats interminables, complexes;
- contre l'intervention de l'Etat, la "conciliation" et l'arbitrage" de l'appareil d'Etat, contre l'intervention de la police, des injonctions, etc. Contre les interventions réactionnaires de la presse bourgeoise. Contre la dictature de la bourgeoisie;
- pour l'unité ouvrière et polulaire contre les capitalistes et leur Etat.

Les revendications d'un tel programme doivent être imprégnées d'un esprit de classe, combatif, d'unité et de solidarité. La lutte des ouvriers, les revendications des ouvriers sont la lutte et les revendications de tous les ouvriers et de tout le peuple. Il est normal que l'ensemble de la classe s'unisse pour revendiquer le contrôle du travail, et s'oppose au pouvoir arbitraire des patrons et de l'Etat capitaliste. Et pour mener cette lutte de façon victorieuse, il faut que le prolétariat s'unisse et renverse la bourgeoisie. Seul le communisme est une solution valable pour le prolétariat.

La condition de base pour la réalisation de ces éléments de programme réside bien sûr dans la capacité des révolutionnaires de former et de rallier l'avant-garde ouvrière. La tâche de transformation des syndicats doit s'inscrire dans ce processus d'éducation politique. Il ne s'agit pas de changer la direction humaine des syndicats locaux (changer de personnes), mais de changer le contenu et la structure profonde du syndicalisme actuel. Il ne s'agit pas seulement de lutter pour l'expulsion des courants réactionnaires, mais aussi pour sortir les syndicats de l'intégration à l'appareil d'Etat, qui s'accentue sans cesse depuis quelques années. Il ne s'agit pas de radicaliser la lutte revendicative, mais d'en poser les limites. Transformer le syndicat en une vériatable organisation de classe implique:

- la mise de l'avant d'un programme revendicatif sur la base des éléments soulevés plus haut;
- la rupture avec la "collaboration" patronale et gouvernementale, le refus de participer à toutes les structures étatiques et la contestation du code bourgeois du travail;
- la transformation de la structure syndicale par l'application des principes de centralisme démocratique: unité d'action, liberté totale de discussion et de clarification. Pour cela, il faut abolir la structure hiérarchique (exécutifs restreints, comités à huis-clos, etc.) et édifier une organisation basée sur les délégués d'ateliers (ou de départements), responsables devant les travailleurs, révocables en tout temps et ne bénéficiant d'aucun privilège dû à leur poste;
- l'inscription du syndicat dans la lutte politique, la reconnaissance de la nécessité d'une direction politique révolutionnaire.

Pour entreprendre une telle transformation, il est nécessaire de bien consolider les forces et d'assurer ses arrières. Il est nécessaire de comprendre que cette transformation est profondément politique, imprégnée d'un caractère de classe, et qu'elle n'est pas réalisable par des méthodes purement techniques, de prises de contrôle. (29) L'important demeure le processus politique par lequel les ouvriers auront passé pour assurer ces transformations réelles.

A PROPOS DES ORGANISATIONS PROGRESSISTES

Nous avons souvent parlé au cours de précédents textes du rôle que nous dévoluons aux organisations progressistes, les structures où peut se regrouper l'avant-garde ouvrière composée des travailleurs progressistes. (30) Ce qu'il est important d'ajouter ici, c'est le rôle des ces organisations par rapport à la révolutionnarisation de la combativité. Le rôle des organisations progressistes est d'agir à la façon d'un levier sur la combativité, autant sur le plan revendicatif syndical que sur le plan politique. Ceci signifie qu'il ne faut pas tomber dans le danger qui consiste à propulser l'avant-garde dans un rôle de contrôle technique des luttes et des syndicats, mais qu'il faut plutôt agir sur elle de façon à ce qu'elle sache mobiliser les masses combatives dans la prise en main de leur syndicat et de leur lutte. Le changement de direction du syndicat doit être le résultat de la transformation des masses effectuée par l'avant-garde progressiste, sinon on risque fort de faire régresser les éléments progressistes à un niveau strictement combatif. Tel est le cas de multiples travailleurs progressistes

qui se retrouvent presque du jour au lendemain à la tête d'un syndicat et qui doivent assumer la combativité du niveau le plus bas, au niveau revendicatif. Dans un contexte pareil, l'avant-garde stagne, ou se perd vers la social-démocratie et-ou l'anarcho-syndicalisme, et les masses combatives d'autre part ne se développent pas mais suivent.(31)

Autre caractéristique: les organisations progressistes sont un lieu de formation et d'éducation politique. Elles doivent dépasser le cadre revendicatif, quantitatif des luttes pour toucher la question du pouvoir, la question de la qualité et du sens politique du travail et de la société. Pour cela, il est nécessaire d'accentuer l'explication de la crise, du rôle de l'Etat et de la politique, de démontrer scientifiquement la nature de la lutte des classes pour déboucher sur la nécessité de la prise du pouvoir rendue possible par l'édification du parti communiste de type nouveau. Il faut concentrer notre propagande communiste sur cette avant-garde et être capable de la toucher par des instruments diversifiés: journal communiste de masse, assemblées et conférences politiques, etc.

Il faut aussi que soit posée la nécessité de la transformation du mouvement ouvrier actuel sur une base révolutionnaire, le dépassement du syndicalisme sur des bases de classe. Il faut lutter contre le localisme, le point de vue borné qui consiste à ne voir que le cadre restreint de "son" entreprise. Il faut aider les ouvriers progressistes à adopter un point de vue d'ensemble, et il faut que ce point de vue prenne forme sous l'aspect d'organisations progressistes à caractère régional ou sectoriel. Sortir du cadre de l'entreprise implique une conscience de classe plus élevée, une reconnaissance des antagonismes de classe et la nécessité de la solidarité prolétarienne.

LA NECESSITE D'UNE DIRECTION REVOLUTIONNAIRE.

Une véritable révolutionnarisation de la combativité ouvrière n'est possible que sous la direction d'une juste orientation révolutionnaire. Seule la perspective communiste, et actuellement la perspective de construction du parti communiste de type nouveau, peut orienter l'ensemble de ce travail et éviter les pièges du réformisme comme de l'ultra-"gauchisme".

Or une juste direction révolutionnaire ne peut rester à l'extérieur des masses, à l'extérieur des luttes, en jouant à l'éducateur bourgeois. Il faut pénétrer les masses parce que nous sommes une partie des masses, la partie la plus décidée et la plus révolutionnaire, la partie de l'avant-garde. Nous sommes l'avant-garde pas parce que nous le disons, pas parce que nous l'avons été dans le passé, mais parce que nous le **prouvons pratiquement** et à tous les jours, en indiquant une juste voie. Nous sommes l'avant-garde révolutionnaire parce que nous sommes composés des prolétaires révolutionnaires, et des intellectuels révolutionnaires qui ont adopté le point de vue et la façon de vivre du prolétariat révolutionnaire. Nous nous prouvons comme l'avant-garde parce que nous sommes dans les masses comme un "poisson dans l'eau", que nous vivons et luttons avec elles, et pour elles. Nous sommes l'avant-garde parce que nous agissons sur le prolétariat comme un organisateur et un quartier-général, un véhicule des expériences passées et systématisées par le marxisme-léninisme. Nous sommes l'avant-garde parce que nous savons faire avancer les masses, à tous les niveaux, toujours en fonction du projet révolutionnaire.

Le rôle des cellules communistes d'entreprise est de permettre l'expression véritable de cette direction révolutionnaire. Les cellules doivent diriger politiquement tout le travail, toutes les luttes, toutes les couches des masses, ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'elles commandent aux masses.(32) Les cellules libèrent l'initiative des masses et l'organisent: elles lui fournissent un cadre, une conception d'ensemble, une méthode pour élaborer des tactiques.

La cellule applique dans l'entreprise la politique d'ensemble de l'organisation marxiste-léniniste dont elle constitue le "membre agissant". A l'étape actuelle, les cellules doivent concentrer leur travail sur les éléments avancés, et parmi ceux-ci, rallier les ouvriers révolutionnaires. Leur ralliement n'est possible que par un long travail d'éducation: rallier une organisation révolutionnaire n'est pas la même chose que participer à la direction locale des luttes: c'est mettre au poste de commande les intérêts fondamentaux, historiques du prolétariat, subordonner les intérêts immédiats à la lutte pour le pouvoir, subordonner les intérêts particuliers aux intérêts généraux de la classe.

Dans la mise sur pied des cellules, il faut lutter contre le point de vue étroit, localiste, mais aussi contre le point de vue intellectualiste: la cellule n'est pas un "groupe d'étude", c'est un terrain où les révolutionnaires effectuent la **fusion** du marxisme-léninisme avec le mouvement de masse. On doit donc être en mesure, dans un même mouvement, de faire pénétrer les acquis du mouvement ouvrier international et de lier ces acquis aux questions soulevées par les masses dans la lutte. Le résultat concret de cette pénétration et de cette liaison sera l'élaboration d'un véritable programme révolutionnaire.

Notes

23) Une certaine couche de vieux travailleurs demeure marquée cependant par les expériences militantes des années 30 et 40 et conserve une certaine nostalgie pour le socialisme. Cependant, la faiblesse du Parti Communiste du Canada au Québec durant ces années n'a jamais pu produire un nombre considérable d'ouvriers progressistes.

24) Il faudrait analyser en détail comment certaines couches spécifiques sont influencées de façon différente par les courants d'idée. En particulier les jeunes ouvrières et travailleuses des services, les immigrants de souche recente, etc.

25) Quand ce n'est pas l'"a-politisme" réactionnaire, c'est souvent l'appui plus ou moins tiède au PQ et à la social-démocratie de façon générale, selon le principe qu'ils sont moins pires que les autres".

26) Voir à ce sujet le bilan **Servir le peuple**, Mobilisation, vol. 4, no. 5.

27) La revendication de l'indexation peut être juste en autant qu'elle ne soit pas une compensation à des augmentations immédiates du salaire. De plus, l'indexation peut être négative en ce sens qu'elle bureaucratise et officialise l'augmentation du revenu selon l'idée de l'"équilibre qu'il faut conserver" entre les prix imposés par les capitalistes et les salaires.

28) Il faut particulièrement mettre de l'avant des revendications spécifiques aux femmes: salaire egal à travail égal, accès à la classification, conges de maternité payés au plein salaire, garderies financées par le patron et contrôlées par les usagers, etc.

29) Les prises de contrôle découlent d'une conception opportuniste et aboutissent à des positions opportunistes, tant au niveau du contenu qu'au niveau de la forme. Sur le contenu, on cache ses positions pour se présenter de façon "acceptable"pour la masse, c'est-à-dire acceptable selon l'idéologie bourgeoise qui domine parmi les ouvriers. Sur la forme, on reproduit le même réformisme dans les mêmes structures imprégnées dans leur essence même de l'idéologie bourgeoise. On "représente" les ouvriers avec un langage légèrement plus à "gauche", mais on continue de reproduire d'une manière différente la division qui les coupe de leur propre organisation de masse.

30) Voir à ce sujet le **Bilan du Front Commun de 1972** (vol. 4, no. 8) et les **Perspectives de la lutte dans le secteur public** (vol. 5, no. 1).

31) Ce qui ne veut pas dire que l'avant-garde doit rester extérieure aux organisations de masse, ou laisser tous les postes de direction à des éléments strictement combatifs.

32) Les communistes sont les "organisateurs de la vie des masses, et aussi les organisateurs de la guerre révolutionnaire des masses" selon l'expression de Mao.

Terrorisme et ultra-"gauchisme" dans l'histoire du mouvement révolutionnaire au Québec

DU TERRORISME AU TERRORISME

La question du terrorisme est une question qui remonte loin dans les annales du mouvement révolutionnaire au Québec. Ainsi en février 1969, Pierre Vallières, alors prisonnier politique et dirigeant avoué du FLQ, adressait une lettre aux militants du Front de Libération Populaire dans laquelle il traçait le sens de l'action terrroriste par rapport au développement du centre révolutionnaire que constituait alors le FLP.

Dans son texte **Pour une stratégie révolutionnaire**(1), Vallières systématisait l'abc de la pensée terroriste et proposait au FLP de suivre la voie tracée par le FLQ. Les idées qu'il émet alors constituent depuis ce temps la synthèse politique la plus avancée du courant terroriste qui renaît périodiquement au Québec depuis le début des années 1960.

Il semblerait pourtant au permier coup d'oeil que ce débat vieux de six ans soit dépassé aujourd'hui. L'itinéraire politique de l'auteur lui-même en serait une preuve: Vallières a renié toutes ses attaches au mouvement révolutionnaire pour s'ériger en penseur de la "culture québécoise"(2). D'autre part, le mouvement révolutionnaire organisé a fait du chemin depuis le FLP: la liaison entre ses pratiques et la théorie marxiste-léniniste s'est assez développée pour que le terrorisme soit généralement considéré comme une déviation dangereuse et bourgeoise, avec qui aucun compromis n'est plus possible. Quant à l'activité terroriste, elle n'a connu que quelques brefs sursauts en 1971, et depuis ce temps, nul n'en a entendu vraiment parler.

Pourtant, cette disparition du terrorisme comme courant politique est plus apparente que réelle. Car fondamentalement, le terrorisme possède des racines de classe qui existeront aussi longtemps que les classes elles-mêmes. D'autre part, aucune critique systématique du terrorisme, et surtout de ses idées fondamentales (et non de ses manifestations concrètes) n'a été réellement entamée. C'est comme si un courant d'idées, extrêmement puissant avant 1970, était disparu du jour au lendemain! Comme nous tenterons de le démontrer, rien n'est plus faux.

Enfin, le terrorisme continue de subsister par l'action de la bourgeoisie elle-même. L'affaire Samson, qu'on a bien réussi à étouffer dans la presse bourgeoise, aurait sans doute pu révéler plusieurs aspects importants. Les manchettes spectaculaires du Journal de Montréal et du Montréal-Matin annonçant la renaissance "explosive" du FLQ sont aussi à considérer dans cette période d'agitation sociale où la bourgeoisie cherche à détourner les attentions.(3) Les préparatifs de sécurité pour les Jeux Olympiques, l'arrestation d'un présumé terroriste japonais, et bien d'autres faits divers attestent le fait que la bourgeoisie prépare le terrain, en créant une psychose artificielle, si ce n'est pas en contribuant **directement** à la renaissance du terrorisme, alors transformé en pur moyen de provocation, pour justifier la répression.

C'est pour ces raisons que nous avons entrepris d'étudier la question. Dans cette étude du texte de Vallières de 1969, nous avons tenté de cerner les thèses essentielles de la pensée du FLQ pour comprendre les effets que cette pensée voulut avoir sur le mouvement révolutionnaire de l'époque en particulier le FLP.(4) De cette façon, nous pensons être en mesure de conclure sur certaines thèses par rapport à une renaissance éventuelle du terrorisme au Québec.

LA STRATEGIE TERRORISTE EN 1969

En s'adressant aux révolutionnaires du FLP à l'époque, Vallières partait du principe que tout le monde doit s'entendre sur la stratégie. Et de préciser aussitôt: "Il n'y a pas cinquante stratégies: il n'y en a que deux, la stratégie électoraliste et la stratégie révolutionnaire", dont l'objectif était défini comme la "construction d'une société égalitaire, juste et libre, fondée sur la pratique collective de l'autogestion à tous les niveaux..."(5)

De plus ce qui ressort de l'analyse valliériste, et ce, à tous les niveaux, c'est le nationalisme petit-bourgeois. Pour Vallières et le FLQ la nation prime sur la classe, la lutte nationale sur la lutte prolétarienne. Cette option reflète le désir de la petite bourgeoisie radicalisée au Québec de faire la révolution, mais en se maintenant comme classe, cherchant illusoirement une 'troisième voix" entre l'option bourgeoise et l'option prolétarienne. En cela, Vallières reprenait les thèses tiers-mondistes et nationalistes de gauche qui circuleront largement dans le mouvement révolutionnaire mondial, des Black Panthers au FNL algérien, etc. Une fois le problème de la stratégie "réglé", inutile de disserter plus longtemps sur la "stratégie", si ce n'est pour pésenter une vision étrangement proche de celle du socialisme utopique, il faut "passer à l'action".

Vallières présente alors son analyse de la révolution au Québec où il conçoit le processus révolutionnaire comme une guerre de longue durée comportant trois grandes étapes. "La

première étape est celle de la radicalisation de l'agitation sociale spontanée, sa politisation et son organisation, afin de hisser la violence créatrice des masses au niveau d'une conscience de classe lucide..." Au cours de cette étape, Vallières affirme que les "attentats à la bombe qui la caractérisent, autant que les manifestations, les grèves et les occupations sporadiques, ne font pas partie d'une action militaire contre le système mais d'une action politique..." Plus tard viendront les prochaines étapes, où la tâche centrale devient "d'organiser les masses en comités locaux ou professionnels de libération, et finalement, l'étape de "l'insurrection populaire, caractérisée par l'occupation armée des usines, des universités, des écoles, etc..."

Revenant ensuite sur la "première étape", Vallières précise alors que "cette action multiforme, qui poursuit partout les mêmes objectifs, est dominée par la propagande, l'agitation, la formation idéologique des militants et l'organisation progressive à la base de noyaux actifs, que ce soient sous la forme de cellules FLP, de comités de citoyens, de comités syndicaux d'action politique, de comités de grèves, de cellules FLQ clandestines et armées, etc. Les progrès de la lutte et de la politisation des masses se mesurent au rythme de multiplication des cellules actives à la base..."

Ainsi est traçée la thèse fondamentale: la multiplication des "noyaux actifs" sur la base d'une "radicalisation de l'agitation sociale spontanée".

Vallières présente la "multiplication des noyaux actifs" comme un phénomène multiforme: que ce soit un comité de citoyen, un noyau FLP ou une cellule FLQ, peu importe, c'est la même "stratégie révolutionnaire" qui y domine. Dans les faits, ce que Vallières présente est la version québécoise de la théorie terroriste sur l'organisation. Vallières dit: ce que vous faites, vous au FLP. c'est bon; ce que les comités de citoyens font, c'est bon aussi, mais fondamentalement, c'est le FLQ qui constitue le sommet de la pyramide. L'action qualifiée de légale est alors accomplie par les comités de citoyens, le FLP, etc. Ce travail est bon, car il prépare le terrain pour les spécialistes de l'action illégale. Les deux niveaux découlent de la même stratégie: "Les bombes du FLQ répondent à la même étape stratégique que les manifestations du MLT (Mouvement de libération du taxi) et du FLP. Elles ont pour but de radicaliser l'agitation sociale et de favoriser le développement d'une conscience de classe agissante chez les exploités(...). Elles visent à radicaliser les conflits engendrés par les contradictions du système lui-même. Et cela jusqu'au point de non-retour, jusqu'au point de rupture, jusqu'à l'affrontement décisif..."

Tout le mouvement doit "radicaliser l'agitation sociale" jusqu'au point où le FLQ pourrait entamer l'étape décisive de la lutte armée. Ce qui en découle, c'est de séparer le FLQ, l'organisateur de la révolution éventuelle, de ceux qui "luttent" au niveau légal, servant de couverture légale à l'activité révolutionnaire du FLQ. Les masses se radicalisent, le FLQ prépare la révolution...

"A l'escalade de la répression, nous ne devons pas opposer le silence ou l'amertume, mais l'escalade de la violence révolutionnaire.(...) C'est pourquoi, s'il est important, voire essentiel, d'épuiser les formes de luttes qu'autorise la légalité (manifestations pacifiques, propagande, etc.) il est encore plus important et plus essentiel d'inventer de nouvelles formes de lutte qui nous donnent l'avantage de la surprise et nous permettent de déterminer nous-mêmes le terrain et le cadre de la lutte. Sur ce sujet, je pourrais en écrire long, mais pour des raisons évidentes de sécurité, je préfère m'en abstenir..."

La logique de la pensée terroriste conçoit le développement de la révolution comme l'action clandestine du petit noyau armé qui récolte les fruits de la "radicalisation de l'agitation sociale spontanée".

L'ESSENCE DU TERRORISME: LE CULTE DU SPONTANE

C'est à lénine que revient le mérite essentiel d'avoir démontré le sens profond du réformisme et de ses diverses manifestations. Dans son **Que Faire?**, le dirigeant bolchévik expliquait que terrorisme et économisme relevaient d'une même conception fondamentale:

"Economistes et terroristes s'inclinent devant deux pôles opposés de la tendance spontanée: les économistes devant la spontanéité du "mouvement ouvrier pur", les terroristes devant la spontanéité de l'indignation la plus ardente d'intellectuels qui ne savent pas ou ne peuvent pas lier en un tout le travail révolutionnaire et le mouvement ouvrier."(6)

Toute l'argumentation de Vallières en 1969 se base sur ce culte du spontané: les masses s'organisent, c'est bon (on donne une tappe dans le dos pour encourager les comités de citoyens, le FLP, etc.). Les terroristes agissent ce mouvement, de l'extérieur, pour l'aiguillonner, lui donner une "impulsion révolutionnaire". Les masses organisent l'action légale, ouverte, les terroristes organisent la lutte armée, les premiers moments embryonnaires de la révolution. L'agitation sociale se radicalise par ses interventions extérieures, et le mouvement de masse peut alors se diriger spontanément vers la révolution, selon une "stratégie révolutionnaire et non électoraliste".

Comment les révolutionnaires authentiques ont-ils combattu dans le passé ces déviations, conséquentes du révolutionnarisme petit-bourgeois, impatient et aventuriste? La partie la plus essentielle de la réplique des révolutionnaires fut et demeure toujours centrée sur la question du Parti Communiste. Le Parti Communiste, instrument d'organisation suprême du prolétariat, n'est pas ce sauveur des masses qui les aiguillonne de l'extérieur sans que les masses ne possèdent une direction sur l'ensemble du processus révolutionnaire. S'appuyant sur une théorie scientifique de la révolution, le Parti Communiste agit sur les masses comme un quartier-général, une direction centralisée s'appuyant sur la mobilisation la plus large et la plus organisée des masses. "L'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes", le Parti doit libérer et organiser l'initiative révolutionnaire du peuple "le véritable créateur de l'histoire".

Mais cette créativité révolutionnaire des masses doit être organisée par le Parti Communiste; celui-ci doit exercer une juste direction sur toutes les organisations de masse, tels les syndicats, comités populaires, etc., qui de par eux-mêmes ne peuvent se développer spontanément vers la révolution, faute d'un point de vue d'ensemble et d'une théorie révolutionnaire comme guide d'action.

Le Parti Communiste ne sera pas non plus créé par la "multiplication des noyaux agissants". Le Parti Communiste est centralisé et démocratique, il combat l'anarchie, la dispersion, et tente d'unir toutes les forces dans l'action.(6) Il ne reste pas à l'extérieur des luttes pour les "radicaliser", mais il vise à les diriger politiquement dans l'optique de la révolution. Pour cela, le Parti Communiste organise les masses, dirige leurs organisations, détermine non seulement des objectifs stratégiques, mais aussi des moyens tactiques pour les atteindre:

"Des rapports justes doivent s'établir entre le groupe dirigeant et les larges masses, que ce soit dans une organisation ou au cours d'une lutte; la direction ne peut formuler des idées justes que si elle recueille les idées des masses et les concentre, puis les retransmet aux masses, afin qu'elles les appliquent fermement; en mettant en pratique les idées de l'organisme dirigeant, il faut lier l'appel général à une direction concrète dans tel ou tel secteur particulier."

(Mao dans **A propos des méthodes de direction**)

Le Parti Communiste ne base pas son action sur la théorie des "actions exemplaires", ni sur l'"escalade de la violence en réponse à l'escalade de la répression". En pratique, cette théorie ne peut qu'aboutir à des défaites. Encore une fois, cela découle du culte du spontané: l'exemple spectaculaire entraînera spontanément les masses. Au contraire, le Parti Communiste engage ses actions en jugeant scientifiquement les rapports de forces en présence et quand il s'engage, il est certain de pouvoir en assumer toutes les conséquences, parce que la direction qu'il exerce sur les masses permet à celle-ci de s'organiser et de lutter.

Le Parti Communiste ne trace pas de division abstraite entre l'action légale et l'action illégale. [Au contraire la ligne terroriste et la division qu'elle introduit aboutit d'une part à limiter l'action légale à un cadre réformiste, et d'autre part l'action clandestine dans une optique aventuriste.] Les deux types d'action sont appliquées par les masses, et les masses elles-seules, en autant que s'exerce sur elles une juste direction révolutionnaire. La violence révolutionnaire sera l'oeuvre des masses, et non d'une poignée de "gars bien décidés", et elle surviendra au moment où les masses seront suffisamment conscientes et organisées pour s'engager dans un rapport de force militaire avec la bourgeoisie. Ce moment ne pourra survenir qu'après un long travail d'éducation et d'organisation dirigé par le Parti Communiste. La théorie marxiste-léniniste et notre connaissance concrète de la lutte des classes nous enseignent que la révolution ne pourra être une simple passation de pouvoir, pacifique, et que la bourgeoisie emploiera tous les moyens pour maintenir son pouvoir. Ceux qui se sont illusionnés là-dessus l'ont payé durement. L'exemple du Chili est trop récent pour que nous puissions oublier la faillite totale des thèses réformistes du Parti Socialiste et du Parti Communiste du Chili sur le prétendu "passage pacifique au socialisme". Nous devons donc préparer le terrain pour cet affrontement inévitable. Ce qui ne veut pas dire engager la lutte révolutionnaire à la place des masses, mais éduquer et organiser les masses pour qu'elles entreprennent cette lutte dans un avenir rapproché.

LUTTER CONTRE LE TERRORISME: BATIR LE PARTI!

La seule conséquence logique d'une pensée révolutionnaire aujourd'hui est la construction du Parti Communiste de type nouveau. Poser les conditions pour la construction du parti aujourd'hui c'est édifier une organisation marxiste-léniniste dont la tâche centrale est de rallier et de former l'avant-garde du prolétariat. Pour nous, former et rallier l'avant-garde signifie essentiellement résoudre avec elle les problèmes soulevés dans la lutte de masse, ou autrement dit, fusionner la théorie marxiste-léniniste à la lutte du mouvement ouvrier. Pour cela, bien sûr, il faut profondément s'intégrer aux masses, sur la base de notre projet de construction du parti. Or, notre projet n'est pas une conspiration, il n'est réalisable qu'en autant que les éléments les plus avancés des masses s'en emparent. Il faut donc l'annoncer et le propager, non pas à la manière d'une série de dogmes ou d'un catéchisme, mais en réalisant effectivement cette fusion entre la théorie et la pratique.

La construction du Parti Communiste passe aussi par une lutte prolongée et ferme contre toutes les manifestations de l'idéologie bourgeoise. Par rapport au terrorisme, aucun compromis n'est possible. Les révolutionnaires doivent véritablement analyser la racine fondamentale du terrorisme et ne pas rester accroche· aux formes apparentes. Pour cela, i· faut lier la critique du terrorisme à la critique du réformisme et de l'économisme. Ainsi, la théorie des "luttes économiques dures et exemplaires", mise de l'avant par l'ex-RCT et divers autres courants réformistes, découlait de conceptions anarcho-syndicalistes, pouvant facilement dévier vers le terrorisme: la "lutte exemplaire dure" devient une sorte de foyer d'agitation qui "montre l'exemple" aux masses, et il faut multiplier les "comités de travailleurs, groupes populaires et étudiants, groupes socialistes, etc." desquels émergera spontanément une voie vers la révolution. Il ne reste plus qu'à ajouter la "minorité agissante" capable de tirer les bonnes ficelles, tapie dans l'ombre, prête à saisir le moment...(7) Il est parfaitement normal pour un tel courant de pensée de s'opposer à la construction d'un Parti Communiste ou de remettre cette tâche à une "autre étape".

Les révolutionnaires doivent de plus rester vigilants face à toute forme de provocation semblable. Il faut prendre les mesures sécuritaires qui s'imposent et surtout, combattre idéologiquement contre l'opportunisme sous toutes ses formes. La lutte sera longue et difficile, mais organisé et dirigé par un authentique parti communiste, le prolétariat finira bien par renverser la bourgeoisie et établir son propre pouvoir. C'est un courant historique irréversible.

Notes

1) Ce texte fut envoyé par Vallières au FLP lors de son pré-congrès en février 1969. Il fut publié originellement dans la revue **Mobilisation**, alors dirigée par le FLP, en mai 1969.

2) Depuis **L'urgence de choisir**, où il affirmait que le PQ représente le centre de la lutte de libération des travailleurs québécois, Vallières a suivi une pente descendante pour se consacrer maintenant à la critique artistique dans le journal péquiste Le Jour.

3) C'est essentiellement la même tactique que la bourgeoisie utilise dans des périodes "chaudes", dans tous les pays.

4) L'histoire des "relations" entre le FLP et le FLQ devra faire partie d'une éventuelle analyse du FLP. On peut noter cependant la grande complaisance de la direction et des militants du FLP face au FLQ considéré un peu comme le "grand frère". D'une certaine façon, le FLP mit en pratique ce que préconisa Vallières dans sa lettre.

5) Toutes les citations sont extraites du texte publié dans Mobilisation en mai 1969.

6) C'est ce qu'explique fort bien l'albanais F. Cami dans **Les Facteurs objectifs et subjectifs dans la révolution**, reproduit dans Mobilisation, vol.4, no. 4.

Il faut aussi lire l'oeuvre de Dimitrov (Oeuvres Choisies) qui explique très bien l'incompatibilité du terrorisme avec le communisme.

7) Le principe du centralisme démocratique implique une direction unique et centralisée, et une large démocratie de discussion et de clarification. C'est aussi le principe de la soumission des organes inférieurs aux organes supérieures et de la minorité à la majorité.

8) Le Mouvement de Libération Nationale de l'Uruguay, autrement connu sous le nom de Tupamaros, tenta de mettre en pratique cette nouvelle conception de la "minorité agissante" oeuvrant à la radicalisation d'un mouvement de masse. Faisant leur "autocritique" pour avoir précipité la lutte armée, les Tupamaros tentèrent de radicaliser le mouvement de masse. Celui-ci subit une dure défaite à partir de 1972 lorsque les militaires instaurent une dictature à la Pinochet. Les Tupamaros ne purent pas alors jouer le rôle de direction révolutionnaire d'un véritable Parti Communiste à cause de leur conception spontanéiste: le mouvement de masse se radicalise, les révolutionnaires organisés clandestinement aiguillonnent cette radicalisation.

LA PRATIQUE D'AUTOCRITIQUE ET DE CRITIQUE EST CE QUI PERMET DE DISTINGUER EN TOUT LE VRAI COMMUNISTE DU FAUX

"L'opposition et la lutte entre conceptions différentes apparaissent constamment au sein du Parti; c'est le reflet, dans le parti, des contradictions de classes et des contradictions entre le nouveau et l'ancien existant dans la société. S'il n'y avait pas dans le Parti de contradictions, et de luttes idéologiques pour les résoudre, la vie du Parti prendrait fin."
(Mao, **De la contradiction**).

"L'attitude d'un parti politique en face de ses erreurs est un des critériums les plus importants et les plus sûrs pour juger si ce parti est sérieux et s'il remplit réellement ses obligations envers la classe et envers les masses laborieuses. Reconnaître ouvertement son erreur, en découvrir les causes, analyser la situation qui l'a fait naître, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur, voilà la marque d'un parti sérieux, voilà qui s'appelle, pour lui, remplir ses obligations, éduquer et instruire la classe et puis les masses."
(Lénine, **Le Gauchisme**).

Le concept d'autocritique et de critique est apparu historiquement avec les premières organisations d'avant-garde du prolétariat en Europe. la première des organisations qui le systématisa théoriquement, qui l'appliqua, qui l'érigea en critère de la pratique révolutionnaire, fut le Parti communiste bolchévik de Russie. Si ce concept est fondamentalement prolétarien, s'il ne peut trouver application dans d'autres classes ou dans d'autres organisations de classe que celle du prolétariat, c'est qu'il correspond à une conception du monde radicalement différente de celle de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie, c'est qu'il correspond à une conception matérialiste-dialectique du monde.

Fondamentalement le concept de critique et d'autocritique est indissoublement rattaché à la théorie matérialiste dialectique de la connaissance. Seul celui qui comprend le processus de connaissance matérialiste dialectique voit la nécessité d'appliquer dans tous les domaines de l'activité et de la pensée humaine cette pratique, car celui-là a compris que le processus de la connnaissance est fondamentalement un processus matérialiste, qui ne peut saisir que ce que les conditions objectives et subjectives nous permettent dans un moment historique donné. Seul celui-là est alors en mesure de comprendre réellement la signification de la nature incomplète de sa connaissance et les conditions de son approfondissment. En ce sens on peut dire que la pratique de critique et d'autocritique porte sur deux choses bien précises, et qui en fin de compte recouvrent tout le domaine de l'activité de l'homme: le processus d'élaboration des idées justes, et leur vérification dans la pratique.

Le processus de critique autocritique est donc à la fois une condition et une composante du processus de l'élaboration des idées justes. Pour y arriver, dans l'époque historique précise où nous nous situons, il y a trois conditions majeures à remplir. Ces conditions ce sont: l'application de la théorie matérialiste dialectique de la connaissance, la synthèse de ces connaissances dans leur forme théorique la plus avancée, le Marxisme-Léninisme, et la vérification de ces connaissances dans la pratique sociale.

Ces trois conditions sont un tout interrelié qu'il n'est pas possible de scinder si l'on veut élaborer une conception juste du cheminement de la révolution. En tant que synthèse la plus avancée et la plus scientifique des idées justes tirées de la pratique sociale des hommes, le matérialisme hsitorique, ou la science de l'histoire, est un ensemble de principes essentiels à la conception même de la dictature du prolétariat. Cependant parce que la réalité est quelque chose de dialectique, de changeant, et que le matérialisme dialectique nous enseigne qu'il n'existe pas de vérité si elle ne correspond pas à une capacité d'intervenir dans cette réalité et de la changer, il faut rechercher constamment comment s'appliquent ces principes dans une époque historique donnée et dans une société donnée. Faire cela c'est faire preuve d'une conception juste de la connaissance, c'est faire preuve d'une compréhension juste du marxisme-léninisme comme guide pour l'action, comme une science en élaboration perpétuelle et qui n'échappe pas elle non plus à la façon fondamentale d'élaborer continuellement les idées justes, soit en les fondant et en les vérifiant dans la pratique.

"Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer. Partir de la connaissance sensible pour l'élever activement à la connaissance rationnelle, puis partir de la connaissance rationnelle pour diriger activement la pratique révolutionnaire afin de transformer le monde subjectif et objectif. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance. Cette forme cyclique n'a pas de fin, et de plus, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur. Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, telle est la conception que se fait le matérialisme dialectique de l'unité du savoir et de l'action."
(Mao, **De la pratique**)

De plus cette vérité, ces idées justes que l'on tire de la pratique, c'est de la pratique sociale qui est faite par les masses en particulier que l'on doit la tirer, de la lutte des classes et de la lutte pour la production spécifiquement. Etant donné que ce sont les masses qui font l'histoire, que ce sont elles qui, dans la lutte des classes, représentent le pôle progressiste qui va de l'avant et qui transforment, par leur pratique, le visage de la société c'est elles qui en dernière analyse décident si nos idées sont justes ou non, si notre façon d'appliquer les idées fondamentales du marxisme-léninisme est juste ou non. Conséquemment c'est vers elles que doit se tourner le communiste pour vérifier si ce qu'il avance est correct, et même c'est dans leur pratique qu'il doit trouver précisément ce qui est révolutionnaire.

"Dans toute activité pratique de notre Parti, une direction juste doit se fonder sur le principe suivant: partir des masses pour retourner aux masses. Cela signifie qu'il faut recueillir les idées des masses (qui sont dispersées, non systématiques), les concentrer (en idées généralisées et systématisées, après étude), puis aller de nouveau dans les masses pour les diffuser et les expliquer, faire en sorte que les masses les assimilent, y adhèrent fermement et les traduisent en action, et vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées. Puis, il faut encore une fois concentrer les idées des masses et les leur retransmettre pour qu'elles soient mises en pratique. Et le même processus se poursuivra indéfiniment, ces idées devenant toujours plus justes, plus vivantes et plus riches."
(Mao, **A propos des méthodes de direction**).

Cette façon de procéder est la seule façon juste à plus d'un titre: car non seuelement est-elle conforme à la théorie matérialiste dialectique de la connaissance, mais elle est la façon même dont la théorie marxiste-léniniste s'est toujours élaborée. Elle est également la seule façon juste de garantir que la théorie marxiste-léniniste soit la synthèse la plus avancée et la plus juste de l'idéologie du prolétariat, qu'elle soit en fait la seule théorie de la révolution qui puisse effectivement remettre le pouvoir dans les mains de la classe ouvrière et du prolétariat, qu'elle corresponde donc au développement objectif de la lutte des classes.

Si le concept de critique et d'autocritique est un concept communiste, c'est qu'il correspond à la nécessité de revenir sur ses idées et de les critiquer sur la base de la pratique pour arriver à élaborer des idées justes. Pour pouvoir le mettre véritablement en pratique, il exige que nous soyons profondément lié aux masses, que nous pratiquions constamment la ligne de masse, ainsi systématisée par Mao: "... s'intégrer aux masses... se confondre avec elles et non se placer au-dessus d'elles; les éveiller ou élever leur conscience politique en tenant compte de leur niveau; et conformément au principe du libre consentement, les aider à s'organiser progressivement et développer graduellement toutes les luttes nécessaires que permettent les conditions internes et externes du lieu et du moment donées." (**Du gouvernement de coalition**).

Ainsi non seulement la pratique de critique et d'autocritique est nécessaire pour élaborer une théorie juste de la révolution, mais pour pratiquer la critique et l'autocritique, il faut partir de l'analyse concrète de la réalité concrète, le faire à partir des enseignements et des principes du marxisme-léninisme, et vérifier la justesse

de ses idées dans les masses avant de les ériger en vérités. La condition ultime pour pouvoir pratiquer correctement, de façon communiste, la critique et l'autocritique, c'est d'être **effectivement** (et non en volonté) lié aux masses sur une base marxiste-léniniste.(1) En dehors de ces conditions, la pratique de critique et d'autocritique ne devient que du verbiage petit-bourgeois entaché de subjectivisme et d'esprit vindicatif, qui ne recherche pas véritablement ce qui est bon et juste pour les masses, mais ce qui peut favoriser sa position ou la victoire de ses idées.

DEUX TYPES DE CONTRADICTIONS SOCIALES

Dans la révolution deux types de contradictions sociales sont présentes: celle entre le peuple et l'ennemi, et celles au sein du peuple. Ces contradictions ne peuvent être résolues de la même façon. La contradiction entre nous et l'ennemi se résout par la lutte politique et la révolution socialiste, et celles au sein du peuple par des méthodes démocratiques. Afin de pouvoir poser correctement la résolution de ces contradictions, il faut d'abord déterminer qui sont nos amis, qui sont nos ennemis. A l'époque où nous considérons que la résolution de la contradiction principale au Québec passe par la révolution socialiste, ce qui identifie nos amis c'est l'intérêt des couches du peuple à la révolution socialiste.

A l'intérieur du peuple, les contradictions se ramènent toutes à la résolution de la question du vrai et du faux, du nouveau et de l'ancien. Pour déterminer ce qui est vrai de ce qui est faux, pour faire triompher le nouveau sur l'ancien, il faut mener la lutte idéologique de façon ferme, en s'appuyant à la fois sur les principes de base du marxisme-léninisme et sur la volonté de changement de la masse du peuple.

Mais dans les contradictions au sein du peuple, il y a également deux grandes contradictions: celle entre le Parti et les masses, et celles au sein du Parti, ou en ce qui concerne notre situation spécifique au Québec, celle entre le mouvement marxiste-léniniste et le peuple et celles à l'intérieur du mouvement marxiste-léniniste. Pour résoudre la première, la seule façon de la résoudre est l'application de la ligne de masse.

"C'est l'établissement de justes rapports socialistes entre les travailleurs d'une part et les organes et les cadres dirigeants, de l'autre, à tous les degrés et à tous les échelons, du centre à la base, qui constitue l'essentiel de la ligne de masse. Dans toute son activité notre Parti n'a cessé d'observer le principe selon lequel il faut s'instruire auprès des masses, puis les instruire.....
L'expréience des masses et leur pratique révolutionnaire constituent la source intarissable où s'inspire et s'instruit notre Parti pour élaborer sa ligne et s'assurer une juste direction dans tous les domaines."
(Hoxha, **Le socialisme en Albanie**, t.2)

Pour résoudre les contradictions au sein des communistes, la juste méthode est l'application du centralisme démocratique (qui n'est pas autre chose que la ligne de masse appliquée au fonctionnement de parti).

"Le controle par en haut est évidemment nécessaire comme une des mesures effectives permettant de contrôler les hommes et de vérifier l'exécution des tâches. Mais le contrôle par en haut est loin d'épuiser toute l'oeuvre de vérification. Il existe encore un autre genre de contrôle, le contrôle par en bas, lorsque les masses, lorsque les dirigés contrôlent les dirigeants, signalent leurs fautes et indiquent le moyen de les corriger. Ce genre de contrôle est un des moyens les plus efficaces pour vérifier les hommes.
(Staline, **Pour une formation bolchevik**)

Une autre méthode est aussi la lutte idéologique entre révolutionnaires, basée sur le principe d'unité-critique-unité, afin de découvrir par la pratique des communistes quelles idées sont justes et rallier l'ensemble, la majorité sur ces idées.

Ce n'est qu'en comprenant comme il faut la théorie des contradictions qu'il est possible de mener justement la pratique de critique-autocritique. Ainsi seuls les communistes sont en mesure de pouvoir appliquer justement ce principe. Il est erroné d'appliquer ce principe dans la lutte que les communistes mènent contre la bourgeoisie et les organisations contre-révolutionnaires (comme le PCCml, les organisations trotskistes, etc.). De même il est erroné de confondre lutte idéologique et lutte politique (sous toutes les formes qu'elle peut prendre dépendant de la situation) dans la résolution des contradictions au sein du peuple. "Traiter ses camarades comme on traite l'ennemi, c'est adopter la position de ce dernier."(Mao)

PRATIQUER L'AUTOCRITIQUE POUR AMENER LA CRITIQUE

Ce que toute l'histoire du mouvement communiste nous enseigne, c'est qu'il n'y a pas de voie royale pour la révolution. Il n'y a pas de chemin rectiligne qui nous conduise, dans l'enchevêtrement des contradictions qui font avancer et progresser une société, tout droit à l'objectif. Un ensemble de conditions objectives et subjectives modifient constamment le visage de la réalité sociale, et il n'est pas aisé, même pour le Parti le plus développé de tracer la voie juste à suivre. Mêmes guidés par le marxisme-léninisme et la pensée de Mao, les communistes doivent constamment trouver la juste application que doivent prendre ces principes dans les conditions où ils interviennent. Ceci ne va jamais sans erreurs: il n'existe pas d'exemple dans l'histoire où un Parti n'a pas comis d'erreurs, n'a pas eu à rectifier constamment, à la lumière des leçons tirées de la pratique sociale, sa tactique et ses mots d'ordre. La condition pour que ces partis puissent résoudre les contradictions a toujours été d'approfondir la liaison avec les masses et de demeurer fermes quant à l'orientation fondamentalement marxiste-léniniste de leur ligne politique. Sans quoi ces partis deviennent nécessairement des partis réformistes et révisionnistes. L'exemple des partis communistes alignés sur l'URSS est assez clair à cette effet. A l'opposé, l'exemple de la rectification que Mao a fait dans le parti communiste chinois dans les années '30 nous fournit un précieux héritage.

Conséquemment, la lutte idéologique est indispensable pour pouvoir corriger les erreurs qui apparaissent dans l'analyse et l'intervention communistes. Le sens bolchevique de la lutte idéologique, c'est de recherchr toujours ce qui est juste dans ce qui se dégage de la pratique sociale et de l'intervention des communistes sur cette pratique, de rectifier les erreurs et de proposer des idées encore plus justes afin d'avancer dans la voie de la révolution prolétarienne. Afin de mener justement cette lutte idéologique, il est primordial d'être réceptif à la critique des masses d'une part, et de pratiquer l'autocritique des idées érronées d'autre part.

Les communistes élaborent des idées justes en vérifiant ces idées dans l'action des masses, puis en synthétisant ces idées justes en rejetant ce qui est erroné, faisant faire ainsi un bond qualitatif à leurs connaissances de la réalité et à leur application dans la pratique sociale. Pour cela, les communistes doivent pratiquer sur une large échelle l'autocritique.

C'est dans la pratique sociale révolutionnaire que les communistes tirent la confirmation de la justesse de leurs idées. Dès lors à la critique que les masses font de nos idées doit toujours correspondre un mouvement d'autocritique des communistes. C'est uniquement ainsi qu'il sera possible de partir du point de vue juste des masses pour avancer la critique, et non du point de vue souvent subjectif des communistes. "Les masses sont les véritables héros, alors que nous-mêmes nous sommes souvent d'une naïveté ridicule. Faute de comprendre cela, il nous sera impossible d'acquérir les connaissances même les plus élémentaires."(Mao)

Lorsque des erreurs sont commises par les communistes dans leur travail, ceci est toujours la manifestations de survivances de l'idéologie bourgeoise. L'école des masses, c'est précisément l'école de la critique de ces influences. Ainsi si on constate que notre travail n'avance pas dans les masses, le point de vue bourgeois c'est de se demander ce qui ne va pas avec les masses, pourquoi elles ne comprennent pas, pourquoi elles sont si arriérées. Le point de vue communiste c'est de regarder sa conception, son intervention et de se demander en quoi elles ne correspondent pas à ce que les masses attendent comme direction. C'est cela le sens profond de l'autocritique bolchevique, sans laquelle aucune critique dirigée contre quoi que ce soit ne peut être valable, ne peut avoir la parotée que du subjectivisme du "criticailleur". Ne pas tirer les acquis de son propre travail et des critiques des masses, ne pas approfondir les sources bourgeoises de ses erreurs, ne pas aller au fond du problème, mais tout de même élaborer des critiques contre ceux qui relèvent nos erreurs, c'est partir du point de vue erroné dans sa propre pratique et dans sa propre conception, c'est faire une critique erronée, subjective. Une critique doit donc dès lors s'appuyer sur les acquis de l'expérience pour opérer un changement véritable qui aille dans le sens de la révolution prolétarienne, et rencontrer un auditoire ouvert et attentif qui apprenne du nouveau à partir de l'ancien.

LA CRITIQUE ET L'AUTOCRITIQUE DOIVENT VISER L'UNITE DU MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE

Il y a deux sortes de pratiques de critique et d'autocritique: une proprement bourgeoise qui divise les révolutionnaires, qui sur la base du sectarisme et du gauchisme, met de l'avant des intérêts de groupe au lieu de la nécessité d'unifier les communistes: l'autre qui vise à défaire toutes les survivances de l'idéologie bourgeoise au sein du mouvement révolutionnaire et démarquer clairement les véritables communistes des phraseurs de "gauche" afin de les unir dans un seul parti communiste.

La façon bourgeoise de diviser le mouvement révolutionnaire a toujours pris deux formes: le sectarisme et l'opportunisme. Le sectarisme de son côté prend une attitude arrogante, s'attaque aux manifestations plutôt qu'aux causes réelles des erreurs, et instaure entre les militants et entre les gens des rapports de force fondés sur la division. Il part du point de vue de groupe, et dans sa critique ne fait ressortir que les aspects négatifs sur lesquels il insiste au point de caricature. Pour lui il n'est jamais question de "sauver le malade", il cherche tout simplement à l'éliminer. Pour lui, un communiste qui commet une erreur n'est pas un véritable communiste, car un vrai communiste ne commet jamais d'erreurs. Il manifeste ainsi une profonde et totale incompréhension du matérialisme dialectique et de la ligne de masse. L'opportunisme lui rejette tout simplement la critique; derrière un mot d'ordre d'unité à tout prix, il se montre prêt à unifier tout ceux qui **veulent** s'unir, indépendamment de leur ligne, un peu comme si la lutte des classes n'existait pas au sein du peuple. Conséquemment il avance une conception "harmonieuse" de la résolution des contradictions, et une conception sans principe de la ligne de masses qui n'a rien à voir avec le marxisme-léninisme. Pour lui la critique des masses est une chose dont il s'accommode bien car, au lieu d'y faire face, et au lieu surtout d'éduquer les masses pour qu'elles soient en mesure de la faire, il se range continuellement et sans principe du côté de la première critique venue et évite de soulever le débat. Le sectaire nie la différence qualitative fondamentale entre les contradictions avec l'ennemi et les contradictions au sein du peuple, l'opportuniste nie qu'il y ait des contradictions au sein du peuple. La conséquence, c'est que le sectarisme renvoie le peuple dans les bras de ses ennemis, tandis que l'opportunisme ouvre tout grand les bras à l'ennemi. L'effet final est le même: c'est un obstacle à la constitution du parti du prolétariat et à sa direction dans les masses.

La seule pratique juste de la critique et de l'autocritique, c'est selon le mot de Lénine "se démarquer pour mieux s'unir" afin de constituer une unification forte, solide, et qui ne porte pas en elle les germes de divisions futures. Pour cela il faut savoir distinguer entre ses amis et ses ennemis, savoir discerner si ce sont les erreurs et les idées justes qui sont principales, savoir discerner si les erreurs viennent du caractère fondamentalement erroné de la ligne politique ou d'erreurs dans le style de travail et les méthodes de direction. C'est ainsi seulement qu'on pourra déterminer tout ce qui **peut** être uni, c'est-à-dire tout ce qui objectivement et subjectivement se range derrière le projet de la révolution socialiste. Entre communistes, il s'agit de clarifier clairement la ligne marxiste-léniniste dans le contexte de notre révolution, le programme à mettre de l'avant, la stratégie et la tactique à employer pour y arriver. Ceci ne peut se faire que sur la base des principes marxistes-léninistes et de leur juste application à la réalité québécoise. Et de ce côté il faut référer constamment à la pratique puisque, en dernière analyse, c'est la pratique qui tranchera sur la justesse de la ligne proposée (d'autant plus que c'est dans la pratique que cette ligne s'élaborera.) Ce n'est donc qu'en débusquant toutes les manifestations de l'idéologie bourgeoise, dans le mouvement communiste, que ce soit sous des deux grandes formes que sont le "gauchisme" et le réformisme, ou sous ses formes secondaires que sont le sectarisme et l'opportunisme, qu'il sera véritablement possible de construire un mouvement révolutionnaire unifié qui dégage une voie révolutionnaire propre à notre situation.

Actuellement au Québec plusieurs groupes et organisations communistes existent. Dans l'état actuel du mouvement communiste, ce que manifeste cette division, c'est moins l'existence de lignes diamétralement opposées (au sens où nous pourrions dire que certaines de ces lignes constituent une intrusion organisée de la bourgeoisie dans le mouvement communiste) que la faibiesse de la liaison entre le marxisme-léninisme et la classe ouvrière. Conséquemment, il faut considérer que les groupes et organisations communistes font tous partie intégrante du camp du peuple (en excluant évidemment les groupes contre-révolutionnaires comme

1. Si l'on affirme qu'il ne peut y avoir de critique juste sans liaison réelle aux masses, c'est parce que précisément c'est dans la pratique sociale que l'on peut vérifier la justesse de ses idées. Nous considérons donc que la critique et l'autocritique faite sans avoir vérifié dans les masses ce que l'on avance n'ont rien à voir avec le communisme, et nous les rejetons comme manifestation d'une conception bourgeoise de la connaissance. Ceci ne peut aboutir qu'à faire des revirements rapides, incompréhensibles souvent, des changements de mots en fait, à un remplacement de phrases creuses par d'autres creuses qui manifestent une incompréhension de la réalité.

le PCCme, les Trotskistes, etc.) et que la lutte idéologique qui se mène actuellement entre eux est une lutte qui tente de résoudre des contradictions au sein du peuple. Une ligne politique juste s'élabore dans le processus de liaison aux masses, et cette liaison n'est encore que peu avancée, d'où les multiples déviations qui apparaissent dans les lignes politiques de ces groupes, y compris dans nos propres rangs. Ce n'est que par l'autocritique honnête et la critique franche, marxiste-léniniste, ainsi que par la vérification dans la pratique de nos lignes respectives, que nous pourrons en arriver à fusionner le marxisme-léninisme et le mouvement ouvrier (ce qui ne veut pas simplement dire pénétrer la classe ouvrière et le prolétariat, mais aussi prolétariser sa ligne politique et son organisation) d'une part, et unir tous les communistes sur une ligne juste pour la révolution d'autre part.

Cette lutte idéologique est juste parce qu'elle vise à créer le Parti communiste de type nouveau et à le fusionner avec le prolétariat. Et c'est pour cela que nous devons la mener selon le principe de l'autocritique et de la critique. Mais pour développer ce processus correctement et ne pas favoriser la division et la constitution de groupes contre-révolutionnaires, il est essentiel de partir de la pratique comme critère déterminant de la justesse des idées d'y vérifier ses idées, et de faire un sérieux travail d'analyse de notre situation concrète. Sans cela la lutte idéologique prendrait la forme de l'opposition de principe, la "guerre de citation" et de dogmes, stérile et bourgeoise.

Actuellement, la critique et l'autocritique au sein du mouvement communiste doit être basée sur deux processus, eux-mêmes dialectiquement liés: le développement des pratiques, que l'on ne peut mécaniquement reléguer à une autre étape, comme s'il y avait des étapes pour se lier aux masses, et comme s'il était possible dans une étape donnée de tirer des idées justes ailleurs que de de la pratique des masses et l'application du marxisme-léninisme à l'analyse de notre situation concrète. Ce processus est sûrement plus long et plus ardu que de se contenter, ce qui peut être attirant pour des petits-bourgeois, de ne débattre qu'à partir des grands enseignements du marxisme-léninisme. Ceci a pour effet de figer le marxisme-léninisme dans un catéchisme qu'on n'aurait qu'à apprendre par coeur. Lorsque Mao s'est opposé à ce que la tactique des communistes chinois soit de s'implanter prioritairement dans la classe ouvrière des villes côtières, il a du affronter toute la direction du Parti qui, sous prétexte d'appliquer la stratégie bolchevique avait décidé on ne peut plus mécaniquement que c'était là aussi la stratégie des communistes chinois, en omettant de faire la différence essentielle pour la Chine entre la force dirigeante de la révolution (le prolétariat) et sa force principale (la paysannerie). Et pourtant en s'opposant, Mao, qui a dû subir toutes sortes d'accusations d'être anti-léniniste et trotskiste, a enrichi le marxisme-léninisme comme aucun autre révolutionnaire ne l'a fait depuis Lénine. C'est que Mao avait alors compris que le sens fondamental du marxisme-léninisme, ce n'est pas d'être un "Make-it-yourself kit", mais un guide pour l'action dont on doit rechercher l'application juste dans sa réalité concrète. La critique des dirigeants du partir n'était pas juste parce qu'elle ne s'appuyait pas sur une enquête poussée de la situation spécifique de la Chine, sur une bonne compréhension des principes du marxisme-léninisme, et sur une liaison effective, réelle aux masses chinoises.

C'est donc dans ce sens qu'il faudra ici aussi mener la critique et l'autocritique des erreurs dans le mouvement communiste, en s'appuyant sur notre application vivante au coeur des masses en lutte des principes révolutionnaires du marxisme-léninisme, à partir d'une analyse concrète de notre ennemi et des contradictions qui agitent la société. Seuls les groupes et organisations qui développeront une telle pratique pourront développer de façon juste la critique et l'autocritique, la lutte idéologique dans le mouvement, et faire avancer l'élaboration d'une ligne politique juste.

LA CRITIQUE ET L'AUTOCRITIQUE DANS LE TRAVAIL

S'il faut critiquer les idées erronées qui apparaissent dans la ligne politique et dans l'interprétation du monde, il ne faut pas penser que c'est là le seul objet de critique des communistes. Car si les communistes étudient la réalité, tentent de la comprendre, et élaborent une ligne politique, c'est afin d'intervenir sur cette réalité pour la changer. Il advient cependant que les survivances générales de l'idéologie bourgeoise dans la façon de concevoir le rapport entre la théorie et la pratique influent sur le style de travail et les méthodes de direction. Au niveau du style de travail, c'est le subjectivisme qui est la plus importante déviation. Les deux principales manifestations du subjectivisme sont le dogmatisme et l'empirisme au niveau de l'étude et de l'analyse, et le sectarisme au niveau de l'organisation. Lorsque les communistes ne lient pas correctement la théorie à la pratique, lorsqu'ils ne conçoivent pas clairement et n'appliquent pas en tout la dialectique qui existe entre ces deux pôles de la connaissance, il se produit une conception unilatérale: d'un côté la théorie coupée de la pratique, la théorie comme un ensemble de propositions sans lien avec la réalité, sans puissance d'intervention et de changement de cette réalité; de l'autre, la pratique "immédiate", sans la lier aux enseignements universels du marxisme-léninisme, et sans lier les acquis du particulier aux vérités du général; il devient alors impossible de tirer de la pratique autre chose que des interprétations subjectives et localistes de la réalité, qui ne correspondent pas à une conception d'ensemble; dès lors, on ne peut plus lier son intervention particulière à son intervention générale, on ne peut même plus concevoir une intervention communiste générale sur la société, une stratégie de prise du pouvoir, limitée par le champ étroit d'une vision localiste. La conception fondamentale alors de la connaissance devient un matérialisme vulgaire, qui ne reconnaît que la vérité de l'expérience immédiate, une espèce de praticisme étroit qui mène à des pratiques activistes et-ou bureaucratiques.

Le pendant du dogmatisme et de l'empirisme dans le domaine de l'organisation, c'est le sectarisme. Dans un même processus de pensée que le dogmatique et l'empiriste, le sectaire ne considère que son point de vue étroit, part de ses intérêts d'individu ou de groupe pour avancer ses propositions. Dans le débat ou dans la lutte, il ne considère pas, sur la base d'une analyse sérieuse et communiste de la réalité, qu'elles sont les bonnes idées de l'autre, et qu'elles sont ses erreurs. Pour lui, ce qui n'est pas avec lui est contre le communisme, il n'y a rien de bon en dehors de lui, et il ne vaut pas la peine de faire l'étude de ses erreurs et de ses acquis réciproques. En somme, le mouvement communiste se réduit à ses propres pratiques, seules justes et sans reproche. Finalement, pour lui, l'idée d'entraide et de solidarité prolétarienne n'existe pas. De même, la lutte idéologique devient une forme de la lutte politique comme la guerre ou la répression en sont d'autres. Tout est en rapport de forces. Et ce qui est plus grave, c'est que cette déviation, qui fait généralement beaucoup de tort à l'intérieur des mouvements communistes dans le monde, en fait encore bien plus dans les masses. Manifestant la plus totale arrogance et le mépris le plus grand des masses, le sectarisme en vient alors à couper totalement le marxisme-léninisme du mouvement prolétarien. Plusieurs formes de sectarisme peuvent exister en ce sens. Une des formes les plus connues, c'est de se tenir constamment "mille pieds en avant des masses" et de régler les contradictions sous le mode de l'antagonisme. Mais une autre forme — peut-être moins connue, mais qui n'en est pas moins réelle, c'est celle qui, issue du réformisme et de l'empirisme, rejette toute tentative de clarification et d'étude sérieuse de la réalité, toute tentative de lier le général et le particulier, en prétextant que ce serait "perdre" les éléments moins avancés des masses. Cette forme, pratiquée dans une large mesure par l'ex-RCT, rejette en pratique la liaison marxiste-léniniste avec le peuple. Cette forme est peut-être finalement la plus dangereuse, car elle bénéficie d'une large audience parmi le peuple, peu instruit encore de la nature réelle du réformisme et sous la domination de sa vision immédiate de la réalité et de ses intérêts.

Au niveau des méthodes de direction, c'est la capacité de former des cadres prolétariens qui est le critère de jugement d'une direction juste. C'est également le critère qui permet de juger si les communistes ont réellement accompli une liaison profonde avec les masses, où s'ils sont contentés de les commander et de les haranguer. Pour y parvenir, il y a deux méthodes: lier le particulier et le général, et partir des masses pour retourner aux masses (ou lier la direction aux masses). Pour le premeir critère, pour lier le général au particulier, il faut que les communistes se mettent dans le feu de l'action, qu'ils avancent en pratique les solutions qu'ils proposent. Il faut que dans ces actions ils se montrent les éléments les plus dévoués, les plus dynamiques et les plus tacticiens. Il faut en somme qu'ils lient l'appel général à la révolution à l'exécution des tâches dans les masses qui correspondent aux intérêts de la révolution. Quant au deuxième critère, qui est de lier la direction aux masses, il faut que les dirigeants soient "capables de réunir autour d'eux le petit nombre des éléments actifs et s'appuyer sur ces derniers pour élever le niveau des éléments intermédiaires et rallier les éléments arriérés" (Mao). C'est donc les constitution d'un noyau de dirigeants dans les masses qui est la seule façon de lier effectivement cette direction à un présence effective dans les masses. Il faut que ce soient les éléments qui sont les plus dévoués, les plus respectés et liés à la base, les plus autonomes et les plus disciplinés qui soient ainsi réunis et qui décident de la direction à donner aux masses en lutte, toujours en partant des besoins des masses et en permettant, par des propositions concrètes et des mots-d'ordre clairs, aux masses de mettre en pratique cette direction et d'en vérifier la justesse.

Ne pas appliquer un style de travail et des méthodes de direction justes, c'est ne pas faire un travail communiste. Ceci manifeste que l'idéologie prolétarienne n'est pas ce qui dirige le communiste dans son travail; ceci est la manifestation d'une conception bourgeoise du travail communiste. Pour éliminer cette conception bourgeoise, il est nécessaire de s'attaquer aux racines mêmes du style de travail et des méthodes de direction, de s'attaquer au subjectivisme qui façonne sa façon de travailler. Critiquer les manifestations sans aller aux sources, c'est glisser sur les causes réelles et se mettre dans la position de recommencer perpétuellement les mêmes erreurs par défaut de les comprendre réellement. Finalement la réelle critique et autocritique communiste, c'est toujours une affaire de ligne politique, une affaire de débusquer les conceptions erronées qui sont derrière la manifestation.

LA PRATIQUE DE CRITIQUE ET D'AUTOCRITIQUE N'EST PAS UN PROCESSUS INTELLECTUEL

Parce que les idées justes ne tombent pas du ciel, parce qu'elles originent de la pratique sociale, et parce que les communistes doivent se lier aux masses pour vérifier la justesse de leurs idées, il est clair qu'on ne peut débusquer les erreurs dans son travail que par l'analyse de ses pratiques. Le corollaire de cela, c'est que il ne s'agit pas de prononcer ou d'écrire son autocritique pour en avoir fini.

..."nous ne devons pas oublier que l'autocritique n'est que le commencement de l'affaire; la vie et la pratique doivent montrer si vraiment cette autocritique a été sincère, ou bien si elle a été semblable à la confession devant le prêtre".

Penser ainsi, ce serait renier le primat de la pratique, ce serait considérer que ce n'est pas la pratique qui décide en dernière analyse de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas. De nombreux exemples existent dans l'histoire du mouvement communiste de critiques et d'autocritiques de pure forme, qui servaient à protéger se position, ses privilèges. De la même façon qu'il ne suffit pas d'affirmer les principes marxistes-léninistes pour être de véritables communistes, de la même façon l'honnêteté d'une autocritique se vérifie dans les changements réels qui se manifestent dans la pratique communiste. Conséquemment il ne faut pas considérer que la pratique d'autocritique est quelque chose qui se mène rapidement, à la légère. Parce que des erreurs et des conceptions erronées sont toujours la manifestation de la persistance de l'idéologie bourgeoise, la correction de ces erreurs dans le creuset de la pratique, et la transformation de notre conception du monde est un processus prolongé, qui est continuellement à recommencer, à perfectionner. Ce doit être une pratique constante, parce que jamais un individu, une organisation ou un parti ne sont à l'abri de telles survivances.

Ce sont les masses qui sont les véritables juges de l'autocritique; de plus, ce sont elles qui sont les meilleurs critiques souvent, lorsque nous les éduquons et leur donnons les armes pour nous critiquer et les moyens pour vérifier et contrôler notre travail. En ce sens la critique et l'autocritique jouent un double rôle: à la fois un rôle d'éducateur des masses, et un rôle de contrôle par les masses sur les communistes. Conséquemment, il faut savoir également être ferme sur la nécessité de critiquer les déviations et les conceptions bourgeoises qui se manifestent dans les masses mêmes. Sans cela nous manquons à notre rôle d'éducateur et nous ne leur manifestons que du mépris, en omettant de leur donner les armes par lesquelles elles peuvent changer.

"Il faut critiquer les défauts du peuple, mais il faut le faire en portant véritablement de la position du peuple; notre critique doit être inspirée par le désir ardent de le défendre et de l'éduquer. Traiter ses camarader comme on traite l'ennemi, c'est adopter la position de ce dernier". (Mao)

D'un autre côté il faut que les communistes se servent de

l'arme de l'autocritique pour éduquer les masses, tout en s'en servant justement, c'est-à-dire que cette autocritique soit véritable.

"Les masses du Parti, et généralement, les travailleurs, ont besoin de voir les camarades responsables donner eux-mêmes l'exemple en ce qui concerne la développement de l'autocritique. La reconnaissance sérieuse des erreurs a pour résultat l'amélioration des cadres eux-mêmes et celle du travail". (Enver Hoxha).

CONTRE LE LIBERALISME

"Nous sommes pour la lutte idéologique positive, car elle est l'arme qui assure l'unité à l'intérieur du Parti et des groupements révolutionnaires dans l'intérêt de notre combat. Tout communiste et révolutionnaire doit prendre cette arme en main.
Le libéralisme, lui, rejette la lutte idéologique et préconise une entente sans principe; il en résulte un style de travail décadent et philistin qui, dans le Parti et les groupements révolutionnaires, conduit certaines organisation et certains membres à la dégénérescence politique." (Mao, **Contre le libéralisme**)

Ce n'est qu'en étant ferme sur la qualité du travail des communistes qu'il sera possible de lier véritablement le marxisme-léninisme au mouvement de masse. Etre ferme, cela implique qu'il faut s'emparer de l'arme de la critique et la manier justement contre toutes les déviations, autant dans le style de travail et les méthodes de direction, que dans les conceptions erronées qui se manifestent dans la ligne politique. Le processus de la lutte des classes est un processus vivant, l'élaboration d'une juste ligne politique s'inscrit dans ce processus de la lutte des classes; conséquemment, il devient nécessaire de cerner toujours et en tout ce qui est erroné afin de le corriger et d'en faire sortir ce qui est vrai.

Cependant de multiples obstacles peuvent apparaître dans la pratique ferme de la critique des idées erronées. Par exemple, l'amitié envers un camarade et la crainte de le blesser, la crainte des masses ou la crainte de s'impliquer soi-même directement dans l'action et dans la lutte idéologique. Ces survivances d'un humanisme bourgeois peuvent faire beaucoup de tort au communisme car elles contribuent directement à perpétuer des erreurs qui peuvent devenir graves même si originellement elles ne le sont pas.

Les formes que prend généralement le libéralisme ce sont: le refus de discipline, le refus de la lutte idéologique, le refus de reconnaître ses propres erreurs et celles des autres, et le refus d'avancer toujours le projet communiste selon les conditions qui prévalent. Ces principales formes se ramènent toutes fondamentalement à l'individualisme le plus étroit, au souci de mettre sa propre personne à l'abri contre tout ce qui pourrait la "menacer": dans le repport entre le militant et le Parti ou les masses, c'est l'individu qui prime; dans le rapport entre ses intérfs personnels et les intérêts de la révolution, ce sont les intérêts personnels qui dominent.

En tant que manifestation de l'opportunisme, le libéralisme est une des formes les plus pernicieuses de l'idéologie bourgeoise, en se parant d'un visage qui peut la rendre séduisante et attrayante pour de nombreux individus encore peu formés: le visage de l'humanisme bourgeois, le visage de celui qui ne veut pas considérer que des erreurs peuvent être très graves pour la révolution, de celui qui considère que l'individu est ce qui importe le plus et qu'il faut être "bon et compréhensif" envers ses amis et tentes "de se mettre à leur place" pour comprendre, au lieu de partir du point de vue de la révolution. Un individu empreint de libéralisme ne peut voir en quoi la critique est positive, en quoi elle est précisément le seul comportement réellement positif que doit avoir le communiste dans toute situation. Ce n'est qu'en l'éliminant, correctement cependant, en évitant de pratiquer son dérivé qui est le sectarisme, qu'on pourra arriver à constituer un mouvement communiste fort.

"Nous devons vaincre le libéralisme, qui est négatif, par le marxisme, dont l'esprit est positif. Un communiste doit être franc et ouvert, dévoué et actif; il placera les intérêts de la révolution au-dessus de sa propre vie et leur subordonnera ses intérêts personnels. Il doit toujours et partout s'en tenir fermement aux principes justes et mener une lutte inlassable contre toute idée ou action erronée, de manière à consolider la vie collective du Parti et à renforcer les liens de celui-ci avec les masses. Enfin, il se souviera davantage du Parti et des masses que de l'individu, il prendra soin des autres plus que de lui-même. C'est seulement ainsi qu'il méritera le nom de communiste". (Mao, **Contre le libéralisme**).

LA JUSTE METHODE DE CRITIQUE ET D'AUTOCRITIQUE

Généralement, à moins d'avoir affaire à un contre-révolutionnaire ou à un hypocrite de premier ordre, il y a toujours deux aspects dans le travail d'un communiste: du bon et du mauvais. Considérant le fait que la critique vise à sauver le malade en éliminant la maladie, et non à éliminer le malade avec la maladie, il importe de toujours situer correctement ce qu'on veut critiquer. Il faut d'abord faire une évalutation générale du travail accompli, afin de faire ressortir le bon du mauvais, afin de déterminer ce qui a été principal, et afin d'évaluer correctement la gravité de la maladie. Nous disons en général, car il peut effectivement arriver des cas où il faille isoler le malade par crainte de "contagion". Mais en général ces cas sont assez exceptionnels.

De plus il faut toujours déterminer quelles erreurs relèvent de d'individu et lesquelles relèvent de la direction. Très souvent, ce sera la direction, l'encadrement du militant qui aura permis que des erreurs se produisent. La critique doit plutôt alors être adressée d'abord à la direction, et au militant secondairement. Ceci est important afin de ne pas véhiculer des pratiques d'autocritique et de critique de type social-fasciste comme il en existe dans les partis révisionnistes où la direction exige des autocritiques à la base sans examiner sa propre ligne erronée.

Il faut également que cette critique et cette autocritique soient encadrées, qu'on ne laisse pas le militant ou l'instance visée se débrouiller seuls avec la critique. S'ils ont commis des erreurs, c'est justement parce qu'ils ont besoin de se faire clarifier certaines choses et qu'ils ne l'ont pu par eux-mêmes.

Il ne faut pas non plus tout mettre sur un même pied d'égalité. Habituellement quand des manifestations de l'idéologie bourgeoise se présentent chez quelqu'un, cela entraîne de nombreuses erreurs. Il faut déterminer quelles erreurs ont été principales, lesquelles ont porté à conséquence, et lesquelles ont été secondaires. Puis il faut s'attarder aux principales d'abord, sans éclectisme ni sectarisme. Une telle attitude ne pourrait avoir comme conséquence que de décourager le militant, de lui enlever toute confiance en lui-même.

Finalement il faut tracer un cadre de critique, replacer les erreurs dans une perspective globale, bien identifier ce que sont les principes marxistes-léninistes de critique et d'autocritique, de direction d'avant-garde sur les masses et de ligne de masse, et développer la critique et l'autocritique selon ces principes.

Tout élément de critique apporté doit être étayé sur des faits et vérifié. Il n'est pas permis de se laisser aller à la critique de quelqu'un sur des points qui ne sont pas fondés ou qu'on n'est pas en mesure de vérifier. Lorsque des erreurs sont relevées, il faut les analyser à partir de positions communistes, et selon la direction apportée au militant dans son travail, et non à partir de positions subjectives ou personnelles. Il faut également mettre en pratique le principe que les erreurs originent toujours d'une conception bourgeoise; conséquemment il faut s'attarder à étudier bien plus la source de l'erreur que l'erreur elle-même, il faut étudier l'erreur pour ce qu'elle est véritablement, une manifestation, et non la cause et l'effet en même temps. En somme il faut être amical, ouvert, et faire en sorte que la critique déborde le cadre de l'individu et serve à améliorer le travail de l'ensemble du groupe.

Parce que la pratique de critique et d'autocritique vise à améliorer, il serait tout à fait erroné de se contenter de critiquer sans faire de propositions de changement et de correction. Cela laisserait le militant ou l'instance critiquée dans un climat d'insécurité et de manque de confiance qui nuirait grandement à son travail et l'empêcherait de transformer véritablement ce qui soit l'être. Et finalement il faut toujours se rappeler que le principe premier qui doit guider la pratique de critique et d'autocritique, c'est de partir des intérêts de la révolution et non de ses intérêts personnels.

"Après la critique faite à une personne, comme du reste après son autocritique, le Partie doit plus que jamais lui être proche, tous doivent lui être proches, parce que la personne concernée a besoin de sentir la sollicitude et la bienvaillance du Parti, son esprit de justice, le bien-fondé de la critique. Elle en a besoin plus que jamais; n'oublions pas qu'elle est en convalescence. La critique et l'autocritique sont le premier pas vers la guérison mais ce n'est pas là encore le rétablissement complet et si nous nous bornons à cela ou abandonnons le sujet à son tort, si nous nous contentons de porter ces faits sur ses documents de communiste, en nous imaginant avoir ainsi accompli le travail, soyons bien sûrs que nous n'agissons pas correctement et que nous pouvons avoir des résultats amers

"Le Parti et chaque communiste doivent connaître la nature des camarades, leurs sentiments, leur caractère et leurs capacités, car ces éléments jouent un grand rôle dans la juste utilisation de la critique et de l'autocritique". (Enver Hoxha).

Tous les communistes et les révolutionnaires doivent se saisir de la critique et de l'autocritique comme une arme et la brandir devant toutes les manifestations de l'idéologie bourgeoise qui apparaissent dans le mouvement communiste et dans les masses. Ils doivent aussi remplir le rôle éducateur propre à la critique et à l'autocritique en la répandant dans les masses le plus largement possible. A cet effet, ils ne doivent pas craindre de faire publiquement la critique des erreurs qu'ils font, et des conceptions erronées qu'ils présentent. Ils doivent aussi éduquer les masses en critiquant chez elles ce qui n'est pas juste, en luttant surtout contre leur spontanéisme et leur activisme souvent. Parce que la critique et l'autocritique a un grand pouvoir éducateur, parce qu'elle manifeste ouvertement, clairement, le désintéressement de celui qui la pratique devant ses intérêts individuels, en plus d'être un outil indispensable à la connaissance, elle est aussi un outil dont il faut se servir pour approfondir sa liaison aux masses du peuple et la confiance qu'il nous prouve. Ce n'est qu'en la pratiquant systématiquement que nous pourrons vraiment comprendre les masses et se mettre à leur école.

Lectures suggérées

Les deux principales lectures qui doivent être faites pour comprendre l'essence dialectique du processus de critique et d'autocritique, ce sont: **De la contradiction**, et **De la juste solution des contradictions au sein du peuple**. Ce n'est que sur la base d'une evaluation juste des contradictions qui agitent la société, ainsi que les organisation communistes, qu'il peut être possible de saisir comment évaluer une question et quels moyens prendre pour la résoudre. Comment la critique et l'autocritique, avec la discussion et l'éducation, sont les moyens de résoudre des contradictions dans le peuple, il faut avoir une conception claire de ce qu'est la contradiction pour agir correctement sur la réalité.

Mao a aussi écrit d'autres textes essentiels: qui se rapporte à ce sujet; les principaux sont: **A propos des méthodes de direction, De la Pratique, D'où viennent les idées justes, Pour un style de travail correct dans le parti, Contre le style stéréotypé, L'élimination des conceptions erronées dans le parti, Contre le libéralisme.**

Trois recueils albanais recèlent également de nombreux articles qui portent sur la façon juste de régler les contradictions au sein du peuple, et sur la nécessité de pratiquer la critique et l'autocritique pour garantir à la fois la justesse de la ligne politique, et le fonctionnement centralisé et démocratique de celui dans le Parti. Ce sont: **Le Parti du travail d'Albanie: A propos de l'édification et la vie du Parti**, et **Le socialisme en Albanie**, tomes 1 et 2.

Principes et méthodes d'action révolutionnaire

Le Duan

Pour conduire la révolution à la victoire, il importe avant tout d'en fixer correctement l'orientation et les objectifs stratégiques généraux, ainsi que l'orientation et les objectifs concrets pour chaque période. Mais quelle est la voie à suivre, quels sont les formes et les moyens à adopter pour réaliser l'orientation et les objectifs fixés ? Cette question n'a pas une importance moindre que la détermination de l'orientation et des objectifs. L'expérience montre que parfois le mouvement révolutionnaire marque le pas, échoue même, non par manque d'orientation et d'objectifs clairement définis, mais bien par *manque de principes et méthodes d'action adéquats*.

Les méthodes d'action révolutionnaire visent essentiellement à vaincre l'ennemi et à le vaincre de la façon la plus avantageuse, à mener la révolution au but de la façon la plus rapide. La vaillance ne suffit pas, il faut encore de l'intelligence, il s'agit non seulement de science, mais encore d'art.

Dans nul autre domaine il n'est autant demandé au révolutionnaire de développer son esprit créateur. La révolution est création, et sans esprit créateur, il n'y a pas de victoire possible. Il n'a jamais existé et ne pourra jamais exister une formule unique pour mener une révolution, adaptée à toutes les circonstances, à tous les temps. Une formule peut réussir dans un pays et ne saurait être employée dans un autre ; elle peut être juste pour une période donnée, dans des circonstances données, mais erronée si elle était appliquée mécaniquement dans d'autres temps et d'autres circonstances. Tout dépend des circonstances historiques concrètes. Lénine nous l'a enseigné : « Le marxisme exige absolument que la question des formes de lutte soit envisagée sous son *aspect historique*. Poser cette question en dehors des circonstances historiques concrètes, c'est ignorer l'a b c du matérialisme historique. » « Essayer de répondre par oui ou par non quand la question se pose d'apprécier un moyen déterminé de lutte, sans examiner en détail les circonstances concrètes du mouvement au degré de développement qu'il a atteint, ce serait abandonner complètement le terrain marxiste ». 1

Une méthode donnée, une forme de lutte donnée ne peut être considérée comme la meilleure, la plus juste que si elle répond pleinement aux exigences de la situation, convient entièrement aux conditions de son emploi et permet de mobiliser au maximum pour le combat les forces révolutionnaires et progressistes, d'exploiter à fond les faiblesses de l'ennemi, et pour toutes ces raisons, d'obtenir le plus grand succès que permette le rapport des forces à chaque moment.

A travers plus d'un siècle de lutte révolutionnaire, le prolétariat international a accumulé des expériences précieuses. Si on possède bien le point de vue historique et qu'on prenne correctement en considération les particularités de chaque pays, la connaissance de l'expérience révolutionnaire des autres pays sera d'autant plus féconde et plus susceptible d'aider à la création révolutionnaire dans son propre pays. Au cours de la lutte, notre Parti a su enrichir son fonds de connaissances révolutionnaires, développer constamment ses capacités de création et son art de direction politique, non seulement par un travail constant d'analyse, de récapitulation et de généralisation de notre propre expérience, mais encore grâce à une étude attentive, soigneuse et sélective de l'expérience révolutionnaire d'autres pays, compte tenu des conditions concrètes de la révolution vietnamienne.

Sous n'importe quelle forme et dans n'importe quelles conditions, dans les décisions politiques quotidiennes comme dans la lutte, c'est une question de principe pour tout révolutionnaire de ne jamais perdre de vue le but final. Considérer les luttes pour de menus avantages quotidiens, pour des objectifs immédiats comme « tout », et comme « rien » le but final, « sacrifier au présent l'avenir du mouvement » est une manifestation du pire opportunisme dont le résultat ne peut que maintenir les masses populaires éternellement sous le joug de l'esclavage.

Cependant, il est tout à fait insuffisant de s'en tenir seulement au but final. Sur la base d'une définition précise des objectifs de la révolution, l'art de la direction révolutionnaire consiste à *savoir vaincre pas à pas, de façon judicieuse*. La révolution est l'œuvre de millions d'hommes des masses populaires se dressant pour renverser les classes dominantes qui détiennent tout un appareil considérable de violence avec nombre d'autres moyens matériels et moraux. Il en résulte que la révolution est toujours un processus de longue durée.

Des premiers pas au but final, la révolution doit nécessairement passer par de nombreuses étapes d'une lutte extrêmement ardue, complexe, avec de nombreux détours, afin d'éliminer les obstacles les uns après les autres, de changer progressivement le rapport des forces entre la révolution et la contre-révolution, et d'arriver enfin à se créer une position de suprématie écrasante sur la classe dominante. Faire reculer l'ennemi pas à pas, faire remporter des victoires une par une à la révolution pour parvenir à vaincre totalement l'adversaire, à remporter une victoire complète, il s'agit là d'une loi de la lutte révolutionnaire.

Aussi, sur le long chemin menant au but final, est-il impensable d'ignorer les conditions concrètes de la lutte à chaque période donnée, impensable de ne pas se demander, pour ce qui est de la révolution, à quel moment, dans quelles circonstances, dans quel état de disposition des forces sociales les masses sont en train de mener le combat ; impensable de ne pas se demander, pour ce qui est de l'ennemi, quels sont ses points forts et ses faiblesses, ses manoeuvres et ses visées. Lénine n'a-t-il pas exigé des communistes qu'ils prêtent une attention constante et la plus objective possible, non seulement à la situation intérieure, mais encore à tous les facteurs de l'économie et de la politique mondiales, à toutes les forces de classe dans le pays comme à l'échelle du monde et au rapport entre ces forces. S'il ne prête pas attention à l'ensemble de ces facteurs du mouvement de la réalité, le révolutionnaire ne pourra au mieux qu'entrevoir l'objectif final de la lutte, sans arriver à discerner les moyens de le réaliser et découvrir les voies, méthodes et procédés pratiques pour l'atteindre et s'exposera ainsi dangereusement à de graves erreurs dans la direction de la stratégie et de la tactique révolutionnaires.

Savoir vaincre correctement pas à pas signifie définir pour une période donnée, une situation donnée, les objectifs concrets les plus adéquats, c'est savoir se baser sur les lois objectives pour conduire la lutte de façon à atteindre ces objectifs avec le maximum de succès, à frayer à la révolution de nouveaux pas en avant, la portant à un plus haut niveau, créant les perspectives les plus sûres pour la victoire finale.

L'histoire de notre révolution a ainsi progressé. La victoire de la Révolution d'Août aurait été inconcevable sans les mouvements de 1930-1931, de 1936-1939 et sans la poussée révolutionnaire placée sous le signe du salut national des années 1940-1945.

Le résultat le plus important du mouvement de 1930-1931 que la féroce terreur blanche impérialiste et féodale qui suivit n'a pu effacer, réside en ce qu'il a affirmé de facto le leadership révolutionnaire et la capacité de diriger la révolution du prolétariat dont notre Parti est le représentant, en ce qu'il a apporté aux paysans une foi solide dans le prolétariat en même temps qu'il a apporté aux larges masses ouvrières et paysannes la confiance en leurs grandioses forces révolutionnaires. D'un autre côté, en affirmant la justesse de la ligne révolutionnaire du prolétariat et les grandes capacités révolutionnaires des ouvriers et des paysans, il a également démasqué la tendance au compromis, le caractère aventureux, réformiste, instable et non radical de la bourgeoisie nationale et de la petite bourgeoisie, en même temps qu'il dévoile devant la nation entière la nature ultra-réactionnaire de la classe des propriétaires fonciers et des bourgeois compradores. C'est une première victoire de portée décisive pour tout le développement ultérieur de la révolution. A vrai dire, sans les luttes de classes qui secouèrent les années 1930-1931 au cours desquelles les ouvriers et les paysans ont déployé une énergie révolutionnaire extraordinaire, il n'y aurait pas eu la poussée des années 1936-1939.

Il est rare de trouver dans un pays colonial une période de luttes légales et semi-légales en coordination étroite avec les activités clandestines et illégales comme dans les années 1936-1939. Quand le Front populaire prit le pouvoir en France, notre Parti estima que c'était une occasion des plus favorables pour faire faire un nouveau pas à la révolution ; si le Parti a pu mettre à profit cette possibilité, c'est parce que son champ d'action révolutionnaire essentiel a été bien préparé dès 1930-1931. Suivant l'enseignement de Lénine qui dit que « les tâches politiques concrètes doivent être situées dans un milieu concret » 1, le Parti s'est fixé pour tâche directe pendant la période 1936-1939, de combattre la réaction coloniale (sans renverser la domination colonialiste en général), lutter contre le fascisme et la guerre, revendiquer les libertés démocratiques, l'amélioration des conditions de vie et la paix. Le Parti était pleinement conscient que ces revendications ne constituaient pas en elles-mêmes

1 V.I. Lénine. Oeuvres. Editions sociales, Paris 1966 T 11, p 216

1 V.I. Lénine, Oeuvres, Editions sociales Paris 1961, T 9, p 82

l'objectif final, que les réformes ne sauraient changer de façon radicale l'ordre social existant, que l'objectif de la révolution ne sera atteint que si, à la fin, la domination impérialiste et féodale est renversée au moyen de la violence révolutionnaire, et que le pouvoir revienne au peuple. Cependant, Lénine lui-même a dit que sans les libertés démocratiques apportées par la Révolution de Février (1917), il aurait été difficile d'avoir le mouvement de lutte profonde des larges masses qui a conduit à la victoire de la Grande Révolution d'Octobre. En des termes analogues, nous pouvons parler du rôle du mouvement démocratique des années 1936-1939 vis-à-vis du triomphe de la Révolution d'Août. Ce fut une période d'effervescence, d'agitation des masses sans précédent sous la domination française. Sous de nombreuses formes d'organisation et d'action d'une grande souplesse et d'une grande variété, y compris l'utilisation des « chambres de représentants du peuple » et « conseils coloniaux » créés par les colonialistes français eux-mêmes, le Parti a mobilisé et éduqué politiquement des millions de personnes, notamment les ouvriers et les paysans, dans des luttes politiques se déroulant dans les villes et les campagnes, dans les usines, plantations, mines comme dans les villages et hameaux, préparant les conditions pour engager les masses dans de nouvelles luttes acharnées pendant la période 1940-1945.

Lors du déclenchement de la deuxième guerre mondiale, les colonialistes français ont offert à genoux l'Indochine aux fascistes nippons. Un double joug pesait sur notre peuple. Le Parti estimait alors que l'oppression, l'exploitation et la guerre rendaient chaque jour le peuple plus révolutionnaire et que devait venir la période où la révolution allait immanquablement éclater. Sur l'initiative du Président Ho Chi Minh, le Parti fonda le Front Viet Minh afin de rassembler de la façon la plus large les forces nationales démocratiques. En même temps, il préconisait d'édifier les bases de la révolution et les premières unités de forces armées, de mener la lutte contre les Français et les Japonais, d'étendre la guérilla et le mouvement des insurrections partielles.

Au moment de l'éviction des Français par les Japonais, événement prévu par le Parti, il a su saisir l'occasion, changer rapidement d'orientation et déclencher une lutte ardente contre les Japonais, pour le salut national. Ce fut une période de mobilisation puissante des masses, de développement en profondeur et en ampleur des forces politiques à la campagne et dans les villes, dans la plaine et dans les hautes régions, en coordination avec le développement des forces armées et la préparation dans tous les domaines en vue de l'insurrection générale.

Le triomphe éclatant de la Révolution d'Août n'a pas uniquement été le résultat du mouvement de libération nationale de la période 1940-1945, mais celui d'un processus révolutionnaire entretenu et préparé à travers les deux répétitions générales des années 1930-1931 et 1936-1939.

La lutte révolutionnaire se déroule constamment dans tous les domaines de la vie sociale : politique, économique, culturel. C'est pourquoi vaincre pas à pas signifie savoir dans chaque domaine mobiliser et organiser les masses pour briser une à une les mesures politiques de l'ennemi, ses manœuvres et visées, savoir définir et atteindre à tout prix des objectifs réalisables dans chaque période donnée, dans chaque combat, créant des conditions pour faire avancer le mouvement et le porter à un niveau plus élevé.

Chaque succès en engendre d'autres, et un succès dans un domaine renforce la lutte dans d'autres domaines. Partant de zéro, le mouvement naît et se développe, passant d'un niveau à un niveau plus élevé, repoussant l'ennemi de position en position, consolidant sans cesse des succès partiels, élargissant sans arrêt le champ d'action de la révolution en vue de remporter la victoire totale.

Au cours de la révolution vietnamienne, la conquête du pouvoir revêt cette particularité de partir des insurrections partielles pour aboutir à l'insurrection générale : c'est justement appliquer la méthode « vaincre pas à pas » d'une façon adaptée aux conditions concrètes de notre pays.

Cette méthode matérialise l'unité entre l obstination dans la poursuite de l'objectif final et la clairvoyance dans la façon de saisir le mouvement de la réalité concrète. Elle est l'art de concilier de façon dialectique la rigueur de principe et la souplesse dans l'action, c'est l'art d'appliquer dans la direction de la révolution la loi de développement menant des changements progressifs aux bonds qualitatifs. L'audace et la détermination sont nécessaires pour définir les tâches, méthodes et tactiques nouvelles. Il importe de prévoir, au moins dans les grandes lignes, le résultat de nos actions, ainsi que toutes les possibilités d'évolution de la situation objective. Dans la pratique, les choses dévoilent constamment de nouveaux aspects, de nouvelles possibilités, sur lesquels il convient de se baser pour rectifier à temps nos actions, préconiser rapidement des méthodes et tactiques nouvelles permettant ainsi à la direction stratégique et tactique de répondre à chaque instant à une situation qui ne cesse d'évoluer. C'est à cette condition qu'on peut faire progresser la lutte de façon assurée, en faisant alterner les changements graduels et les bonds en avant, en obtenant des succès mineurs puis majeurs, dans le mouvement comme dans le rapport des forces en présence, pour arriver au bond décisif qui amène la victoire finale.

Lénine a énergiquement combattu le subjectivisme et le volontarisme, ainsi que toute manifestation de passivité en politique. Il exige que les partis communistes élaborent leurs politiques et leurs tactiques en alliant « la pleine lucidité scientifique dans l'analyse de la situation objective et de son évolution, à la reconnaissance on ne peut plus catégorique du rôle de l'énergie, de la création et de l'initiative révolutionnaires des masses. »[1]

La révolution n'est pas un « coup d'Etat », ni l'aboutissement d'un complot. Elle est l'œuvre des grandes masses. C'est pourquoi, *mobiliser, rassembler les forces des grandes masses, former et développer l'armée politique de la révolution est une question fondamentale, décisive.*

Cette tâche doit être poursuivie de façon permanente et durable, à toutes les périodes, en l'absence de toute situation révolutionnaire comme quand cette situation apparaît ou est bien mûre. Pour ce, il est nécessaire de se mêler quotidiennement aux masses, d'agir partout où elles se trouvent, y compris au sein des organisations ennemies. On doit se tenir parfaitement au courant de la situation dans le camp ennemi comme dans le nôtre, apprécier correctement les desseins, activités et possibilités de l'ennemi, juger avec précision des changements survenus dans ses rangs, et en même temps bien connaître l'état d'esprit, les aspirations et les possibilités des grandes masses.

De cette façon, il sera possible de lancer en temps opportun des mots d'ordre adéquats, incisifs, susceptibles d'entraîner et de mobiliser les grandes masses pour les engager dans la lutte, passant des formes mineures à des formes plus élevées et, à travers elles, sans cesse éveiller la conscience politique des masses et développer l'armée de la révolution tant en profondeur qu'en étendue.

Avant de conquérir le pouvoir, et à cet effet, l'arme unique de la révolution, des grandes masses est *l'organisation.* Le trait spécifique du mouvement révolutionnaire dirigé par le prolétariat est son esprit d'organisation élevé. L'ensemble des activités visant à amener progressivement les masses à se dresser et finalement à renverser la classe dominante peut se résumer en un mot : organiser, organiser, organiser. La propagande comme l'agitation visent à organiser les masses ; et seule l'organisation des masses sous une forme ou une autre permet de les éduquer et de créer la force considérable de la révolution, car une fois organisées, les masses voient leur force centuplée. On doit organiser les masses pour la lutte, mais c'est précisément par la lutte qu'on les éduque et organise, qu'on développe les forces révolutionnaires.

Aussi la propagande, l'organisation, la lutte doivent-elles être étroitement associées, toutes ces activités visant de concert à former et à développer l'armée politique des masses en vue d'accomplir des bonds décisifs.

Notre Parti, au cours des diverses périodes, a su exploiter toutes les occasions pour organiser les masses en employant les méthodes et les formes appropriées. Il a su leur inculquer un intérêt conscient pour les événements politiques grands et petits de tous les jours, les amener à acculer par la lutte l'ennemi à l'embarras et à la passivité, tout en édifiant et en développant au mieux nos propres forces. Même dans la clandestinité la plus stricte, le Parti a su imaginer les formes d'organisation les plus variées, les plus larges, les plus souples pour rassembler les masses, les guider dans une lutte aux formes de plus en plus élevées, et par ces moyens, les éduquer et élargir les rangs de la révolution. Prenant comme base l'action illégale, le Parti a su avec habileté la combiner avec l'exploitation de toute possibilité d'action légale. Dans des situations bien définies, il a engagé la lutte pour la légalité, non pour se créer des illusions sur la voie « légale » de conquête du pouvoir et les faire partager aux masses, mais pour étendre le travail d'éducation et de rassemblement de la population, étendre l'influence de la révolution. Dans ces moments, le Parti a dû combattre et les tendances timorées, conservatrices, et le légalisme, les atteintes au principe d'organisation clandestine du Parti, la tendance à sous-estimer l'édification et le développement du Parti et des organisations de masses résolues au combat. Si le légalisme n'était pas prévenu et combattu à temps, il aurait pu s'ensuivre des conséquences dangereuses, avec les brusques changements dans la situation, les attaques de l'ennemi, l'obligation pour le Parti de passer rapidement dans l'illégalité.

Organiser et lutter, lutter et organiser, puis encore lutter... Une lutte en engendre d'autres ; et une fois les masses engagées dans la lutte, elles n'en prendront que plus vite conscience ; par leur propre expérience, elles découvriront plus facilement la vérité et la voie pour aiguiller leur action.

Nous voyons ici l'importance exceptionnelle des *mots d'ordre.*

L'art de la direction révolutionnaire, au point de vue stratégique et tactique, comme dans la conduite de la lutte se manifeste en premier lieu par la mise en avant de mots d'ordre justes, pénétrants, répondant à temps à des situations concrètes.

Il serait simpliste de penser que les mots d'ordre économiques sont réformistes et que seuls les mots d'ordre politiques sont révolutionnaires. Il peut y avoir des mots d'ordre politiques réformistes, et des mots d'ordre économiques qui sont révolutionnaires. La question est de savoir quand et comment un mot d'ordre est lancé, et quel objectif il vise. Un parti authentiquement révolutionnaire, constamment fidèle au but final de la révolution, a les possibilités, par un moyen ou un autre, d'imprimer la marque de la révolution sur tous les mots d'ordre comme sur toutes les formes d'organisation et de lutte, y compris les mots d'ordre et les formes qui ont le moins de couleur politique, considérés alors comme des moyens néces-

[1] V.I Lénine, Œuvres, Editions sociales Paris 1967, T.13, p.31

saires pour rassembler les masses quand la situation ne permet pas encore de passer à des actions révolutionnaires résolues.

Dans toutes les périodes, notamment dans la période pré-insurrectionnelle de la Révolution d'Août 1945, le Parti a su habilement combiner les mots d'ordre d'action avec les mots d'ordre de propagande, et lier les objectifs immédiats aux objectifs fondamentaux. Un mot d'ordre parfaitement adapté à une situation concrète est capable de susciter tout un mouvement. Un exemple vivant : le mot d'ordre « Sus aux dépôts de riz, pour vaincre la famine », lancé par notre Parti dans la période préparatoire de la Révolution d'Août. Avancé au moment où une terrible famine ravageait le Bac Bo et le Nord du Trung Bo, il répondait aux aspirations les plus impérieuses des masses. Aussi a-t-il attisé le feu de la haine dans les grandes masses, et les a-t-il incitées à se dresser dans un élan révolutionnaire bouillonnant qui conduisit à l'insurrection pour la prise du pouvoir.

Il faut bien faire la différence entre les mots d'ordre de propagande et les mots d'ordre d'action, pour éviter d'engager les masses dans des batailles décisives ou trop tôt, ou trop tard. Les uns et les autres doivent constamment changer, pour coller à l'évolution de la lutte, notamment les mots d'ordre d'action toujours liés à la lutte quotidienne, doivent être des plus mobiles, au point de changer parfois d'heure en heure. On doit savoir, selon l'évolution de la situation, élever progressivement les mots d'ordre d'action, et à la fin, le moment venu, immédiatement transformer des mots d'ordre jusque-là de propagande en mots d'ordre d'action directe et résolue. Engager les masses dans des batailles décisives trop tôt ou trop tard constitue toujours un danger pour la révolution. En toutes circonstances, ce qui importe le plus, ce qui préserve fondamentalement des erreurs, c'est bien se pénétrer de la nécessité de partir du concret, dans le raisonnement comme dans toute décision concernant l'action. Dans toute période révolutionnaire, la situation évolue avec une grande rapidité et de façon très complexe. Aussi, Lénine a-t-il souligné : « Substituer l'abstrait au concret est une des erreurs les plus graves et les plus dangereuses en temps de révolution. » [1] Lénine a sévèrement critiqué ceux qui, devant les tournants de l'histoire, ne savent pas s'adapter à la situation et continuent à se cramponner à d'anciens mots d'ordre, hier valables, aujourd'hui vidés de toute signification.

Pour que la révolution puisse éclater et triompher, il faut qu'il y ait *situation révolutionnaire*. Cette situation résulte de la combinaison de toute une série de facteurs nécessaires, objectifs et subjectifs. Il faut se garder de l'attente passive comme de l'impatience à vouloir « brûler les étapes ».

[1] V.I. Lénine.Oeuvres,Editions sociales Paris 1957T.25, p.205

Avant comme après la première guerre mondiale, les situations révolutionnaires, l'éclatement et la victoire des révolutions sont généralement liés d'une façon ou d'une autre aux guerres mondiales provoquées par l'impérialisme. Cependant, on ne saurait en conclure que la guerre est l'origine nécessaire ou la condition indispensable de la révolution, et attendre l'éclatement d'une guerre pour faire la révolution.

La révolution est avant tout le résultat des contradictions de classes exacerbées à l'extrême dans chaque pays. Auparavant, quand les guerres impérialistes ne pouvaient être évitées, objectivement elles pouvaient accélérer la crise révolutionnaire en cours dans divers pays. Exploitant cette situation, les communistes préconisaient de « transformer la guerre impérialiste en guerre civile révolutionnaire ».

La conjoncture internationale actuelle diffère radicalement de la situation d'avant et d'après la première guerre mondiale. Aujourd'hui, alors que le système socialiste mondial et les forces qui combattent l'impérialisme en vue de transformer la société dans le sens du socialisme sont en train de déterminer le contenu essentiel, l'orientation et les particularités essentielles de l'évolution historique de la société humaine, la possibilité de faire sauter les maillons les plus faibles dans ce qui reste du réseau impérialiste s'est accrue dans une mesure sans précédent, en même temps que la possibilité réelle de prévenir une guerre mondiale.

L'intérêt fondamental du prolétariat, des peuples et des nations dans le monde entier consiste *à la fois à sauvegarder la paix mondiale et à impulser la révolution dans différents pays.* Ces deux objectifs sont organiquement liés, l'un constituant une prémisse pour l'autre, et sont tous les deux parfaitement réalisables, une fois que les communistes, partant fermement de la position stratégique d'offensive de la révolution mondiale, arrivent à créer un front unifié de toutes les forces luttant pour la paix, l'indépendance nationale, la démocratie et le socialisme, et sont déterminés à vaincre toute guerre d'agression provoquée par l'impérialisme, à briser chaque manœuvre politique, chaque complot belliciste de sa part, pour faire reculer l'impérialisme pas à pas, le renverser pan par pan, et arriver finalement à le renverser en totalité.

La révolution sudvietnamienne est une application correcte de cette orientation stratégique. Elle prouve qu'en l'absence de guerre mondiale, et même dans la nécessité de préserver la paix mondiale, la révolution peut toujours éclater et triompher. Intensifier la révolution antiimpérialiste, non seulement n'est pas contradictoire avec la sauvegarde de la paix mondiale, mais s'avère en fait être une direction d'attaque fondamentale pour préserver de façon véritablement efficace la paix générale dans le monde. Inversement, prévenir l'éclatement d'une guerre mondiale, défendre la paix constitue aussi une direction d'attaque contre l'impérialisme, qui crée des conditions objectives supplémentaires pour les progrès de la révolution dans tous les pays

GUERRE MONDIALE OU REVOLUTION MONDIALE?

Les contradictions inter-impérialistes: les monstres qui s'entredévorent.

"Tous les réactionnaires sont des tigres de papier. En apparence, ils sont terribles, mais en réalité, ils ne sont pas si puissants. A envisager les choses du point de vue de l'avenir, c'est le peuple qui est vraiment puissant et non les réactionnaires."
Mao Tsétoung, 1946

La situation internationale se caractérise actuellement par le développement des contradictions politiques, économiques et militaires à tous les niveaux, ceci ayant comme conséquence directe de provoquer une série de bouleversements aux quatre coins du monde. Face à une masse d'événements que nous parvenons mal à démêler, certains aspects ressortent. Parmi ceux-ci, nous concentrerons notre attention sur la question de la guerre et de son corrolaire: la révolution. Nous dirigeons-nous vers une troisième guerre mondiale ou vers une révolution mondiale?

Pour comprendre le chaos actuel, il faut savoir qu'il est le résultat de contradictions qui germent depuis de nombreuses années et qui sont portées à un degré supérieur aujourd'hui. A la fin de la deuxième guerre mondiale, l'impérialisme avait réussi à stabiliser le monde capitaliste issu de la période chaotique de 1914-1945. Pour cela, il avait freiné la progression du mouvement ouvrier en Europe, affronté la progression du mouvement de libération nationale après sa défaite en Chine (interventions en Corée et au Vietnam en remplaçant les vieux impérialistes), installé un vaste système policier en

Amérique Latine, au Moyen-Orient, en Afrique, et finalement réprimé son propre mouvement ouvrier. C'était l'époque où le dollar américain régnait partout, où les magnats de Exxon ont établi leur domination sur les arabes par dizaines et où l'empire américain réorganisait le monde capitaliste en Europe et au Japon. Durant cette époque, le mouvement ouvrier mondial subit une série de graves échecs et perdit sa direction révolutionnaire lorsque la ligne révisionniste devint ouverte et dominante dans le mouvement communiste. A partir des années 60, la consolidation du capitalisme en URSS transforme ce pays en une puissance impérialiste qui rivalise avec les Etats-Unis pour opprimer les peuples. Bref, le mouvement ouvrier traversait une période noire.

Mais l'impérialisme loin de résorber les contradictions les porte à un degré supérieur. D'abord, la concurrence entre les Etats-Unis et les pays capitalistes que ces derniers ont relevé (pays européens de la CEE, Japon) s'accentue, au point de remettre en question le système de domination sur le monde. L'affrontement avec l'URSS conduit à des défaites américaines dans le tiers-monde. Mais le facteur déterminant demeure en dernière analyse la lutte des prolétariats et des peuples contre l'impérialisme. Cette lutte passe à travers une étape d'organisation au début des années 60: fondation du FNL au Sud-Vietnam, organisation de mouvements insurrectionnels en Indochine, Philippines, Amérique Latine, Afrique coloniale (création du MPLA et du Frélimo en 1964), etc. A partir du milieu de la décennie, les coups que ces mouvements portent à l'impérialisme deviennent extrêmement menaçants. Le sommet est atteint en février 1968 avec l'héroïque offensive du Têt au Vietnam: le peuple vietnamien détruit le potentiel militaire américain qui ne cesse de reculer à partir de ce moment. La poussée populaire s'accentue ailleurs: élection du gouvernement anti-impérialiste d'Allende au Chili en 1970, déclaration d'indépendance de la Guinée-Bisseau en 1972. Au Moyen-Orient, l'Organisation pour la Libération de la Palestine marque des gains.

Avec l'arrivée au pouvoir de Nixon en 1968 et sa réelection en 1972, la bourgeoisie américaine tente de se ressaisir et de contre-attaquer. L'impérialisme tente une dernière poussée en Indochine avec les bombardements massifs au Vietnam et l'invasion au Cambodge. La CIA renverse Allende en 1973, alors qu'elle avait contribué à la répression de l'OLP en Jordanie fin 1970. Mais ce dernier sursaut appuyé sur une offensive économique contre la CEE et le Japon (surtaxe américaine sur les produits importés, guerre des prix, etc.) échouera lamentablement face à l'extension de la crise et des victoires des peuples dans le monde, combinées au réveil des prolétariats en Europe et en Amérique. Face à cet échec, la bourgeoisie américaine se divise, Nixon est éliminé, et depuis ce temps, l'impérialisme ne cesse de subir de cuisants échecs, dont en premier lieu la libération totale de l'Indochine (Vietnam, Cambodge, Laos), ainsi que la libération des colonies portugaises en Afrique, l'extension du mouvement de masse au Portugal, en Italie, etc.

Cet aperçu général met en relief les contradictions qui se développent aujourd'hui.

ETATS-UNIS ET URSS: DETENTE OU AFFRONTEMENT?

Pendant que l'impérialisme américain subit revers après revers, ses concurrents les plus sérieux menacent son hégémonie et c'est ce qui accroît la tension dans le monde. Parmi ces concurrents, l'URSS vient au premier plan. La nouvelle bourgeoisie soviétique tente de prendre la place que joue la bourgeoisie américaine depuis 1945. L'impérialisme de la nouvelle bourgeoisie soviétique est une condition même de sa survie: le pillage du tiers-monde, de l'Europe, etc., lui est nécessaire pour assurer sa base sociale et ses projets d'expansion économique. Elle crée le "social-impérialisme": l'impérialisme en fait, le socialisme en parole. C'est pourquoi elle pratique largement le néo-colonialisme dans ses relations avec le tiers-monde, forçant ces pays à s'engager dans des rapports inégaux où l'URSS échange ses produits industriels et son "know-how" scientifique pour les ressources naturelles à bas prix et pour le contrôle des marchés locaux. Cette politique s'est développée au point où de nombreux pays, en Europe centrale et orientale, l'Inde, l'Irak, etc. sont subjugués à des degrés divers par l'impérialisme soviétique. Ailleurs dans le monde, par le contrôle qu'elle exerce sur de nombreux partis révisionnistes, l'URSS tente de faire pression ou si possible de prendre le contrôle de pays entiers.

L'impérialisme américain n'est certainement pas dupe de cette situation, et il tente de s'opposer aux progrès de l'URSS. Cependant, à l'étape actuelle, les deux superpuissances ne sont pas encore prêtes à s'engager dans la bataille finale. De plus, ils doivent écraser les véléités des autres puissances impérialistes de se hisser au niveau des super-grands. C'est pourquoi ils ont élaboré la politique dite de "détente". L'été dernier, cette politique de "détente" fut élevée au niveau des principes lors de la conférence de Helsinki où l'URSS, les Etats-Unis (et le Canada) ont signé avec tous les autres pays d'Europe un document spécifiant qu'aucun pays n'interviendrait par la force. Cependant, on "omit" de traiter des aspects militaires de la situation actuelle carectérisée par un accroissement phénoménale des forces militaires des deux super-puissances en Europe, et on put se rendre compte que toute la conférence n'était en fait qu'une mascarade pour faire accepter par les pays européens le statu quo actuel, c'est-à-dire la domination des Etats-Unis et de l'URSS sur leurs "zones d'influence".

Cette réalité est basée sur le fait que les deux super-grands ne sont pas prêts à s'affronter immédiatement. La détente leur permet donc de consolider leurs forces, d'éliminer l'opposition à l'intérieur de "leur" camp, et de mener une guerre d'usure dans le but de s'approprier du maximum d'avantages avant l'affrontement décisif.

LA MEDITERRANEE: UNE NOUVELLE ZONE DE TEMPETES

Depuis l'aggravation de la crise mondiale, les contradictions se sont déplacées pour atteindre durement la zone médiaterranéenne, sorte de zone tampon entre les places fortes du capitalisme européen (Allemagne, Pays-Bas, France, Grande-Bretagne) et les pays du tiers-monde d'autre part. Jusqu'à récemment, ces pays, partant du Portugal et de l'Espagne pour inclure l'Italie, la Grèce, Chypre, la Turquie, jouissaient d'un climat politique relativement stable assuré par la féroce répression des régimes fascistes soutenus par l'impérialisme américain. Depuis 1973, le fascisme est renversé en Grèce et au Portugal, est fortement ébranlé en Espagne où le Parti Communiste dirige une vaste "junte démocratique", et en Italie, le Parti Communiste devient le plus important parti du pays après sa victoire retentissante lors des élections régionales d'août dernier. Le coup d'Etat à Chypre, fomenté par les colonels grecs et la CIA, échoue, mais provoque l'affrontement entre la Turquie, la Grèce et les Etats-Unis qui en sortent profondément discrédités des deux côtés de la barrière!

Définir la Méditerranée comme la nouvelle zone des tempêtes signifie donc que ces pays traversent une période de transition alors que l'impérialisme américain est à son déclin et que les peuples de ces pays se révoltent contre l'exploitation et contre l'oppression. Mais cette révolte a aussi un effet sur les contradictions inter-impérialistes. C'est ce que nous avons tenté de démontrer dans un précédent article sur le Portugal.(1) Ailleurs en Europe, la révolte populaire contre la domination conjointe des bourgeoisies européennes et de l'impérialisme américain demeure canalisée par les Partis Communistes dont la plupart restent fortement liés à l'union Soviétique et par là, à sa politique impérialiste. D'une certaine façon, la lutte des peuples se trouve prise entre deux feux: un nouvel impérialisme au visage "socialiste" s'avance pour remplacer la domination historique des américains. Cette situation provoque de profonds bouleversements partout en Europe du sud, dont chacun tente de tirer profits. Et il ne faut pas oublier non plus le jeu de la bourgeoisie européenne elle-même, sans doute considérablement plus faible que les deux super-grands, mais qui tente de profiter de la situation pour accroître son pouvoir. Le prolétariat européen doit donc combattre à la fois sa propre bourgeoisie, alliée majoritairement à l'impérialisme américain, l'impérialisme américain lui-même qui encourage les partis de droite en Italie, au Portugal, etc., et finalement l'impérialisme soviétique dont la présence plus discrète est assurée par les fractions dominantes de la majorité des Partis Communistes européens.(2)

LA SITUATION EXPLOSIVE AU MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient constitue un point-clé de la stratégie impérialiste mondiale. Constituant une proie de choix avec ses immenses ressources énergétiques, bien située géographiquement et peu peuplée, cette région est le terrain d'un affrontement majeur entre les impérialismes, et entre ceux-ci et les peuples. Jusqu'à récemment, les américains possédaient le gros bout du bâton. S'appuyant sur leur allié qui est en même leur colonie, Israël, les américains établirent des rapports privilégiés avec deux pays stratégiques, l'Arabie Séoudite et l'Iran, qu'ils armèrent et organisèrent en gendarmes de la région. Les percées soviétiques furent plus tardives et moins sûres, en Irak, en Syrie, en Egypte,(3) dominés par des fractions militaires nationalistes et opposées à la domination séculaire de l'impérialisme anglo-américain. Mais dans ce jeu des superpuissances s'est trouvé un espace politique qu'a occupé le peuple palestinien dans sa lutte de libération nationale. Les palestiniens ont déjoué la stratégie impérialiste jusqu'à date et réussi ce que personne n'avait accompli encore, soit l'unification du peuple arabe dans la lutte contre un ennemi commun, Israël. Cette unification politique du peuple arabe a forcé les régimes réactionnaires ou bourgeois de s'unir derrière les revendications palestiniennes, et de soutenir l'OLP de façon concrète. Cette alliance fragile entre l'OLP et les régimes arabes a permis de soutenir un vaste mouvement anti-impérialiste qui prit un nouvel essor avec la guerre de 1973. A ce moment, les pays arabes producteurs de pétrole (sauf l'Iran) bloquent leurs exportations vers les Etats-Unis et l'Europe occidentale, et ce geste bouleverse les rapports impérialistes dans le monde.

Pourtant, tel que le démontre la situation actuelle, l'impérialisme américain ne s'est pas avoué vaincu. Sa politique diversifiée tente de briser le front arabe en renforçant les régimes les plus réactionnaires et en écrasant le mouvement palestinien. Le revirement de l'Egypte, causé en bonne partie par le fait que l'URSS n'avait pas voulu la soutenir de façon conséquente, a entraîné la signature de l'accord avec Israël et la répression contre l'OLP.(4) Kissinger a réussi d'autre part à resserrer les liens avec l'Iran en concluant d'importants accords économiques et militaires: le résultat immédiat en est l'offensive contre les mouvements révolutionnaires en Iran et dans les émirats du Golfe.(5) L'offensive américaine se poursuit au Liban avec l'armement des groupes fascistes et les agressions contre la gauche libanaise et les camps palestiniens. Bref, l'avantage immédiat a été repris par l'impérialisme américain.

Mais encore là, les contradictions de base demeurent. Le mouvement palestinien, facteur principal de l'unité et de la combativité populaire arabe, demeure fort, son audience dans le monde n'a cessé de croître depuis le discours de Arafat à l'ONU. Les palestiniens et les peuples arabes doivent cependant faire face à la tentative soviétique de récupérer leur lutte. D'une certaine façon, ils sont eux aussi pris "entre deux feux".

L'IMPERIALISME ET LES PAYS DU "DEUXIEME MONDE"

L'accentuation des contradictions produit de puissants effets sur les relations entre les superpuissances d'une part, et tous ces pays capitalistes et impérialistes de second ordre qui furent qualifiés de "second monde" par Teng Siaoping en 1974.

Ces pays capitalistes ne forment pas un bloc, mais ils ont en commun le fait d'être des pays capitalistes avancés, pratiquant l'impérialisme à l'ombre des grandes puissances, tout en subissant eux-mêmes les tentatives américaines et soviétiques pour les dominer. Les pays européens de la CEE, le Japon, et aussi dans une certaine mesure, le Canada, tentent de se renforcer comme puissance capitaliste et impérialiste, et pour cela, de renégocier les accords de dépendance qui les lient à l'empire américain. Pour cela, la bourgeoisie de ces pays doit choisir entre:

- la voie de la collaboration encore plus grande avec l'impérialisme américain; c'est, entre autres, la politique de la République Fédérale Allemande;
- la voie de l'ouverture vers l'URSS. Cette voie représente un changement trop important pour que la bourgeoisie européenne s'y dirige fermement;
- la voie de l'indépendance face aux super-puissances, dans la lignée de la politique gaulliste en France. On peut dire que cette voie a subi un sérieux échec après la faillite de la stratégie économique de l'Europe face aux Etats-Unis qui l'ont brisée en mille miettes, particulièrement lors de la fameuse "crise du pétrole".(6)

Les pays de la CEE sont mal placés pour faire un choix favorable à leurs intérêts actuellement. Leur domination économique par les Etats-Unis est déjà très forte et laisse peu de manoeuvres: les américains par exemple détiennent le pouvoir sur des secteurs stratégiques comme l'énergie, l'électronique et l'informatique, etc. La politique d'indépendance de la CEE s'est heurtée à une formidable opposition de la part des Etats-Unis et même la France, grand porte-parole de l'indépendance européenne, rentre dans le rang actuellement derrière la RFA.

Mais cette situation provoque de graves troubles sociaux dans ces pays. La domination américaine accentue la crise, détruit l'industrie locale, provoque l'inflation et le chômage. Le prolétariat européen s'éveille et lutte contre cette politique. A l'autre bout du monde, le Japon tente de s'ouvrir à l'URSS, à la Chine. Bref, aucune stabilité n'est possible sans une véritable restructuration des rapports de forces dans le monde. Car si l'impérialisme américain est assez fort actuellement pour conserver son pouvoir, c'est un pouvoir contesté de toutes parts, c'est un pouvoir qui craque.

Le social-impérialisme soviétique ne semble pas pour le moment faire des gains importants face aux pays du "deuxième monde", et ceci est dû principalement à l'intégration trop poussée de la bourgeoisie de ces pays à l'empire américain. Mais l'impérialisme soviétique

compte sur d'autres atouts, tous aussi importants. Nous avons parlé plus tôt du contrôle qu'elle exerce sur de nombreux partis révisionnistes et par là sur le mouvement ouvrier. Cet atout stratégique se combine à un deuxième: la supériorité militaire soviétique en Europe. L'URSS est devenue la plus forte puissance militaire en Europe, tant sur le plan de l'armée conventionnelle (infanterie, marine, aviation) que sur le plan des armes nucléaires. Bien sûr, les bombes américaines sont assez importantes pour tout raser l'Europe y compris l'URSS, mais l'équilibre atteint en ce domaine pourrait faire hésiter les Etats-Unis devant la possibilité de la guerre nucléaire. Ce qui a donc pour effet de reporter l'attention sur les armes conventionnelles, et là-dessus, l'URSS domine totalement. Plus de 60% du budget total du pays y est consacré, plus d'un million de soldats sont concentrés aux frontières de l'Europe occidentale, la marine soviétique domine la mer du nord, conteste la première place aux américains en Méditerranée, etc. La puissance militaire soviétique compense donc en bonne partie pour les déficiences de son influence politique et économique.

L'affrontement violent entre ces puissances impérialistes est donc inévitable, à moins que les peuples ne déjouent tous les calculs.

Notes

1) **Le Portugal, l'ouverture d'une crise prolongée,** vol. 5, no 1. Dans ce texte est expliqué pourquoi la méditerrannée est une nouvelle "zone des tempêtes".

2) Il ne faut pas totalement identifier les partis révisionnistes à l'impérialisme soviétique. Certains partis, tels le PCI et le PC de l'Espagne ont pris leurs distances face à Moscou, pour se transformer en parti réformiste de la bourgeoisie nationale et de la petite bourgeoisie. D'autres partis cependant, tels le PCF, le PC de l'Allemagne occidentale, demeurent sous la coupe des soviétiques.

3) Voir à ce sujet d'excellente étude de M. Hussein, **L'Egypte**, publié par Maspéro.

4) Déjà, le gouvernement égyptien a fermé la radio de l'OLP et a pris des mesures restrictives contre les Palestiniens qu'ils accusent d'être dirigés par l'URSS.

5) Voir la brochure **La lutte du peuple en Oman**, publiée par le CEDETIM, décrivant la lutte de libération dirigée par le Front Populaire de Libération d'Oman, contre l'impérialisme britannique, américain et iranien.

6) Les américains ont profité de la crise du pétrole en permettant à leurs monopoles de bénéficier de l'augmentation des prix pour affaiblir l'Europe qui doit importer plus de 75% de ses besoins.

Un vaste mouvement populaire contre l'impérialisme.

"Les victoires des peuples du Vietnam et du Cambodge sont nos victoires et nous indiquent le chemin à suivre."
Carmen Castillo, dirigeante du MIR

Les peuples ont accentué leurs luttes dans la même mesure que s'affaiblissait l'impérialisme américain dans le monde. En dernière analyse, le renforcement des peuples demeure le facteur déterminant de la situation internationale actuelle. Ainsi s'ouvre un chemin vers la révolution et la libération.

LE SENS DES LUTTES DE LIBERATION NATIONALE

Le front principal de ce vaste mouvement contre l'impérialisme a certainement été celui des luttes de libération nationale menées en Asie, en Afrique et en Amérique Latine. Malgré plusieurs échecs et une répression féroce, ces luttes ont atteint une ampleur inégalée. De plus, ces luttes prennent un nouveau caractère, un caractère plus révolutionnaire et authentiquement populaire, fusionnant ainsi la lutte anti-impérialiste et la lutte pour le socialisme. Sous la direction de véritables partis communistes, les luttes de libération nationale secouent le joug de l'impérialisme, mais aussi posent les conditions pour le passage direct et ininterrompu vers le socialisme, sans période de transition capitaliste.

Ce sont les peuples indochinois qui ont porté ces luttes à leur niveau le plus élevé. La victoire totale des peuples du Vietnam, du Laos et du Cambodge, n'est pas seulement une victoire militaire locale, c'est d'abord et avant tout une victoire politique: c'est la preuve que la victoire du peuple est possible en autant que s'exerce une juste direction révolutionnaire. C'est cela que les américains ont voulu écraser alors qu'ils savaient déjà que la victoire militaire sur le terrain même n'était plus possible pour eux. Cette victoire politique comporte aussi d'énormes implications stratégiques. Toute cette région du monde se trouve maintenant influencée, appuyée par les trois peuples victorieux. La victoire définitive du Laos récemment est une indication de l'avenir, en ce sens que le rapport de forces est changé: l'impérialisme ne peut plus manoeuvrer comme auparavant, et le peuple devant ses fantoches peut renverser rapidement la situation en sa faveur. Ce processus s'étend actuellement en Thaïlande, en Malaisie et en Birmanie, où se développent depuis longtemps les forces populaires sous la direction de partis marxistes-léninistes.

Dans les autres pays asiatiques, la situation est plus complexe. Dans le sous-continent indien, le processus révolutionnaire est considérablement freiné par la politique de la bourgeoisie nationale liée à l'impérialisme soviétique.(1) Le Parti Communiste de l'Indonésie, reconstruit sur une base marxiste-léniniste après le massacre de 1966, fait face à de puissants adversaires. Aux Philippines, la révolte populaire progresse sous la direction de la Nouvelle Armée Populaire et du Parti Communiste allié à des mouvements insurrectionnels musul-

mans.(2) L'avance dans cette région frontalière de l'Asie reste cependant déterminée en bonne partie par la consolidation du front indochinois, et l'affaiblissement général de l'impérialisme américain. Malgré sa défaite récente, celui-ci reste retranché à Formose, en Corée du sud, où il menace la Corée populaire et les peuples de la région.

A la frontière de l'Asie et de l'Europe, dans les pays du Moyen-Orient, le mouvement palestinien dirige la lutte révolutionnaire des peuples arabes. Mais d'une certaine façon, les conditions de son développement sont plus déterminées par l'aggravation des contradictions dans toute la zone méditerranéenne.

En Afrique, le mouvement de libération a franchi une étape stratégique avec la libération de la Guinée-Bissau et du Mozambique. Ces victoires ont renforcé la lutte des peuples au Zimbabwe, en Namibie et en Afrique du sud. Mais la situation demeure encore à l'avantage de l'impérialisme. Celui-ci manoeuvre "tous azimuths" pour freiner la lutte des peuples. Le point central de l'affrontement se situe actuellement en Angola. Dans ce pays, l'impérialisme américain intervient directement par l'intermédiaire du soit-disant "Front national de libération de l'Angola" (FNLA) basé au Zaïre, un des alliés les plus solides de l'impérialisme en Afrique. De plus, il aide le mouvement scissioniste dans la région pétrolifère de Cabinda. Face à cela, le peuple angolais, dirigé par le Mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA) résiste à l'agression.(3) La situation devient plus complexe cependant à cause de l'intervention de l'URSS. Celle-ci soutient le MPLA, qui n'est nullement selon la propagande américaine un "satellite de Moscou", mais un authentique mouvement anti-impérialiste et progressiste, qui comme de nombreux mouvements de libération dans le monde a profité de la concurrence américo-soviétique pour se doter de l'armement nécessaire. Mais à long terme, le MPLA risque de subir des pressions soviétiques et cela peut compromettre l'indépendance véritable du pays s'il ne combat pas contre le social-impérialisme soviétique. L'avenir de l'Angola reste donc lourdement hypothéqué par l'intervention des super-puissances, mais les progrès de la lutte du peuple dirigée par le MPLA permettent d'espérer une libération prochaine. Ceci aurait pour effet de renforcer encore plus le mouvement anti-impérialiste dans cette région du monde.

C'est en Amérique Latine toutefois où l'impérialisme américain reste le plus fort et le plus incontesté. Dans cette région, sa suprématie est presque totale, aucun concurrent impérialiste ne lui conteste le terrain. Il n'a qu'à faire face aux courants nationalistes parmi la bourgeoisie, et au mouvement populaire. Ce dernier, il faut l'admettre, est faible. Dominé depuis plusieurs années par le couple apparemment contradictoire du réformisme et de l'aventurisme militaire, il a subi une série d'échecs dont il a beaucoup de peine à se relever. Le courant révisionniste et réformiste s'était largement discrédité avant 1970, maintenant après le Chili, il devient de plus en plus isolé du mouvement populaire. Quant à l'aventurisme militaire, les défaites du Guatemala (1967), de la Bolivie (1968), de l'Uruguay (1971) ont fait la leçon par la négative qu'un petit groupe armé ne peut remplacer la lutte révolutionnaire des masses.

A cause de son expérience historique très riche, le peuple chilien a porté au plus haut l'étendard de la lutte anti-impérialiste ces dernières années. L'arrivée des gorilles d'autre part a permis de rompre l'illusion réformiste parmi une large couche du peuple. C'est ce qui explique actuellement l'émergence d'un nouveau courant révolutionnaire animé principalement par le MIR, un authentique mouvement anti-impérialiste et révolutionnaire, qui s'est démarqué du révisionnisme et de l'aventurisme de "gauche". Le MIR a sans doute bien des pas à franchir encore avant d'exercer une juste direction révolutionnaire, mais la seule poursuite de son travail dans des conditions incroyablement difficiles (alors que le PC et le PS se contentent des conférences de presse à l'étranger) est une indication positive sur l'avenir. D'autre part, la coordination amorcée par le MIR avec d'autres mouvements du Cône-sud ouvre une perspective continentale qui est certainement une condition sine qua non pour les progrès de la révolution en Amérique Latine. Ailleurs, le mouvement franchit des progrès, difficilement mais sûrement, à Puerto Rico, en Colombie, etc. Dans cette région du monde, le problème central demeure certainement l'isolement et la division entre les peuples face à un ennemi uni et centralisé.

Le sens des luttes de libération nationale dans le tiers-monde se dirige vers l'affaiblissement de l'impérialisme, réduisant sa marge de manoeuvre et amenuisant son potentiel économique. Il est probable toutefois que ces luttes ne pourront triompher sur une large échelle avant que l'impérialisme ne soit beaucoup plus affaibli qu'il ne l'est actuellement. Et avant que cela ne se produise, l'impérialisme utilisera tous les moyens, y compris la guerre mondiale, pour maintenir son pouvoir. De plus, le rôle de l'impérialisme soviétique dans ce processus demeure encore à l'ombre. Plusieurs mouvements révolutionnaires dont l'authenticité ne peut être mise en doute continuent d'entretenir des relations politiques et militaires étroites avec l'URSS, bénéficiant ainsi des contradictions inter-impérialistes.(4) Ceci redore le blason de l'URSS et lui permet en certaines occasions d'exercer des pressions sur certains mouvements de libération.

LE MOUVEMENT DES PAYS POUR L'INDEPENDANCE

Depuis quelques années, de nombreux pays du tiers-monde s'opposent de diverses manières à la domination impérialiste. Souvent, ces pays sont encore sous la coupe de classes féodales réactionnaires ou encore de militaires fascisants, et ils expriment plus le nationalisme bourgeois sous sa forme ancienne qu'un anti-impérialisme populaire et révolutionnaire. Pourtant, leur opposition à l'impérialisme joue un rôle favorable dans la lutte mondiale des peuples pour leur libération. Leur unité et leur force ne cessent de croître depuis la transformation qu'ils ont effectué sur des instruments de politique internationale comme l'Organisation des Nations Unies et diverses conférences internationales. Lors d'une récente session spéciale de l'ONU, l'alliance des pays du tiers-monde a fait passer des résolutions revendiquant un "nouvel ordre économique mondial", pour un partage plus juste des richesses et l'arrêt du pillage économique des Etats-Unis et des autres puissances impérialistes.

D'autres fronts de cette lutte se sont situés dans les efforts des pays producteurs de ressources naturelles pour résister aux monopoles américains. Les pays de l'OPEP par exemple ont favorisé un large front contre la politique impérialiste, pour l'augmentation du prix du pétrole, pour la nationalisation des monopoles étrangers. Ce mouvement d'indépendance affaiblit l'impérialisme, renforce le mouvement révolutionnaire des peuples. Mais ses limites sont très grandes aussi. Certains pays du tiers monde abandonnent une super-puissance pour tomber dans les bras de l'autre, surtout quand le processus d'indépendance est dirigé par la bourgeoisie nationale ou les grands propriétaires fonciers. De plus, ces classes réactionnaires oppriment et exploitent leurs propres peuples, et pour cela, elles doivent être renversées par l'organisation des forces populaires dirigées par un authentique Parti Communiste. Ces partis développent une politique de front uni avec la bourgeoisie nationale quand elle s'oppose à l'impérialisme, mais sans jamais capituler devant elle, sans subordonner l'action révolutionnaire du peuple et en comptant d'abord et avant tout sur ses propres forces.(5)

C'est sur ces contradictions que tentent d'influer la

Chine et les autres pays socialistes dans la lutte internationale contre l'impérialisme. La politique diplomatique de la Chine est fondamentalement assez simple; il faut unir toutes les forces, même les plus hésitantes, contre les deux super-puissances tout en soutenant le mouvement révolutionnaire. Cette politique d'encerclement de l'impérialisme qu'ont adopté de nombreux pays du tiers-monde à l'instigation de la Chine accentue les contradictions internes de l'impérialisme, et conséquemment favorise l'essor du mouvement populaire. De plus, cette politique a comme effet de prévenir une offensive impérialiste contre les pays socialistes, contre la Chine en premier lieu. Les chinois sont certainement conscients de l'encerclement impérialiste qu'ils subissent: d'un côté, un million de soldats soviétiques, et de l'autre, la VIIe flotte américaine et plusieurs milliers de soldats américains. Il est clair d'autre part que le social-impérialisme soviétique, un impérialisme montant, est le plus menaçant pour la Chine, et il est donc dans l'intérêt de la Chine de jouer sur les contradictions entre les deux superpuissances pour ne pas être prise entre deux feux. Cette politique se manifeste alors par une ouverture diplomatique vers les Etats-Unis pour prévenir l'agression soviétique, et c'est une politique qui découle généralement des principes marxistes-léninistes: compter sur ses propres forces et utiliser chaque fissure dans le camp de l'ennemi. La politique de défense de l'Etat chinois est nécessairement une politique de compromis, mais de compromis révolutionnaire, pour préserver les forces des peuples et renforcer la révolution.(6)

LE REVEIL DU PROLETARIAT OCCIDENTAL

En fait, le prolétariat occidental ne s'est jamais "endormi" complètement. La trahison et la corruption de ses chefs ont contribué tout autant que l'accès à la consommation de masse à calmer ses revendications. A partir de la fin des années 60, l'explosion si longtemps contenue surviendra. La grande révolte ouvrière et populaire de mai-juin '68 en France ouvrait une période d'agitation sociale dans le monde occidental, qu'allait poursuivre le prolétariat italien en 1969 et depuis ce temps. Actuellement, la situation en Europe est caractérisée par une accentuation considérable du mouvement de masse, atteignant des régions peu touchées jusque là comme la Grande Bretagne et l'Allemagne occidentale.

De plus, la poussée du mouvement de masse entraîne une transformation politique du prolétariat d'avant-garde qui délaisse le mouvement révisionniste traditionnel pour se doter de nouvelles formes organisationnelles à caractère révolutionnaire. Un mouvement d'unification se produit parmi plusieurs organisations révolutionnaires sous la poussée de la base et ainsi apparaissent peu à peu les conditions pour une reconstruction du mouvement prolétarien européen. Au Portugal actuellement, une lutte acharnée se produit entre la voie bourgeoise, sous sa forme américaine et capitaliste ou sous sa forme soviétique et bureaucratique, et la voie prolétarienne. Le prolétariat européen surveille les évènements portugais parce qu'il sait qu'ils présagent de ce qui se passera dans quelques années en Espagne, en Italie, etc.

Dans les pays du bloc soviétique et en URSS même, le prolétariat subit une dure répression encore accentuée depuis l'invasion de la Tchékoslovaquie en août 1968. Des luttes revendicatives se répandent, mais sont vite réprimées. Seules quelques luttes dépassent le caractère revendicatif étroit, telle celle des ouvriers des chantiers navals de Pologne qui en 1970 firent chambranler le gouvernement. En Union Soviétique, la situation est d'autant plus confuse que la direction de l'opposition est avancée par la bourgeoisie réactionnaire et anti-communiste de l'intelligentsia (Soljenytsine,(7) Sakarov, etc.) qui rendent le communisme responsable des malheurs actuels du peuple russe. Ceci est sans doute responsable de la dépolitisation massive et du cynisme qui frappent le prolétariat des pays soviétiques. De plus, la bourgeoisie soviétique remplit les oreilles de tout le monde d'une propagande chauvine et raciste, anti-chinoise et anti-peuples du tiers-monde, justifiant la politique de grande puissance et préparant le terrain idéologiquement pour la guerre.

En Amérique, c'est encore comme disait le Che le "coeur du monstre". Jamais le capitalisme n'a été développé à un tel niveau et jamais la bourgeoisie n'a réussi autant à intégrer et à réprimer le prolétariat. Les prolétaires américains sortent à peine actuellement de 25 ans d'abrutissement, de répression, d'endoctrinement massif en partant de John Wayne jusqu'à la télé-couleur et la mini-loto. L'accentuation de la crise provoque une détérioration rapide des conditions de vie et de travail, et conséquemment une montée de la combativité et de la conscience anti-capitaliste. D'abord restreint chez les jeunes et les minorités ethniques super-exploitées (noirs, chicanos, porto-ricans, amérindiens, etc.), ce mouvement s'est étendu parmi des couches de plus en plus large du peuple américain. Ses principales manifestations en sont une radicalisation des luttes syndicales (même si la direction des syndicats ne change pas) et populaires, et l'émergence d'un jeune mouvement révolutionnaire. Ces forces ont déjà entamé une campagne contre les menaces agressives de la bourgeoisie américaine. La désillusion de la masse face à l'échec américain au Vietnam rendrait donc difficile des manoeuvres impérialistes de grande envergure, du moins à court terme.

Notes

1) Les forces dominantes dans le mouvement ouvrier dont principalement le PCI défendent la politique répressive d'Indhira Gandhi.
2) Voir notre article sur les Philippines dans le vol.4, no.7.
3) Il existe aussi un autre mouvement, l'UNITA, qui a un passé douteux à cause de la nature de ses rapports avec le gouvernement fasciste du Portugal et de l'Afrique du sud. Des trois mouvements, seul le MPLA a toujours poursuivi une politique progressiste alors que les autres possèdent une forte base tribaliste et réactionnaire.
4) Tels les mouvements révolutionnaires d'Indochine, de Palestine, etc.
5) Selon les principes établis par le Parti Communiste Chinois dans la guerre de résistance contre le Japon.
6) Les compromis révolutionnaires existent depuis que le mouvement révolutionnaire existe. C'est ce que Lénine expliquait à certains gauchistes qui lui reprochaient d'avoir signé une entente avec l'Allemagne en 1917 dans **La maladie infantile du communisme.**
7) Ces écrivains et scientifiques ont manifesté leurs positions progressistes en appuyant l'agression américaine au Vietnam!

Guerre ou révolution?

"Nous sommes résolument pour la paix et contre la guerre. Mais si les impérialistes s'entêtent à déclencher une nouvelle guerre, nous ne devons pas en avoir peur. Notre attitude devant cette question est la même que devant tous les désordres: primo, nous sommes contre, et secundo, nous n'en avons pas peur."
Mao Tsétoung en 1957

En fait, la question devrait être reformulée: ou bien la révolution précède et empêche la guerre, ou bien la guerre conduit à la révolution. Cette nuance signifie que les capitalistes ne résoudront pas leurs contradictions par la guerre, et au contraire, la guerre les portera à un niveau encore plus élevé.

Mais les possibilités d'une guerre inter-impérialiste n'en demeurent pas moins présentes, et dangereuses pour le peuple. En cas d'un conflit nucléaire par exemple, la bourgeoisie américaine estime que de 20 à 30 millions de personnes périraient en Amérique du nord seulement. D'autre part, les mêmes estimations prédisent que plus de 20% des capacités productives de l'Amérique seraient détruites, ce qui entraînerait l'arret presque complet de la production parce que l'économie américaine est trop intégrée et trop inter-reliée entre les secteurs et entre les régions. Le résultat concret serait donc de faire franchir un bond de 50 ans en arrière à l'humanité. Les peuples européens pour leur part, situés au centre de l'affrontement, y perdraient encore plus, et plusieurs pays du tiers-monde seraient sans doute détruits.

Il est donc impératif pour les peuples de lutter contre les dangers de guerre. Le mouvement révolutionnaire assume une grande responsabilité pour soulever un vaste mouvement d'opposition à la guerre et aux menaces de guerre impérialiste. Plusieurs hypothèses peuvent être émises dans la conjoncture actuelle.

L'hypothèse la plus plausible demeure sans doute l'affrontement entre les deux superpuissances. Mais cet affrontement peut prendre plusieurs formes, directes ou indirectes. Par exemple, le cas du Portugal peut déboucher sur un affrontement violent impliquant indirectement les Etats-Unis et l'URSS. Dans d'autres pays européens, le Parti Communiste représente un potentiel dangereux et derrière lui se profile l'URSS, contre qui les forces pro-américaines sont prêtes à utiliser tous les moyens, y compris la guerre civile, pour s'opposer à leur progression. Le Moyen-Orient est une autre région où les deux super-grands s'affrontent indirectement et où leur degré d'implication peut facilement s'accroître au point où ils se retrouveraient face à face. Pour le moment, ils n'y ont pas intérêt, et c'est pouquoi ils font pression sur "leur" camp pour réduire la tension. Mais cette tactique vise à reporter l'échéance finale.

Sur la question du type de guerre, là aussi les hypothèses peuvent varier. L'affrontement nucléaire coûterait très cher aux deux parties, et l'équilibre relatif atteint entre les deux puissances sur cet aspect porte à penser que la guerre conventionnelle jouera encore un rôle primordial. Ce qui bien sûr n'entre pas en contradiction avec l'utilisation des armes nucléaires dites "tactiques", c'est-à-dire à portée limitée. L'Etat-major américain en 1967 s'est divisé sur la question de la pertinence d'utiliser ces bombes "tactiques" au Vietnam, ce qui nous indique que les impérialistes n'hésiteront pas longtemps à les utiliser dans le cas d'affrontements généralisés.

Une autre possibilité consisterait en une agression impérialiste, plus probablement de la part de l'URSS, contre la Chine. Celle-ci tenterait alors de faire alliance avec les Etats-Unis ou d'autres puissances impérialistes pour résister à l'agression. Cette tactique de jouer une superpuissance contre une autre fut celle utilisée avec succès par l'Union Soviétique durant la deuxième guerre mondiale, et grâce à cette politique élaborée par Staline, le premier pays socialiste put résister et vaincre l'agression fasciste.

De toutes façons, si les impérialistes déclenchent la guerre de l'une ou de l'autre manière, les bouleversements que cela entraînera dans le monde favoriseront l'essor du mouvement prolétarien et de la révolution. Une destruction d'une telle ampleur briserait toutes les illusions à propos du capitalisme et de l'impérialisme, et la détérioration drastique des conditions de vie qui en découlerait poserait la révolution en termes de résister et vivre d'une part, ou de plier et mourir d'autre part. Au Québec particulièrement et en Amérique du nord en général, il faudra mobiliser toutes nos forces contre la guerre impérialiste et n'accepter aucun compromis avec l'impérialisme américain et la bourgeoisie canadienne qui sont nos princiaux ennemis. Pour cela, il faut déjà préparer le terrain et faire l'explication au peuple des dangers de guerre. Cette question n'est plus de la science-fiction, mais un danger réel qui pointe à l'horizon. Il faut donc entreprendre une dénonciation systématique et détaillée de la stratégie impérialiste des Etats-Unis et de l'URSS, selon les mots d'ordre:

Non à la guerre impérialiste!
Unité des peuples de tous les pays!
Seule la révolution prolétarienne résoudra la crise du capitalisme!

Chili-Vietnam: leçons et perspectives du travail internationaliste

Au début de septembre à Montréal deux manifestations de solidarité étaient organisées avec les peuples du Vietnam et du Chili. Plusieurs organisations progressistes et révolutionnaires dont Mobilisation participèrent à ces manifestations internationalistes et le bilan que nous avons tenté d'en tirer dégage certaines perspectives qui nous l'espérons, permettront de renforcer le travail dans ce domaine.

UNE FETE CULTURELLE ET UN MEETING POLITIQUE

Les deux évènements comportaient des caractéristiques différentes qu'il est important de relever. Pour soutenir le peuple vietnamien à l'aube de sa libération totale et définitive, l'Union des Vietnamiens organisa une fête, une célébration dont le caractère principal fut culturel. En quoi une fête culturelle représente une action internationaliste? Elle est internationaliste par le but qu'elle vise, dans le cas précis, à soutenir financièrement et politiquement la reconstruction du Vietnam libéré. Dans ces circonstances, il était juste d'organiser une fête culturelle très large, s'adressant à toutes les forces démocratiques et progressistes pouvant soutenir une telle cause. Certains camarades ne saisirent pas cette évidence par exemple quand ils murmurèrent contre les discours du président de la CEQ Yvon Charbonneau ou d'un député du NPD; ils manifestaient alors leur incompréhension du sens réel de l'internationalisme et de la signification concrète d'une fête de ce type. Malgré ce fait, la fête vietnamienne remporta un large succès et favorisa le renforcement de la sympathie et du soutien face au Vietnam, et pour cela* CE FUT UNE REUSSITE SUR LE PLAN DE L'INTERNATIONALISME PROLETARIEN.

Fort différent cependant fut le meeting organisé par le Comité de solidarité Québec-Chili pour commémorer le deuxième anniversaire de la résistance chilienne dans sa lutte contre la Junte militaire. Depuis le renversement d'Allende, le Chili représente pour les peuples du monde la tentative héroïque de résister à l'impérialisme américain en plein coeur de sa "chasse gardée" latino-américaine. Pour les prolétaires québécois, l'expérience d'Allende avait été un espoir d'établir une société socialiste de façon pacifique, et l'échec tragique de cette illusion fut pour beaucoup une révélation sur le caractère et le sens de notre lutte. Pour toutes ces raisons, le Chili conserva toujours une place à part dans le soutien internationaliste.

Cette année, le meeting avait pour but d'expliquer le caractère actuel de la lutte de résistance. La camarade du MIR put expliquer que la résistance chilienne actuellement passe par une période d'organisation et de consolidation à la base, par un large travail diffus et multiforme, et par l'établissement d'une juste direction révolutionnaire contre les illusions réformistes et aventuristes. Les autres interventions rajoutèrent dans ce sens pour expliquer que la résistance ouvrière et populaire n'est pas actuellement, au Chili comme au Québec, spectaculaire ni victorieuse, mais qu'elle pose les conditions nécessaires pour entreprendre une lutte prolongée. L'ensemble du contenu politique de cette réunion réussit fort bien à passer ce message. Toutefois, le meeting comme tel fut plutôt un demi-échec puisque la participation fut réduite à quelques 400 personnes.

QUELQUES LECONS A PROPOS DE L'UNITE ET DE LA DESUNITE

Certaines causes fondamentales expliquent les faits positifs et négatifs de ces manifestations. D'une part, le travail internationaliste sur le Vietnam bénéficie d'une série d'atouts fondamentaux qui expliquent son succès:

- c'est une lutte qui se développe depuis longtemps, et durant laquelle s'est établie une seule direction révolutionnaire, ferme et reconnue par tous.
- à cause de cette direction, l'unification de la lutte s'est répercutée sur l'unification de l'appui internationaliste. Les Vietnamiens ont alors réussi le tour de force à faire l'unanimité:

—entre les vietnamiens eux-mêmes y compris ceux qui résident à l'étranger;

—entre toutes les forces démocratiques et progressistes, des syndicats aux groupes populaires en passant par l'aile libérale de la bourgeoisie;

—entre toutes les forces révolutionnaires et marxistes-léninistes.

Cette unification politique, conséquente de la direction révolutionnaire du Parti des Travailleurs du Vietnam, est la base fondamentale du succès répété et mondial du soutien à la lutte du peuple vietnamien.

D'autre part, le travail de solidarité avec le Chili fut marqué par une série de facteurs négatifs, basés sur la désunité de la lutte du peuple chilien. Cette désunité rend difficile de populariser la lutte de résistance parce qu'il ne ressort pas encore un pôle unique autour duquel s'unissent toutes les forces populaires pour marquer des gains véritables contre l'ennemi. La conséquence néfaste pour la lutte au Chili se répercute au niveau du soutien internationaliste qui a tendance constamment à glisser vers des explications humanistes, un peu "braillardes" sur la répression, les massacres, etc. Le Comité de solidarité Québec-Chili est allé généralement à contre-courant de cet humanisme pour mettre de l'avant le soutien à la résistance, mais il n'a pas réussi à surmonter cette désunité politique fondamentale. Ainsi la colonie chilienne de Montréal, composée en majorité de la petite bourgeoisie progressiste, a abandonné l'union réalisée par la Comité, et profitant de cela, l'Association des Chiliens du Québec, fortement dominée par la ligne réformiste du PC et du PS chilien, a mobilisé les chiliens, le même soir que le meeting organisé par le Comité Québec-Chili, pour entendre de longues tirades sur la fin de la "démocratie" au Chili et sur la répression. Les militants québécois ne sont pas prêts d'oublier cet acte de sectarisme et d'infantilisme, mais il faut comprendre fondamentalement que cette désunité recouvre le fait objectif de l'absence d'une direction révolutionnaire sur la lutte du peuple chilien, et la présence encore dominante du réformisme et du révisionnisme au sein du mouvement de résistance.

A cause de ces facteurs internes, la désunion s'est reproduite dans le travail de soutien, non seulement à l'intérieur de la communauté chilienne, mais aussi et surtout au sein du mouvement ouvrier et du mouvement révolutionnaire au Québec. Le mouvement révolutionnaire en particulier semble souffrir d'un sérieux manque d'analyse concrète sur le Chili et la situation actuelle de la résistance chilienne. Ce n'est pas en attendant que Pekin-Information ou toute autre publication du mouvement marxiste-léniniste international fasse cette analyse à notre place que la situation pourra s'améliorer. Si les révolutionnaires se penchaient sérieusement sur le problème, ils situeraient la position centrale du Chili dans la lutte anti-impérialiste en Amérique Latine et les effets stratégiques de cette lutte sur notre propre développement. Ils comprendraient aussi qu'il faut soutenir les organisations révolutionnaires et anti-impérialistes comme le MIR. A notre avis, le MIR est une organisation révolutionnaire encore jeune et inexpérimentée, mais dont la ligne est principalement juste dans la conjoncture actuelle. Nous appuyons le MIR, comme l'OLP, les mouvments de libération africains, etc., parce que ce sont ces mouvements qui, dans la conjoncture actuelle, représentent le fer de lance de la lutte révolutionnaire et anti-impérialiste. Il faut avoir confiance en eux et en leurs peuples qui recherchent une voir récolutionnaire inscrite dans leur contexte national.

LES CONDITIONS OBJECTIVES ET SUBJECTIVES DU TRAVAIL INTERNATIONALISTE

Pour comprendre les conditions dans lesquelles se développe le travail internationaliste, il faut saisir de façon juste le **rapport** entre les facteurs objectifs et subjectifs de la situation. Ainsi, il est certainement idéaliste dans le contexte actuel d'espérer que l'action internationaliste entraîne de larges couches des masses. Cette constatation somme toute banale ne demeure cependant pas un fait acquis, car plusieurs n'en saisissent pas les conséquences. Quelles sont celles-ci?

De façon générale, on peut affirmer que le travail internationaliste doit s'adapter au rythme actuel de la lutte des classes, qu'il doit diriger ses efforts principalement vers les éléments avancés et progressistes des masses. Il faut aussi qu'il pénètre largement, mais il ne faut pas s'attendre à ce que cette pénétration donne des résultats immédiats. Pour être en mesure d'inscrire le travail internationaliste de façon juste dans la conjoncture actuelle, il faut avoir un **point de vue d'ensemble**.

Or c'est là qu'interviennent les conditions subjectives. Seule une juste direction révolutionnaire peut imprimer ce point de vue d'ensemble sur le travail internationaliste. Seule une juste direction révolutionnaire est en mesure d'analyser toutes les données, autant sur le plan des actions à entreprendre que du sens et des effets politiques de ces actions. Seule une juste direction révolutionnaire peut développer ce travail dans les masses de façon consciente, révolutionnaire (et non humaniste), et ainsi recueillir les effets recherchés.

Mais quand nous avançons la nécessité d'une direction révolutionnaire, ce n'est pas que nous voulons faire de l'internationalisme une activité réservée aux "révolutionnaires professionnels". Cette conception erronnée, principalement véhiculée par certains groupes contre-révolutionnaires trotskistes, aboutit à l'impasse et au folklorisme de "gauche": on se retrouve "entre militants" pour écouter des interventions sur lesquelles tout le monde est déjà convaincu. A l'opposé de ces conceptions, il faut adresser le travail internationaliste auprès des éléments avancés du peuple et constituer autour de chaque action un large front uni progressiste et révolutionnaire, pour rassembler toutes les forces et intégrer l'internationaliste dans l'action quotidienne et patiente. Il faut faire pénétrer parmi les couches progressistes l'idée que l'internationalisme n'est pas une activité culturelle, à l'extérieur de notre lutte, mais un aspect essentiel du travail politique. Essentiel non seulement au **niveau idéologique**: ce n'est qu'en réalisant l'importance de l'unité des peuples et du prolétariat du monde entier qu'une véritable conscience de classe est possible, mais aussi au **niveau pratique**: chaque victoire ou chaque défaite des peuples dans le monde produit des effets matériels au niveau de notre propre lutte. Il faut comprendre par exemple que la montée du mouvement révolutionnaire en Amérique Latine a des répercussions directes sur la stratégie impérialiste en Amérique du nord, et conséquemment influe directement sur notre lutte. Ne pas comprendre cela est se confiner dans un point de vue étroit et localiste, et en fin de compte marcher à l'aveuglette.

Une juste direction révolutionnaire s'appuyant sur un large front uni progressiste est la condition subjective centrale pour que chaque action internationaliste atteigne ses buts. En jugeant leur valeur, il faut évaluer si oui ou non ces actions ont contribué à élever la conscience internationaliste et révolutionnaire des masses. Les autres facteurs sont déterminés par ce critère principal. Comme toutes nos interventions, le travail internationaliste est une partie de l'ensemble des tâches nécessaires pour atteindre l'objectif stratégique actuel: la construction du Parti Communiste de type nouveau. Tout progrès véritable doit donc s'inscrire par rapport à cet objectif stratégique, car le seul véritable internationalisme consiste à avancer dans notre propre révolution, tout en aidant la lutte des peuples.

En Lutte! et la critique de l'économisme

Le Comité de Solidarité avec les Luttes Ouvrières (CSLO), créé à l'automne 1973 à l'instigation du journal En Lutte et de quelques groupes, s'est dissous à la mi-septembre au milieu d'un débat qu'il n'a jamais pu résoudre et après une lente agonie. C'est dans le cadre de ce processus de désintégration que le groupe En Lutte est intervenu pour avancer une critique d'ensemble de la nouvelle direction du CSLO (assumée principalement par le MREQ) et par là clarifier ses positions sur une série de thèmes qui font l'objet du débat actuel parmi les révolutionnaires au Québec. Nous en donnons ainsi quelques impressions générales en répondant à ce qui nous apparu comme erronné.

DE LA POLEMIQUE ET DU DEBAT

L'avantage essentiel de **Contre l'Economisme** est de préciser de nombreux points qu'En Lutte avance depuis quelques mois concernant la construction du parti. D'autre part. la brochure d'En Lutte comporte un danger majeur: elle a tendance à rabaisser le débat au niveau d'une polémique assez basse, ce que reflètent les farces qu'on fait d'un bout à l'autre du texte concernant tel ou tel groupe (les remarques entre parenthèses. les mots entre guillemets, les accusations lancées aux militants de faire de la botanique, etc.). Tout cela est peut-être drôle pour ceux qui l'ont écrit, quant à nous. nous ne pouvons traiter avec autant de désinvolture le débat autour de questions aussi importantes. En Lutte aurait grand avantage dans l'avenir à se ressaisir et à avancer ces critiques d'un point plus sérieux et plus honnête et dans un esprit d'unité. Ceci aurait comme effet de freiner la perte de crédibilité qui affecte plusieurs de ses interventions récemment.

MOBILISATION ET LE TRAVAIL DE SOUTIEN

Néanmoins, le texte Contre l'économisme soulève quelques points où il nous est apparu important de préciser nos positions. Pour une chose, nous refusons l'identification non fondée qu'En Lutte fait de nos positions avec celles de divers groupes mentionnés à propos du CSLO. **Mobilisation** n'a jamais participé au CSLO si ce n'est que pour enquêter sur sa réalité très peu claire depuis le printemps passé. Notre intervention s'est limitée à une participation dans quelques comités de soutien locaux, parce que ce travail pouvait s'articuler avec un travail politique sur une région particulière, et selon les conditions de développement locales. Sur la question du travail de soutien comme telle, nous sommes intervenus à propos du travail fait autour de la grève de Rémi Carrier durant l'hiver 1972. Nous avions alors critiqué la conception anti-syndicale et l'économisme "radical" de même que ses conséquences les plus évidentes, dont en premier lieu l'activisme (le "butinage" de lutte en lutte) qui freinait le processus de liaison communiste avec les masses. Depuis ce temps, notre attitude face au CSLO a été généralement de ne pas considérer que cette ortganisation constituait un cadre de travail favorable. Le principal obstacle résidant à notre avis dans le fait que la grande majorité des militants et des groupes qui y participaient activement se considéraient comme "marxistes-léninistes" à tort ou à raison. et que cela avait pour effet de bloquer à la fois l'activité pratique. de même que le débat entre les marxistes-léninistes. D'ailleurs En Lutte décrit avec assez de détails ce pourrissement pourtant assez évident depuis plusieurs mois.

SUR LA CRITIQUE DE L'ORGANISATION INTERMEDIAIRE

Cette mise au point en entraîne une autre. En Lutte développe sa critique en attaquant ce qu'il appelle la conception des "organisations intermédiaires", qu'ils déclarent avoir été inventées par nous, nous-mêmes ayant repris l'idée de l'organisation italienne (qualifiée de "néo-trotskiste"), Lotta Continua. Il n'est pas lieu ici de faire un exposé détaillé aur le sujet. Cependant, pour remettre les choses au clair, il faut préciser que notre contribtion au mouvement ouvrier a été plus modeste: nous n'avons pas inventé une forme organisationnelle qui existe depuis les tous débuts du mouvement ouvrier! Les organisations qu'En Lutte qualifie d'"intermédiaires", c'est-à-dire les organisations de masse possédant un caractère politique, ont toujours existé, réflétant le désir des éléments les plus avancés et les plus combatifs parmi les masses de se regrouper pour diriger les luttes de masse. Durant la poussée révolutionnaire en Russie par exemple, les soviets furent un des types que prirent ces organisations, en tant qu'organisations de masse à caractère révolutionnaire, se situant entre les syndicats et les associations purement défensives et les partis. Il n'y a rien d'étonnant là-dedans puisque l'avant-garde prolétarienne cherche à diriger la lutte, même si cette avant-garde n'est pas formée politiquement par le parti marxiste-léniniste. Dans tous les pays et à toutes les étapes du mouvement

Mobilisation
B.P. 40, Station "N"
Montréal

Cher(e) ami(e).

Cette année, la revue politique **Mobilisation** entame une nouvelle saison pour la cinquième année consécutive. Mais en plus d'être persévérants, nous avons tenté au cours de ces années de continuer à améliorer le contenu et la forme de Mobilisation. Les lecteurs qui nous ont connu dans le passé ont apprécié ce qui nous a distingué et nous distingue encore des autres publications de la gauche québécoise, soit notre volonté d'apporter des éléments de réflexion et de formation sur les pratiques révolutionnaires en cours, en liant la réalité québécoise aux grands principes scientifiques du marxisme-léninisme, synthèse des acquis du mouvement ouvrier international.

Cette année, nous voulons poursuivre dans cette voie. mais ajouter en plus un élément plus concret d'intervention sur les évenements actuels. La revue sera donc plus tournée vers l'actualité, les grands évenements de l'heure qui marquent l'évolution du mouvement ouvrier et révolutionnaire, au Québec et en Amérique du nord plus particulièrement, mais aussi dans le restant du monde. Nous tenterons de combiner ces efforts à comprendre la réalité bien actuelle avec le bilan de l'expérience passée, de présenter des documents qui feront le lien entre les interventions révolutionnaire en cours et les acquis de 150 années d'histoire de luttes prolétariennes au Québec et dans le monde.

Nous espérons ainsi contribuer encore plus à renforcer le courant révolutionnaire qui s'organise et qui prend forme actuellement au Québec, tout en présentant notre propre point de vue sur la question, dans un esprit d'unité et de critique fraternelle. Non pas que nous prétendions être les uniques détenteurs de la vérité: nous sommes conscients que l'émergence d'une voie révolutionnaire au Québec sera le résultat de plusieurs efforts. d'une sythèse supérieure de nos interventions actuelles et de celles de l'ensemble des révolutionnaires sincères. Pour avancer dans cette voie, le mouvement révolutionnaire au Québec doit faire un réel effort pour fusionner les acquis du socialisme scientifique à la réalité particulière de notre pays, dépasser le point de vue étroit qui ne perçoit que son expérience personnelle limitée, mais surmonter aussi le dogmatisme pour qui la théorie révolutionnaire est conçue comme un "dogme, et non comme un guide pour l'action". Mobilisation s'est inscrit dans cet effort dans le passé. et veut poursuivre ce travail. C'est dans ce sens que nous avons écrit un texte sur "La situation actuelle et nos tâches" dans le premier numéro de cette année (paraissant à la mi-septembre).

Cette année encore, pour poursuivre cette tâche, nous revendiquons votre appui. Vous avez démontré par le passé votre soutien en augmentant de façon considérable les abonnements et en souscrivant à nos formules de soutien financier. Ceci est essentiel pour nous, compte tenu que les abonnements et la diffusion en général de la revue constituent notre seule source de fonds. et que

d'autre part, les frais de production n'ont cessé d'augmenter ces dernières années. C'est pour ces raisons que nous avons à plusieurs reprises demandé aux lecteurs réguliers de s'abonner, et d'aider à faire connaître la revue autour d'eux. C'est pour ces raisons que nous vous avons demandé de contribuer financièrement et politiquement à la revue. Cet appel ne fait donc que répéter cette demande de soutien qui fonde notre existence matérielle.

Votre soutien, vous pouvez le manifester de trois principales façons:

- souscrire à un abonnement régulier ($6.00 pour 10 numéros)
- souscrire à un abonnement de soutien (à partir de $10.00)
- diffuser la revue parmi les groupes ou les individus que vous connaissez, prendre des arrangements de diffusion spéciale, etc. Pour plus de détails, il faut écrire à la revue ou passer à la permanence.

Nous vous remercions à l'avance de votre collaboration. Cet encouragement renforcera notre détermination à poursuivre le travail.

MOBILISATION
revue politique militante

mobilisation

☐ $6.00 pour abonnement individuel
☐ $10.00 pour abonnement de soutien
☐ $12.00 pour abonnement pour l'étranger par avion

Abonnements à partir du numéro______

☐ $______ pour numéros précédents suivants: Vol.____No.____, Vol.____No.____ Vol.____No.____

Faire parvenir votre paiement à:
MOBILISATION
B.P. 40
Station N Montréal

Nom______________

Adresse______________

____

formule d'abonnement

ouvrier international, de telles organisations sont apparues, des syndicats révolutionnaires de la Ligue d'Unité Ouvrière en passant par l'armée rouge chinoise.

Aujourd'hui au Québec, alors que la combativité s'accroît et qu'un vaste mouvement de résistance s'est développé parmi plusieurs couches du prolétariat, l'avant-garde combative du prolétariat tente de se regrouper pour mieux lutter, ou encore pour changer la direction des syndicats. Les communistes n'ont donc pas inventé les organisations de type intermédiaire, et d'ailleurs En Lutte devrait le savoir puisqu'il a trvaillé étroitement avec le "Comité des 30" de Firestone à Joliette qui en était une, indépendante du syndicat, regroupant les ouvriers les plus combatifs et les plus progressistes. Dans une quantité d'usines, d'hôpitaux, dans les quartiers, etc., de telles organisations se sont développées et ont certainement contribué au renforcement général de la combativité et de la conscience prolétarienne.

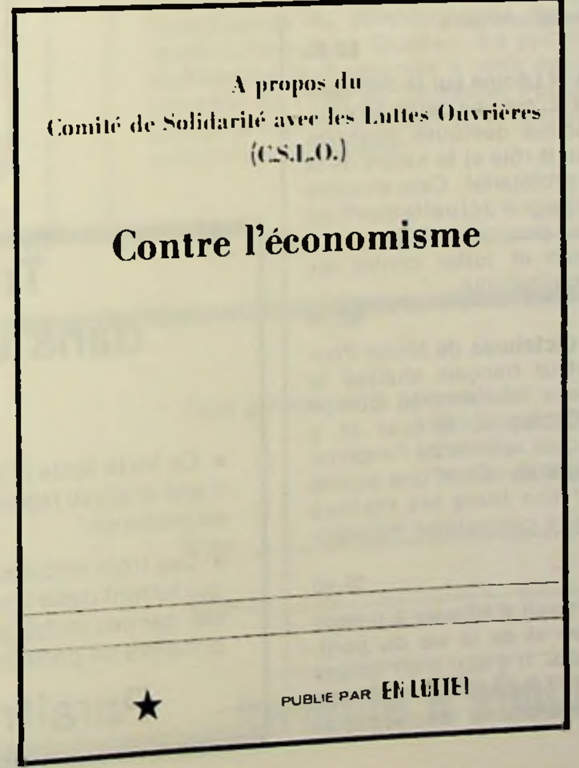
Le rôle des marxistes-léninistes par rapport aux organisations de masse de type intermédiaire est essentiellement le même que leur rôle auprès de toutes les organisations de masse: il faut entreprendre un long et patient travail pour former et rallier cette avant-garde au projet de construction du parti. Refuser d'y travailler, et de contribuer à leur création là où il n'y en a pas serait aussi impensable que de refuser de travailler à l'intérieur des syndicats ou refuser de contribuer à créer un syndicat quand les travailleurs d'une entreprise n'ont même pas cet instrument de défense élémentaire. Le travail communiste au sein des organisations de type intermédiaire est d'autant plus important que nous avons défini notre priorité comme le ralliement et la formation de l'avant-garde, et cette avant-garde a justement tendance à créer ses propres organisations pour se coordonner ou pour lutter contre les directions réactionnaires des syndicats. Les nombreux comités de lutte, comités de journaux, etc. en sont la preuve vivante, et si les communistes ne dirigent pas leurs efforts pour se lier à cette avant-garde, ils n'atteindront jamais leur objectif initial.

QU'EST-CE QUE LE "TRAVAIL COMMUNISTE"?

En Lutte semble avoir de la difficulté à situer le travail communiste autrement que par la diffusion d'un journal révolutionnaire et la création de cercles d'étude théoriques. Ces activités certainement importantes ne doivent cependant pas empêcher les marxistes-léninistes d'entreprendre avec l'avant d'entreprendre avec l'avant-garde prolétarienne (regroupée sur ses propres bases combatives on non) un travail d'éducation prolongé où il faut fusionner, dans la lutte, les acquis de la théorie révolutionnaire et la pratique du mouvement de masse. Il est incorrect dans ce contexte de parler de "travail communiste" parallèlement au "travail de masse": en réalité, il n'existe que le travail communiste au sein des masses et s'exerçant de plusieurs façons. Pour cela, nous l'avons dit plusieurs fois, il faut présenter aux masses et à leurs éléments avancés un programme révolutionnaire qui lie les principes du socialisme scientifique à la réalité québécoise actuelle, ce qui veut dire entre autres, participer aux luttes de masse pour aider l'avant-garde à les diriger dans une optique révolutionnaire; quand ce travail aura été largement entamé, l'avant-garde, formée dans la lutte, aura été ralliée effectivement au mouvement marxiste-léniniste, et les bases pour la création du parti communiste auront été posées. Si au contraire,on se contente de proclamer la nécessité de rallier l'avant-garde, et qu'on n'envisage pas d'autres moyens que de lui présenter la nécessité théorique du parti, jamais nous n'atteindrons nos buts.

En fait pour entreprendre un véritable travail communiste au Québec, pour constituer une organisation marxiste-léniniste qui ne serait pas une organisation seulement par ses initiales "ml", il faut développer une stratégie concrète d'intervention dans le mouvement ouvrier reposant sur une analyse concrète du prolétariat et des diverses couches qui le composent. Cette tâche n'est pas de la botanique, mais l'analyse concrète du prolétariat: quelles sont les couches qui le composent, comment situer les niveaux de conscience, quel rapport existe-t-il entre combativité et conscience, etc? Si ces questions ne sont pas soulevées et si nous ne leur apportons pas de réponse, tous nos appels à la construction du parti et à la révolution risquent de tourner en rond, ou au mieux, à circuler parmi l'intelligentsia révolutionnaire sans atteindre le prolétariat d'avant-garde. Il n'est pas suffisant d'affirmer qu'il faut rallier et éduquer l'avant-garde au Québec, pas une avant-garde imaginaire ou prise dans les livres. Il faut aussi expliquer les méthodes concrètes pour développer ce travail d'éducation. C'est justement ce qu'En Lutte n'a pas encore fait, et c'est ce qui limite considérablement la portée des nombreuses critiques qu'il adresse souvent avec raison à l'ensemble du mouvement révolutionnaire. En Lutte devrait certainement s'atteler à cette tâche, ce qui serait certainement plus profitable pour lui-même et pour l'ensemble du mouvement que de ridiculiser les interventions de la Cellule Militante Ouvrière* ou d'autres organisations révolutionnaires.

*Pour comprendre les positions de la CMO, il faut lire leur brochure **De quelques questions brûlantes sur la ligne tactique**



notes de lectures

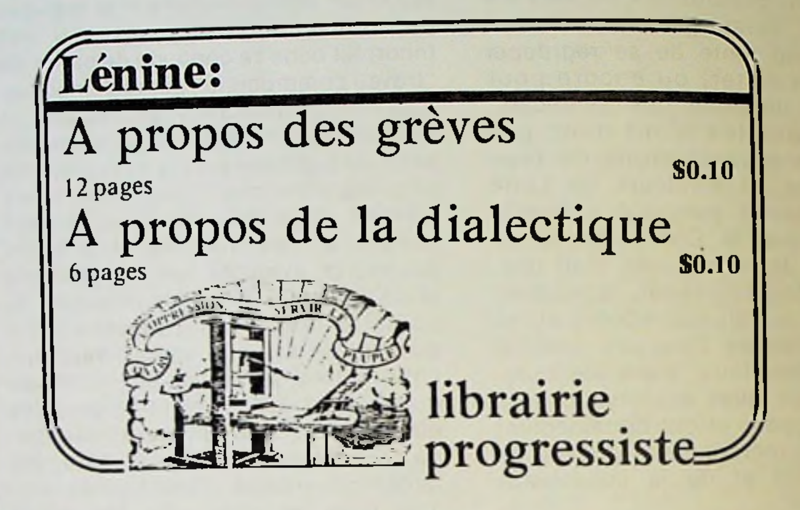
Les lois fondamentales de l'économie capitaliste de Jean Baby. Ce livre déjà réédité en 1973 par la Librairie Progressiste contient un excellent résumé pédagogique de l'oeuvre économique du marxisme. Baby, communiste français qui brisa ses liens avec le PCF sur une base anti-révisionniste, présente une explication des concepts fondamentaux tel la valeur, la marchandise, la plus-value, l'impérialisme, les crises, etc. sans tomber dans l'erreur de détacher ces thèses économiques du contexte général et politique du marxisme révolutionnaire.
184 pages $2.50

Marx, Engels et Lénine sur la dictature du prolétariat. C'est une petite brochure qui rassemble quelques citations classiques sur le rôle et la nature de la dictature du prolétariat. Cela s'inscrit dans la campagne actuellement en cours en Chine pour consolider le pouvoir prolétarien et lutter contre les vestiges du capitalisme.
42 pages $0.10

La crise des dictatures de Nicos Poulantras. L'auteur français analyse le déclin des pays fascistes en Europe (Portugal, Espagne, Grèce) et y démontre en quoi la crise de l'impérialisme s'y répercute. C'est une oeuvre qui poursuit son texte les classes sociales dans le capitalisme monopoliste.
136 pages $6.00

Le Parti du Travail d'Albanie à propos de l'édification et de la vie du parti, recueil albanais. Il s'agit d'un recueil de textes du PTA, la plupart inédits, sur diverses questions théoriques et politiques internes à la vie d'un parti communiste. Il contient plusieurs textes extrêmement importants quant à la question du fonctionnement intene et de la critique-autocritique du Parti.
330 pages $1.50

La tactique du MIR dans la période actuelle. Bulletin spécial du Courrier de la Résistance. Ecrit à la veille du coup d'état de 1973, ce texte du MIR analyse la société chilienne et les contradiction du réformisme chilien.
75 pages $1.00



Documents du mouvement communiste internationale

Lettre en 25 points
18 pages $0.25

La nécessité historique de la direction organisée de la révolution
recueil de textes parus dans Albanie Aujourd'hui. 57 pages $1.00



librairie progressiste

Trois mobilisations dans un quartier prolétaire

D. Welch, 1975 $1.00

- Ce texte tente d'éclairer les trois mobilisations en question à l'aide d'une analyse reposant surtout sur l'observation des classes sociales en présence.
- Les trois mobilisations étudiées peuvent inciter à la réflexion ceux qui luttent dans d'autres quartiers pour de meilleures conditions de vie, car ces mobilisations font face, comme c'est le cas partout aux ennemis du prolétariat: la bourgeoisie, et l'Etat.

Paraîtra vers la fin octobre

numeros précédents disponibles

Vol.3, no.2: Lutte des femmes dans une usine, Bilan d'un noyau de militants ouvriers socialistes, Firestone, Chili....$0.25

Vol.3, no.5: Enquête dans une entreprise de transport, l'enquête économique, entrevue avec le CIP, le mouvement révolutionnaire en Espagne, le mouvement ouvrier américain (suite), le parti, avant-garde du prolétariat....$0.50

Vol.3, no.6: Le premier mai, bilan du Cap service social, enquête avec des militants de l'ADDS, Vietnam, Lotta Continua....$0.50

Vol.3, no.7: Les mineurs de Thetford, Asbestos 1949, les mines au Québec, la grève générale de Winipeg, Apropos de la ligne de masse....$0.50

Vol.3, no.8: Bilan de Rémi Carrier, Sur le travail de formation, entrevue avec le Comité de solidarité avec les luttes ouvrières, textes sur la Chine....$0.50

Vol.3, no.9: Bilan du Cap St-Michel, lutte de syndicalisation, entrevue avec des militants du MPLA (Angola)....$0.50

Vol.4, no.1: Social démocratie et réformisme, le RCM à Montréal, Le NPD en Colombie Britannique, le programme commun en France, les nouvelles formes d'organisation du travail....$0.50

Vol.4, no.2: Histoire du mouvement étudiant au Québec, plateforme pour un travail politique de masse en milieu étudiant, les professeurs de Cegep à Montréal....$0.50

Vol.4, no.3: Les journaux d'entreprise et de quartier, le travail idéologique à l'étape actuelle, évaluation de **Mobilisation**, critique et autocritique à propos de l'analyse de la conjoncture mondiale, un journal révolutionnaire aux Etats-Unis, Lénine et l'Iskra....$0.50

Vol.4, no.4: Histoire du Parti Communiste au Canada, Les facteurs objectifs et subjectifs dans la révolution, Lénine et l'organisation....$0.50

Vol.4, no.6: Enquête avec des femmes, L'organisation des femmes et l'edification du parti communiste de type nouveau, les femmes au Vietnam.

Vol.4,no.7: Un premier regard sur l'immigration au Canada. La lutte des travailleurs haïtiens. L'internationalisme prolétarien. Bilan d'un travail sur le Vietnam. Philippines. Entrevue avec le Comité Québec-Chili. Déclaration du MIR.

Vol.4, no.8: Les travailleurs des services au Québec. Bilan de la lutte du front commun en 1972, suivi des tâches des révolutionnaires pour la prochaine lutte. Les employés de banque.

Vol.4, No.9: Histoire du mouvement des CAPs. Où va la crise? L'Internationale Communiste....$0.50

Vol. 5, No 1. Les perspectives de lutte dans le secteur public; la situation actuelle et nos tâches; révolution chinoise et le Parti Communiste Chinois.

Il est strictement défendu aux employés de lire ceci



Mobilisation a publié une mini-affiche auto-collante de dimension 8½"x11". Elle est disponible gratuitement à la **Librairie Progressiste**, ou en écrivant à **Mobilisation**, C.P.40, Succ.N, Montréal.

à paraitre bientôt!!!

RECUEIL D'ARTICLES PARUS DANS MOBILISATION entre 1969 et 1971. Cette anthologie de la plupart des articles publiés au cours des cinq premiers numéros de la revue **Mobilisation**, constitue un apport important à une meilleure connaissance du développement du mouvement révolutionnaire au Québec. La plublication de **Mobilisation** était assumée à cette époque par les militants du **Front de Libération Populaire** (FLP). Chaque article est introduit en le resituant dans la conjoncture de l'époque.

mobilisation

- ☐ $6.00 pour abonnement individuel
- ☐ $10.00 pour abonnement de soutien
- ☐ $12.00 pour abonnement pour l'étranger par avion

Abonnements à partir du numéro____

☐ $____ pour numéros précédents

suivants: Vol.____No.____, Vol.____No.____

Vol.____No.____

Faire parvenir votre paiement à:
MOBILISATION
B.P. 40
Station N Montréal

Nom____

Adresse____

____

formule d'abonnement

ELEMENTS D'HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER



Mobilisation entreprend la publication d'une série de huit brochures sur l'histoire du mouvement ouvrier international depuis sa naissance. L'objectif de cette série est de situer le cadre général du développement historique du mouvement ouvrier, dans ses aspects politiques, idéologiques et organisationnels. Ainsi à travers l'analyse du déroulement de la lutte de classes dans la société et dans le mouvement ouvrier, des échecs et des victoires, du progrès de la voie prolétarienne, nous visons à contribuer à la clarification du rapport entre les facteurs objectifs et subjectifs à toutes les étapes de la révolution et ainsi favoriser la fusion entre le marxisme-léninisme et les luttes des masses ici au Québec.

Les brochures dans la série sont:

1- La naissance du mouvement ouvrier [1850-1880].
2- Socialisme et réformisme [1880-1914].
3- Anarcho-syndicalisme et révolution [1900-1917]
4- Le mouvement ouvrier et la naissance du mouvement communiste [1917-1935]
5- Le mouvement ouvrier et le front uni contre le fascisme [1935-1948]
6- Les défaites du mouvement ouvrier face à la montée de l'impérialisme [1948-1966]
7- Le mouvement ouvrier et la crise de l'impérialisme: vers une renaissance révolutionnaire [1966-]
8- Les acquis historiques du mouvement ouvrier international et les tâches des révolutionnaires



Le prix de chaque brochure sera $0.50. Vous pouvez vous réserver la série complète en vous servant de la formule ci-contre (qui donne droit à une brochure gratuite).

Formule de réservation de la série

Eléments d'histoire du mouvement ouvrier

Faire parvenir vos chèques ou mandats de poste à:

Mobilisation
B. P. 40
Station 'N', Montréal

Ci-joint vous trouverez un chèque ou mandat de poste pour la somme de $3.50.

Nom ....

Adresse ....
....

LES EDITIONS MOBILISATION